This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE FUND OF
CHARLES MINOT
CLASS OF 1828

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXVI.

Par M. l'Abbé GROSIER & M. FRÉRON.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques,
au deſſus de la rue des Mathurins,
au Grand Corneille.

M. DCC. LXXVI.

BP 331.1

Harvard College Library
May 18, 1922
M:not fund

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Oraiſon funèbre de Très-Haut & Très-Puiſſant Seigneur LOUIS-NICOLAS-VICTOR DE FÉLIX, *Comte du Muy, Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi, Miniſtre & Secrétaire d'Etat au département de la Guerre, ci-devant Menin de Monſeigneur le Dauphin, Directeur & Adminiſtrateur de l'Hôtel Royal des Invalides, prononcée dans l'Egliſe de cet Hôtel, le 24 Avril 1776; par Meſſire Jean-Baptiſte-Charles Marie de Beauvais, Evêque de Senez. A Paris,*

chez le Jay Libraire, rue Saint-Jacques, au Grand Corneille.

QUELQUE satiété, Monsieur, qu'ait dû vous causer le nombre prodigieux d'Oraisons funèbres, dont toutes les Chaires du Royaume ont retenti, depuis la mort de *Louis XV*, vous n'en lirez pas avec moins de plaisir & d'intérêt celle que je vous annonce : elle porte l'empreinte de supériorité que M. l'Evêque de *Senez* a donnée jusqu'ici à toutes ses productions oratoires ; elle offre de grands traits, des sentimens profonds, des tableaux pleins de vérité.

L'Orateur a choisi pour texte de son Discours, ces mots tirés du Livre des *Proverbes* : *Melior est qui Dominatur animo suo, expugnatore urbium.* — *Celui qui domine sur son ame est supérieur à celui qui prend les villes.* » Si je n'ai » point, dit-il, à vous présenter au- » jourd'hui les faits éclatans, qui ont » coutume de relever la pompe de » ces lugubres cérémonies ; si je n'ai » point à célébrer devant vous un de

» ces heureux Guerriers qui ont oc-
» cupé l'Univers du bruit de leurs vic-
» toires, un de ces politiques fameux
» qui ont changé la deſtinée des Em-
» pires, un de ces génies hardis qui
» ont fait révolution dans les opi-
» nions de leur ſiècle : combien le
» ſpectacle que j'ai à vous offrir, eſt-
» il plus grand & plus intéreſſant aux
» yeux de la Religion, & aux yeux
» mêmes de la ſageſſe humaine, que
» tout ce vain appareil dont nous nous
» laiſſons éblouir ! » D'après ce début, Monſieur, n'allez pas croire que M. l'Evêque de *Senez* veuille dépouiller M. le Comte *du Muy* des qualités brillantes, dont il vient de faire mention : quelque franchiſe que doive inſpirer la tribune Chrétienne, il eût été peu décent qu'un Orateur refuſât les éloges de la valeur à un Maréchal de France, & les connoiſſances politiques à un Miniſtre d'Etat. La ſeule intention qu'il ſoit raiſonnable d'attribuer à M. l'Evêque de *Senez*, d'après le plan qu'il s'eſt propoſé de ſuivre dans ce Diſcours, eſt ſans doute d'écarter tous ces avantages humains,

pour s'attacher uniquement à ne montrer, dans M. le Comte *du Muy*, que l'homme juste de son siècle.

» Je viens, continue-t-il, célébrer » une probité inaltérable au milieu » des dangers de la Cour; une pureté » incorruptible au milieu de la con- » tagion des nouvelles mœurs; une » foi, une piété inébranlable au mi- » lieu des ravages de l'incrédulité; un » homme également vénérable, & par » ses vertus civiles, & par ses vertus » morales, & par ses vertus religieu- » ses. » Tel est le plan & la triple division de cet éloge funèbre.

Un désintéressement absolu pour les richesses, pour les honneurs, pour la gloire même; le dernier objet des sacrifices du sage; une droiture inflexible; une franchise, incapable de trahir la vérité, non-seulement par une lâche adulation, mais encore par un timide silence; une ame ferme & inébranlable dans ses principes, supérieure aux disgraces & aux faveurs des Cours, aux applaudissemens & aux murmures des peuples: telles sont les principales idées que nous donne M. l'Evêque de *Senez*, de la

probité du Chevalier *du Muy*.

Une convenance heureuse de caractères, la conformité des goûts & des vertus unirent bientôt le Chevalier *du Muy* à feu Mgr le Dauphin. Ce Prince en fit son ami, & le dépositaire secret de toutes ses pensées. L'Orateur trace le tableau touchant de cette tendre amitié. » Que ce siècle, ajoute-» t-il, écoute avec respect un témoi-» gnage de cette vertueuse amitié, » bien éloigné sans doute de nos nou-» velles mœurs, mais qui n'en est que » plus digne de notre admiration. » Dans les momens où le Dauphin » méditoit devant Dieu sur ses de-» voirs & ses hautes destinées, écou-» tez, Messieurs, la priere qu'il adres-» soit au Protecteur des Rois : *Mon* » *Dieu, protégez votre fidèle serviteur le* » *Comte* DU MUY, *afin que si vous* » *m'obligez à porter le pesant fardeau de* » *la Couronne, auquel ma naissance me* » *destine, il puisse me soutenir par ses* » *vertus, ses conseils & ses exemples.* Cette prière n'est pas exactement conforme à son original, ou plutôt il est vraisemblable que M. l'E-

vêque de *Senez* n'a prétendu en donner ici que l'extrait ou le ſens général. La voici en entier, & telle qu'elle a été trouvée parmi les papiers de feu Mgr le Dauphin. Ce Prince l'avoit compoſée dans le cours de la derniere guerre, & l'avoit écrite en Latin. Je crois que vous vous contenterez, Monſieur, d'en voir une verſion fidèle.

» *Seigneur, Dieu des armées, arbi-*
» *tre ſouverain de la vie & de la mort,*
» *qui, au milieu des combats, détournez*
» *les coups que porte l'ennemi, loin de*
» *ceux dont vous avez réſolu de prolon-*
» *ger les jours : exaucez ma prière, en*
» *prenant ſous votre protection votre*
» *fidèle ſerviteur L. N. V. (Louis-Ni-*
» *colas-Victor) qu'elle ſoit pour lui un*
» *bouclier impénétrable ; qu'elle éloigne*
» *de lui le fer & le feu, les maladies &*
» *les atteintes mortelles de la contagion.*
» *Soutenez-le dans ſes travaux, afin que*
» *de retour, en une ſanté parfaite, il*
» *continue à me donner, comme il a tou-*
» *jours fait, des conſeils pleins de piété*
» *& de ſageſſe ; qu'il m'aide à défendre*
» *la Religion & la Juſtice, & qu'il me*

» *montre la voie droite qui conduit à* » *vous.* »

L'attachement du Comte *du Muy* pour l'héritier du Trône, ne lui fait pas oublier ce qu'il doit à l'Etat. Son devoir l'appelle dans les armées ; il vole aux champs de *Crévelt*, & y tombe baigné dans son sang. Elevé aux honneurs du commandement, il est attaqué & vaincu à *Warbourg*. » *Warbourg !* A ce nom, vous croirez-» Messieurs, que nous allons épuiser » toutes les ressources de l'art, pour » pallier une défaite. Sans doute, je » pourrois faire valoir ici les circons-» tances de ce combat ; la supériorité » du nombre des ennemis, ce brouil-» lard épais qui obscurcit les airs, & » trompe la vigilance la plus atten-» tive ; car à quoi tiennent souvent les » plus grands événemens de la guerre ? » Non, Messieurs, nous l'avouerons » avec la même franchise qu'il l'a-» voua lui-même, il fut vaincu. Mais » apprenez comment une grande ame » sçait soutenir & expier le malheur : » des esprits inquiets veulent exciter » le Chevalier *du Muy* à faire retom-

» ber ſur d'autres Guerriers cet événement malheureux : *laiſſons*, dit-il, » *laiſſons aux courtiſans la vile pâture de* » *leurs jalouſies & de leurs intrigues.* » M. *du Muy* craint que ce revers n'abatte le courage du Soldat, & ne diminue ſa confiance : *le Soldat*, dit-il, *peut ignorer que je n'ai pas été battu à Warbourg par ma faute. Il a perdu confiance en moi : donnez le commandement à un Chef plus heureux ; je ſervirai ſous lui.* Il faut connoître toutes les délicateſſes des Guerriers ſur les prééminences militaires, pour bien ſentir l'effort ſublime que ſuppoſe un pareil procédé.

L'ame ſenſible du Chevalier *du Muy* eſt accablée ſous le coup le plus cruel : le Dauphin meurt, & ce Prince eſt obligé de conſoler lui-même ſon malheureux ami : *ne vous abandonnez pas*, lui dit-il, *à la douleur ; conſervez-vous pour ſervir mes enfans ; ils auront beſoin de vos lumières & de vos vertus ; ſoyez-leur de l'utilité dont vous m'auriez été à moi-même : donnez à ma mémoire cette preuve de votre tendreſſe, & ſurtout que leur jeuneſſe, dans laquelle j'eſ-*

père que Dieu les protégera, ne vous éloigne jamais d'eux. Le Chevalier *du Muy* obéit aux derniers ordres de ſon auguſte ami ; il reſte à la Cour, mais ſon deuil n'aura d'autres bornes que celles de ſa vie. Dès ce moment même, il fait creuſer ſon tombeau au pied de de celui du Dauphin, & fait inſcrire ſur la pierre qui le couvre, ces mots, vive expreſſion de ſa douleur : *Huc uſque luctus meus : ma douleur m'a ſuivi juſqu'ici.*

Louis XV appelle dans ſes conſeils le vertueux ami de ſon fils ; mais le Chevalier *du Muy* a la modeſtie de refuſer l'honneur du Miniſtère. Tout autre Orateur que M. l'Evêque de *Senez*, auroit exalté cette action de la vie de ſon Héros ; mais l'éloquent Prélat a la noble franchiſe de la condamner. Le tour dont il ſe ſert, pour faire ce léger reproche à la mémoire de M. *du Muy*, eſt extrêmement adroit & flatteur. » Il ſembleroit d'a-» bord, Meſſieurs, que nous ne pour-» rions trop exalter cet acte ſublime » de déſintéreſſement : malgré notre » reſpect pour la mémoire du Maré-

» chal *du Muy*, oſons dire que ſa » modération lui fit oublier en ce » moment le zèle qu'il devoit à l'E- » tat. Et ſi tous les hommes vertueux » s'éloignoient ainſi de l'adminiſtra- » tion publique, quel ſeroit donc le » ſort des malheureux humains, de- » venus la proie du premier ambi- » tieux qui s'empareroit de l'autorité ? » *Mais la Cour étoit alors agitée par* » *tant d'orages !* Plus la Cour étoit » alors agitée, plus le Roi avoit be- » ſoin de l'homme vertueux, qu'il » appelloit auprès de ſon Trône. *Mais* » *l'inflexibilité de ſes principes lui au-* » *roit ſuſcité des ennemis, & le cri d'ap-* » *probation ſe ſeroit changé en cri de blâme* » *& de haine* * *!* Eh ! bien, quel ſort » plus beau pour une ame telle que la » ſienne ! Il eût ſuccombé, noble vic- » time de la vertu & du bien public. »

Après la mort de *Louis XV*, ſon auguſte ſucceſſeur appelle auprès de ſon Trône les anciens de ſa Nation, & le fidèle ami de ſon père. Enfin, l'inflexible modération du Comte *du*

* Extrait de la lettre de M. le Comte *du Muy* au Roi.

Muy eſt forcée de céder : *j'aurois*, dit-il, *refuſé le Roi ; mais je ne puis refuſer le fils de M. le Dauphin.* L'Orateur trace le tableau intéreſſant de ſon Miniſtère ; il rappelle ſon déſintéreſſement, ſa droiture, ſa fermeté, ſa juſtice dans la diſtribution des graces & des emplois, &c. » Quel ſujet » plus attaché que le Comte *du Muy* » aux principes de la Monarchie, » & quel Républicain plus oppoſé aux » abus du pouvoir arbitraire ? Quel » Miniſtre plus réſervé, & pour ces » coups d'autorité, néceſſaires quelquefois dans un grand Etat, mais » dont l'abus eſt ſi funeſte ; & pour » ces ordres particuliers qu'on décore de l'auguſte nom du Prince, » mais qui ne ſont que la volonté » d'un de ſes Sujets ; & pour ces proſcriptions formidables, qui peuvent » précipiter l'innocent avec le coupable dans les demeures terribles de » la colère & de la juſtice des Rois ? » Ne point uſer de l'autorité où les » Loix peuvent agir, voilà le principe » invariable de ſon adminiſtration. » Voyez-le dans toutes les circonſ-

» tances où l'intérêt de l'Etat, où une
» impérieuſe néceſſité ne force point
» ſon caractère, & où il peut ſe li-
» vrer au mouvement naturel de ſon
» cœur. Ce Miniſtre, ſi ferme & ſi ri-
» gide envers les Grands, voyez avec
» quelle humanité il traite les mal-
» heureux Soldats; ce Miniſtre, qui
» punit ſi ſévèrement les fautes com-
» miſes contre l'Etat, voyez avec
» quelle facilité il pardonne les fautes
» commiſes contre lui-même; ce Mi-
» niſtre, qui ménage avec une éco-
» nomie ſi ſévère la fortune publique,
» voyez avec quelle généroſité il ré-
» pand ſa propre fortune en aumônes
» & en bienfaits ſur la pauvre Nobleſſe,
» ſur les pauvres Guerriers, ſur les
» pauvres Citoyens, ſur les pauvres
» Agriculteurs, ſur les infortunés de
» toutes les conditions. Dans le plus
» économe & le plus inflexible des
» Miniſtres, voyez le plus indulgent
» & le plus généreux des hommes.
» Mais une ame forte ſçait s'élever
» au-deſſus des injuſtes ſoupçons &
» des vaines rumeurs. Ferme dans
» l'exécution de ſes projets, le Maré-

» chal *du Muy* eſt comme l'Ange du » Seigneur; il n'eſt ému ni par les bé- » nédictions, ni par les malédictions: » *rien*, dit-il, *rien au monde n'influe* » *ſur ma conduite; Dieu & le Roi, voilà* » *la règle de mes devoirs.* Il ne cherche » point à plaire aux hommes; il veut » leur être utile, & il auroit le cou- » rage de ſacrifier ſa gloire même au » bien public. »

L'Orateur, dans la ſeconde partie de ſon Diſcours, montre que dans un temps, où la dépravation paroît être parvenue à ſon comble, M. le Chevalier *du Muy* a ſçu échapper à la ſéduction générale, & conſerver, au milieu des ruines de ſon ſiècle, toute l'auſtérité des anciennes mœurs, & toute la rigidité des anciens principes. Quoiqu'engagé dans la tumultueuſe profeſſion des armes, il ne ſe laiſſe point entraîner par l'exemple de cette jeuneſſe ardente, qui, dans la guerre, cherche ſouvent plutôt la licence que la gloire. S'éloigner des ſociétés frivoles & dangereuſes; s'attacher aux Guerriers les plus reſpectables par leur expérience & leur vertu;

ne point ſe dérober à la fatigue & ne craindre aucun danger; ne rien refuſer par timidité; ne rien rechercher par oſtentation; obſerver rigoureuſement toutes les Loix de la diſcipline & de la ſubordination militaire : telles étoient les règles invariables de conduite que s'étoit preſcrites le jeune Guerrier. » Et juſqu'où, » Meſſieurs, demande l'Orateur, n'a-» t-il pas porté la délicateſſe ſur la dé-» cence & la pureté des mœurs! » Mais comment, dans un ſiècle auſſi » déréglé, comment oſerai-je louer la » pudeur d'un Guerrier? Guerriers » François, renommés dans l'Univers » par votre bravoure, plût à Dieu » que la gloire de vos exploits ne fût » jamais flétrie par l'opprobre des » mœurs. Quoi, la pudeur ne ſeroit » à vos yeux qu'une ſervitude, un » préjugé indigne de vous! Fiers eſ-» prits, ſuſpendez un inſtant vos dé-» dains. Eſt-ce ainſi qu'ont penſé de » cette vertu tant de grands hommes » qui en ont donné à l'Univers des » exemples ſi éclatans, & pour ne » nommer ici que les plus illuſtres,

» un *Cyrus*, un *Alexandre*, dont les » conquêtes ont eu la gloire de fixer » l'attention des Prophètes ; un *Sci-* » *pion*, le vainqueur de l'Affrique, » & dont la continence fut élevée » par les Romains au rang de ſes vic- » toires. Héros modernes, comparez- » vous à ces hommes fameux, & » oſez encore rougir d'une vertu, » dont ils ne s'honoroient pas moins » que de leur valeur & de leurs ex- » ploits. »

L'éloquent Prélat deſireroit que la Puiſſance Souveraine tonnât contre les vices, & il forme des vœux pour que notre jeune Monarque rétabliſſe les mœurs par ſes Loix, comme il les honore par ſes exemples. » Mais » que le vil libertinage, dit-il, ne » vienne pas confondre ici ſa cauſe » avec la reſpectable cauſe de la li- » berté : quoi ! Sparte, Athènes, » Rome idolâtres, ces ſages Répu- » bliques, où la liberté étoit ſi chère » & ſi reſpectée, auront obſervé une » diſcipline ſi rigide, pour tout ce » qui pouvoit intéreſſer l'ordre & la » décence des mœurs, elles auront

» établi des Magiſtrats pour veiller » particulièrement ſur cette partie de » l'adminiſtration ; & dans une Na» tion Chrétienne, ſous le précieux » prétexte de ne point troubler la li» berté des Citoyens, il faudroit to» lérer, comme des amuſemens in» nocens, les plus honteux déſordres » & les écrits les plus licentieux ! » parce que les Loix ne peuvent ré» gner ſur les mœurs privées, elles » ne pourront régner ſur les mœurs » publiques ! parce que les loix ne » peuvent commander la vertu, elle » ne pourront commander la décence ! » Non, la liberté ne fut jamais la » licence. L'homme, & moins en» core le François, l'homme ne veut » point de chaînes ; mais il lui faut » un frein, le frein des Loix. » Vous conviendrez, Monſieur, que ces derniers morceaux ſont de la plus grande force, & qu'ils reſpirent cette éloquence mâle & preſſante, qui tout à la fois éclaire & ſubjugue.

La troiſième Partie de l'éloge de M. le Maréchal *du Muy*, développe les différens caractères qui diſtinguoient ſa piété. Elle étoit ſage,

noble, ſimple comme ſon cœur. Autant éloigné de la ſuperſtition, que de l'impiété même, il ne veut offrir à l'Être Suprême que le culte le plus pur & le plus raiſonnable. Son zèle a le ſang froid de la ſageſſe; il n'épouſe ni les haines, ni les querelles d'aucun parti: par-tout où il voit le bien, il le loue; par-tout où il voit le mal, il le condamne. Eclairé ſur ſes devoirs, il ne les confond point; & ce qu'il doit à ſa Religion, ne lui fait pas oublier ce qu'il doit à l'Etat. Exempt de foibleſſe, comme d'oſtentation, il ne rend point en ſecret ſes hommages à l'Eternel; comme *Daniel*, il l'adore à la face des Cours, & au milieu des armées: la préſence des Rois étrangers, attachés à un autre culte que le ſien, ne lui fait pas ſuſpendre les exercices de ſa foi: *je croirois*, dit-il à l'un d'eux, *je croirois manquer au reſpect que je vous dois, ſi je manquois devant vous à ma Religion.*

L'Orateur termine ſon Diſcours par une apoſtrophe au Roi, pleine de nobleſſe & de ſenſibilité: » quelle

» confiance, dit-il, doit nous inſpirer
» la vertu du jeune Prince que la Pro-
» vidence vient de placer à la tête de
» cette Nation! Si nous parlions en ce
» moment devant lui (& peut-être
» que ce foible diſcours parviendra
» juſqu'au pied de ſon Trône : l'éloge
» du vertueux ami de ſon père a des
» droits ſur ſa ſenſibilité.) Nous lui
» dirions : SIRE, du milieu des funé-
» railles de votre fidèle Miniſtre, d'un
» homme dont la mémoire doit vous
» être ſi chère, qu'il nous ſoit per-
» mis d'élever la voix juſqu'à Votre
» Majeſté, & de vous exprimer ſes
» ſentimens ! Nous béniſſons avec lui
» cette ſageſſe prématurée, cet eſprit
» d'ordre, de juſtice, d'humanité,
» qui déjà préſide à vos conſeils, &
» cet amour que vous montrez pour
» la portion de vos Sujets la plus mal-
» heureuſe, pour les pauvres de vo-
» tre Peuple. Mais envain, vous cher-
» cheriez dans la ſageſſe de vos con-
» ſeils les moyens de rendre votre
» Peuple heureux ; s'il eſt vicieux,
» toujours il ſera miſérable ; toujours
» le vice viendra détruire votre ou-

» vrage. En vain, vous entreprendrez
» de rétablir dans vos Etats le règne
» des mœurs, si vous ne rétablissez
» le respect de la Religion, le seul
» frein qui puisse contenir les passions
» des Peuples. Enfant de *Henri IV*,
» vous êtes aussi l'enfant de *Saint-*
» *Louis* : vous ne montrerez pas moins
» de zèle pour les intérêts sacrés de
» la Religion & de la vertu, que pour
» le bien de l'humanité ; & que ne
» peut un Roi si puissant sur l'esprit
» d'une Nation si fidèle & si attachée à
» ses Maîtres ! *Un Roi*, a dit l'Esprit
» de Dieu, *un Roi qui est assis sur le*
» *Trône du jugement, dissipe tout le*
» *mal par son regard.* Oui, Prince, &
» nous n'exagérons point votre puis-
» sance, que le vice soit constamment
» frappé de votre disgrace, que la
» vertu seule ait part à vos faveurs ;
» & vous verrez l'honneur, les mœurs,
» la piété refleurir dans votre Cour ;
» & dans toutes les parties de votre
» Empire ; & avec les vertus, vous
» verrez revivre la prospérité de vo-
» tre Peuple, & l'ancienne gloire de
» votre Monarchie. Les vœux de vos

» tre vertueux père & de votre fidèle
» Miniſtre ſeront accomplis : vous ſe-
» rez le plus puiſſant des Rois, & vo-
» tre Peuple ſera le plus heureux des
» Peuples. »

Je ne pouſſerai pas plus loin, Monſieur, l'analyſe de cette Oraiſon funèbre : les morceaux que je viens d'en citer ſuffiſent pour vous mettre à portée d'apprécier les talens de M. l'Evêque de *Senez* pour ce genre d'éloquence. Ce Prélat me paroît réunir les grandes parties qui conſtituent l'Orateur : une imagination forte, élevée, brillante & féconde en images ; une ame ſenſible, qui connoît les ſources du pathétique ; une dialectique preſſante ; un ſtyle noble, abondant, facile, que ne déparent ni le cliquetis des antithèſes, ni la recherche des jolies phraſes, ni toutes les ſcintillations meſquines du Bel-Eſprit. On auroit ſeulement déſiré que l'Orateur eût moins prodigué l'apoſtrophe ; le retour fréquent de cette figure m'a paru jetter, dans quelques parties de ce Diſcours, une teinte légere de monotonie.

M. L'Evêque *de Senez* ne désapprouvera pas sans doute que je fasse usage de deux observations particulières qui m'ont été remises. Il s'agit de quelques paroles de M. le Comte *du Muy*. M. l'Evêque de *Senez* retrace le courage & la fermeté d'ame qu'a fait paroître le Maréchal, aux approches de l'opération cruelle qui lui a coûté la vie : » Il en fixe, dit-il, sans » émotion l'appareil terrible ; il va » que jusqu'aux derniers momens aux » affaires publiques ; jamais il n'avoit » montré plus de calme & de sérénité. » Il va prendre les derniers ordres du » Roi : attendri par l'idée qu'il voit » peut-être pour la dernière fois son » jeune Souverain, mais soutenu par » son courage : *SIRE*, dit-il, *avant* » *trois semaines, je suis dans votre con-* » *seil ou dans mon tombeau.* Voici les » termes précis de M. le Comte *du* » *Muy : dans trois semaines, SIRE, je* *serai aux pieds de Votre Majesté, ou à* *ceux de son auguste Père.* Il est certain que cette seconde version est d'une tournure plus fine, plus noble & plus touchante, sur-tout, en ce qu'elle

rappelle l'idée de la tendre amitié qui uniſſoit M. le Comte *du Muy* à feu Mgr le Dauphin.

M. l'Evêque de *Senez* met encore ces autres paroles dans la bouche du Maréchal : *je ne vous ai point appellé*, lui fait-il dire au confident de ſa conſcience, *pour me préparer à la mort ; il y a trente-huit ans que je ne me ſuis couché ſans me mettre en état, autant qu'il étoit en moi, de paroître devant Dieu. Je ne tiens à la vie, ni à mes places : au moment où je vous parle, tout eſt prêt pour mourir.* Cette réponſe n'a pas été goûtée du public : il a paru aſſez extraordinaire de faire appeller un Confeſſeur, pour lui déclarer qu'on n'eſt pas dans le cas d'avoir beſoin du ſecours de ſon miniſtère, & bien des perſonnes ont cru remarquer dans ces paroles, une confiance préſomptueuſe, très-éloignée de la modeſtie & de l'humilité Chrétienne, dont M. le Maréchal *du Muy* a donné tant de preuves, dans toutes les circonſtances de ſa vie. Auſſi ce Religieux guerrier n'a-t-il pas tenu ce propos : c'eſt celui de ſon Confeſſeur même, qui, au ſor-

tir

tir de l'appartement du malade, dit aux perſonnes qui l'environnerent, *qu'il n'avoit point été appellé pour préparer à la mort M. le Maréchal; qu'il ſçavoit que, depuis plus de trente ans, il ſe préparoit chaque jour à paroître devant ſon Juge.*

Quoique M. l'Evêque de *Senez* ait éloquemment développé le caractère de bienfaiſance qui diſtinguoit particulièrement le feu Maréchal *du Muy*, je crois cependant, Monſieur, que vous ne déſapprouverez pas que j'entre encore dans quelques détails à cet égard : les moindres actes d'humanité ſont à mes yeux des Anecdotes précieuſes qu'un Ecrivain public ne ſçauroit recueillir avec trop de ſoin. M. le Maréchal *du Muy* partageoit ſes bienfaits entre la *Flandre*, où il commandoit, *Paris* & *Verſailles* qu'il habitoit, & ſes terres, dont il tiroit ſes revenus. Une partie de ſes aumônes paſſoit, tous les mois, par les mains de MM. les Curés de ſes Domaines, & il alloit lui-même dépoſer l'autre dans le ſein des familles infortunées. Couvert de l'habit le plus

ſimple, à l'inſçu de toute ſa maiſon ; il ne dédaignoit pas d'aller acheter lui-même les étoffes & les habillemens néceſſaires aux pauvres ; il les cherchoit juſqu'au cinquième étage, & pourvoyoit à tous leurs beſoins, ſans leur laiſſer connoître la main bienfaiſante qui adouciſſoit leur ſort. Il payoit dans pluſieurs Couvens des penſions à de pauvres demoiſelles ; il aſſuroit un état à pluſieurs orphelins en leur faiſant apprendre des métiers, & il ſoutenoit un certain nombre de veuves indigentes par des penſions, qu'il leur aſſûra même encore par ſon teſtament. La diſette s'étant fait ſentir à *Grignan*, l'une de ſes terres, ſes vaſſaux, pendant une année, n'y ſubſiſtèrent que par ſes libéralités ; il combla ſur-tout de ſes bienfaits l'Hôpital de ce même lieu, fondé pour les pauvres malades.

Pendant la guerre de 1742, il logeoit avec ſon frère dans une ferme conſidérable, où un de leurs gens eut le malheur de mettre le feu : Mrs *du Muy* réparerent cette perte, & firent reconſtruire à leurs frais tous les bâ-

timens qui avoient été incendiés. Il faut obſerver, pour bien apprécier cet acte de bienfaiſance, que la fortune de Mrs *du Muy* étoit alors très-bornée, & qu'ils ne purent fournir aux frais de cette reconſtruction, qu'en prenant ſur leur propre néceſſaire. A la paix dernière, pluſieurs Officiers réformés, ſe trouvant dépourvus de tous ſecours, s'adreſſerent à M. le Comte *du Muy :* il demanda pour eux à la Cour des gratifications, qu'il ne put obtenir. Il ne leur annonça point le peu de ſuccès de ſes démarches ; il leur diſtribua des gratifications de ſa propre bourſe, en les laiſſant perſuadés que le Roi les leur avoit accordées.

Il falloit connoître particulièrement M. le Maréchal *du Muy* pour n'être pas dupe de ſa modeſtie. Perſonne n'étoit moins ſujet à l'oſtentation des talens ; & cependant peu d'hommes ont été plus inſtruits, & ont plus travaillé pour éclairer les diverſes parties de l'adminiſtration. Il a beaucoup écrit ſur la guerre & la politique. Il ne ſe refuſoit pas même à la fatigue des

voyages, lorſqu'ils pouvoient lui procurer de nouvelles lumières : il a fait avec ſoin le tour des frontières & des côtes de la France, & il a laiſſé, ſur cet objet, des Mémoires extrêmement utiles.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce . . . . .

LETTRE II.

L'Amant de Julie d'Etange, ou Epître d'Hermotime à ſon ami. Par M. de Murville, ci-devant M. André. A Paris, chez Eſprit, Libraire de S. A. S. Mgr le Duc DE CHARTRES *au Palais Royal.*

M. *André*, dans cette Epître, annonce à un ami, qui vouloit le tirer de l'inſenſibilité profonde où il étoit pour toutes les femmes, qu'il cède enfin aux charmes de l'amour. L'objet de ſes feux, c'eſt un livre, un Roman,

c'eſt *Julie d'Etange*, dont ce nouveau Saint-Preux devient idolâtre. Il ſe flatte de goûter avec ſa beauté idéale, un bonheur pur & ſans mêlange : il n'a rien, dit-il, à redouter ni des rigueurs du deſtin, ni des caprices de ſa maîtreſſe ; il peut la poſſéder en tous lieux, à toute heure, &, dans quelque contrée que la fortune dirige ſes pas, ſa fidèle maîtreſſe *qui l'attire* par un charme invincible, le ſauve *du néceſſaire ennui* d'être ſeul avec lui-même. Cependant la noire jalouſie empoiſonne bientôt ſon prétendu bonheur ; il ne peut voir ſans trouble un lecteur contempler ſeulement ſa *Julie ;* mais quand il penſe qu'un Imprimeur obſcur a proſtitué ſon amante à l'Univers entier, c'eſt alors que ſa fureur redouble ; ſon imagination déréglée le fait courir & par *monts & par vaux* pour chercher les traces de ſon fantôme de maîtreſſe. Ennuyé apparemment de ne point la rencontrer, il s'amuſe, chemin faiſant, à décrire le mont *Jura*, au ſommet duquel il eſt parvenu. Il n'en auroit pas plus coûté à M. *André* de viſiter tout de

ſuite les plus hautes montagnes de l'Univers ; un Poëte auſſi paſſionné qu'il paroît l'être, ne ſe ſeroit pas contenté de parcourir ſeulement le mont *Jura* : la recherche d'une maîtreſſe adorée lui auroit fait franchir les Alpes, les Pyrénées, le mont Caucaſe, le mont Véſuve, le mont Ethna, le mont Olympe, le pic même du Ténérif, &c. (J'omets le mont Parnaſſe, car il faut bien ménager les forces de M. *André.*) & alors, Monſieur, quels tréſors immenſes ! quelle mine féconde d'idées ſublimes ! quelles pompeuſes, quelles riches deſcriptions ! Mais parlons ſérieuſement, Monſieur ; le mont *Jura* & la belle horreur de la nature, effacent entièrement dans le cœur de notre Poëte le ſouvenir de ſon amante ; quelle paſſion raiſonnée ! Quand M. de *Saint-Preux-Murville* croit avoir donné le dernier coup de pinceau à ſa deſcription du mont *Jura*, il revient à *Julie d'Etange ;* il ne doute pas, ce qui annonce un peu de préſomption, que cette tendre amante, avouant les feux qu'elle a fait naître, ne s'offre

bientôt à ſes regards : mais il a beau l'attendre, *Julie d'Etange* ; dont l'ingratitude eſt impardonnable, s'obſtine à ne point paroître, ce qui éclaire M. *André* ſur ſon erreur : il s'en conſole en diſant que cette chimère, écloſe de ſon cerveau, fait au moins tout ſon bonheur.

Tel eſt, Monſieur, le plan de cette ſublime Epître. Il a fallu ſans doute beaucoup de génie, & une adreſſe admirable pour ſçavoir allier des idées auſſi biſarres. Le choix des couleurs répond à la riche ordonnance du tableau. Vous allez juger, Monſieur, combien le pinceau de M. *André* eſt doux, ſuave, harmonieux.

Tu m'as trop reproché le calme de mon cœur,
De mon indifférence, oui, l'amour eſt vainqueur.

Ce *oui* n'étoit pas le mot propre, il falloit *enfin* ; mais celui-ci malheureuſement étoit trop long d'une ſyllabe.

Je ſçais bien qu'en *fixant les yeux* ſur cette Epître,
Tu vas me condamner....

Ce dernier hémiſtiche termine le ſens de la phraſe, mais il falloit allonger la ligne, & la clorre par une rime en *ître ;* un autre l'eût peut-être cherchée longtemps ; mais M. *André* la trouve d'abord. Il complette ſon vers en y ajoutant :

. . . . . Et même à plus d'un titre.

Quelle facilité !

Envain, pour m'arracher à mon indifférence,
Tu m'ouvris les chemins de cette ville immenſe.

On pourroit dire peut-être, toutefois par métaphore : *cette Epître va ouvrir à M. André les ſentiers de la gloire, de l'immortalité, de la fortune*, &c ; mais, *ouvrir les chemins d'une ville*, pour ſignifier qu'on conduit quelqu'un dans cette ville, eſt une tournure poétique & neuve, dont on eſt entiérement redevable au génie créateur de notre Poëte.

Où fière d'un ſuccès *qui fera parler d'elle*,
Une femme intéreſſe *& plaît ſans être belle.*

Le ſuccès *qui fera parler d'elle* n'eſt-il

pas encore d'une ſimplicité charmante ? Mais admirez la prudence de cet ami, qui, voulant exciter dans le cœur de M. *André* la paſſion de l'amour, ne lui fait connoître que ces femmes qui ne peuvent qu'intéreſſer & plaire *ſans être belles.* On n'eſt plus ſurpris alors du vers qui ſuit :

Ma froideur ſçait braver l'orgueil de leurs attraits.

Les attraits d'une femme qui n'eſt pas belle ! Enfin M. *André* ſe laiſſe enflammer à la lecture des lettres de *Julie ;* de ces lettres,

Où cédant à l'amour ſans bleſſer la ſageſſe,
Tout en elle eſt vertu, *juſques à ſa foibleſſe.*

Morale ſublime & vraiment philoſophique ! quelle douceur ſur-tout dans cet hémiſtiche ! *juſques à ſa foibleſſe.*

S'il faut te révéler, juſqu'où va ma folie
Nouveau S. Preux j'aimai, j'idolâtrai *Julie.*

du génie au-deſſus d'un homme ; tels qu'il n'en n'eſt pas, eſt d'une élégance admirable, & *telle qu'il n'en eſt pas.* Vient enſuite une longue deſcription de ces appas. On y remarque ce vers :

Par les plus *doux* regards *les plus doux des* aveux.

Doux, *doux des !* Comme ces conſonnances ſont douces & harmonieuſes ! Après avoir tracé le portrait de ſa *Julie*, M. *André* pourſuit ainſi :

Je vas plus loin. Tu ſçais que dès mes premiers ans,
Je m'inſtruiſis dans l'art de tranſmettre à la toile
Les appas qu'un jaloux où l'abſence nous voile.
Eh bien ! le croiras-tu ? J'aſſemble des couleurs,
J'y trempe mon pinceau tout baigné de mes pleurs.
Je retrace l'objet dont mon ame eſt remplie,
J'oſe peindre, ou plutôt créer une *Julie*

Que mon œil n'a point vue, & ne verra jamais.
Eh bien ! ſi je ne puis jouir de ſes attraits,
Je jouirai du moins des tréſors de ſon ame.

Que veut dire M. *André ?* Il parle du portrait de *Julie tracé ſur la toile*, & il nous dit que ne s'il peut jouir de ſes attraits, il jouira du moins des tréſors de ſon ame : il peut ſans doute contempler à ſon aiſe les appas de ſon amante qu'il vient de peindre ; mais comment veut-il jouir des tréſors de ſon ame ? A-t-il trouvé le ſecret de les fixer auſſi ſur la toile ? En ce cas, il feroit bien de renoncer à la poéſie, & d'enrichir l'Europe de cette précieuſe découverte qui l'immortaliſeroit un peu plus que l'*Ode à la Nuit*, que l'*Epître aux Femmes de trente ans*, & même que celle dont je vous entretiens aujourd'hui. *Des appas voilés par l'abſence !* comme cela eſt dit avec eſprit ! Il faut cependant avouer que le voile eſt un peu épais. *Eh bien, le croiras-tu !* paroîtra ridicule à beaucoup de Lecteurs ; ils ſe demanderont ce qu'il y a donc d'incroya-

ble en ce que dit M. *André*. Instruit dès ſa jeuneſſe à manier le pinceau, eſt-il ſi extraordinaire qu'il employe ſon talent à peindre l'objet dont ſon cœur eſt épris ?

Rempli de mon amour *qui ne me quitte pas*,
J'ai non loin de Genève *oſé* porter mes pas,
Et ſi je n'ai pu voir dans cette courſe *étrange*.

Ne vous ſemble-t-il pas, Monſieur, entendre un *Chriſtophe Colomb* vous faire l'hiſtoire de ſes longues navigations, vous raconter tous ſes périls, ſes naufrages, &c. La route de Paris à Genève paroît à M. *André une courſe étrange*, c'eſt-à-dire, étonnante, merveilleuſe, incroyable, & dont la ſeule idée doit exciter l'admiration générale. M. *André* ne me paroît cependant pas manquer de courage; il met de l'audace en tout:

J'aime, *Ariſte*, il n'eſt rien que je ne puiſſe
oſer.....
J'oſai former alors de chimériques vœux....
J'oſe peindre, ou plutôt créer une *Julie*.....

J'ai non loin de Genève *oſé* porter mes pas....

Ce qui conſole M. *André* des perquiſitions inutiles qu'il fait de ſa *Julie*, c'eſt qu'il a *du moins du Jura contemplé la hauteur*....

Et ces chênes noueux, qui de leurs troncs noirâtres
Inſpiroient la terreur aux Gaulois idolâtres.

Des chênes qui de leurs troncs noirâtres inſpirent la terreur ! Eſt-ce que les chênes ſont placés dans leurs troncs noirâtres, comme autant de mauvais génies pour inſpirer la terreur aux paſſans ? Le ſens de M. *André* ſeroit-il que ces chênes, par leurs troncs noirâtres, inſpirent la terreur ? Mais ce ſens auroit encore quelque choſe de faux ; c'étoit la hauteur majeſtueuſe, le ſilence & l'obſcurité des bois ſacrés, & non des troncs *noirâtres*, qui pouvoient inſpirer la terreur aux Gaulois ſuperſtitieux.

Tu ſçauras me ſauver, *en m'attirant vers toi*
Du néceſſaire ennui d'être ſeul avec moi.

Du néceſſaire ennui ! Cet hémiſtiche, quoiqu'un peu dur & pénible pour l'oreille, contient une naïveté charmante. Ce *néceſſaire ennui* qu'éprouve M. *André*, quand il eſt ſeul avec lui-même, s'il lit ſes vers, eſt une vérité qu'il a ſçu rendre croyable à ſes Lecteurs.

Le grand défaut de ce jeune Poëte, eſt une déraiſon perpétuelle ; ſa verſification quoiqu'incorrecte, eſt cependant quelquefois coulante & facile ; mais on ne découvre ni vérité, ni naturel dans ſes penſées ; nulle filiation dans ſes idées, nulle intelligence des tranſitions ; c'eſt un aſſemblage incohérent de rimes, de peintures, de deſcriptions jettées au haſard. On pourroit lui appliquer ce vers du dix-huitième ſiècle :

Si vous ſçaviez penſer, vous feriez quelque choſe.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce . . . . .

LETTRE III.

C. Cornelii Taciti opera ſupplementis, notis, diſſertationibus illuſtravit Gabriel Brotier. C'eſt-à-dire, les Œuvres de Corneille Tacite, enrichies de ſupplémens, de Notes & de Diſſertations; par Gabriel Brotier, 7 Volumes in-12. A Paris, de l'Imprimerie de Louis-François de la Tour, rue Saint Jacques.

VOUS vous rappellez ſans doute, Monſieur, le compte avantageux qui vous a été rendu de cet excellent ouvrage, lorſqu'il parut pour la premiere fois en 1771; le Public n'a point démenti ces éloges. L'Europe ſçavante a reçu avec tranſport une production qui fait honneur à notre ſiècle, très-peu fécond en vrais littérateurs. Les François eux-mêmes, ſi long-temps accuſés de frivolité, ſe ſont empreſſés

d'accueillir un ouvrage ſolide, fait pour réparer la honte de leurs fades brochures. Il eſt vrai qu'ils n'ont d'abord ouvert qu'en tremblant un livre, où ils croyoient rencontrer les diſcuſſions inſipides, & le peſant verbiage des ſçavans du dernier ſiècle : mais qu'ils ont été agréablement détrompés, en y trouvant des diſſertations ſçavantes, qui tout-à-la-fois inſtruiſent & intéreſſent ; des notes remplies d'érudition, mais ſans fatras & ſans pédantiſme ; de profondes recherches ſur l'antiquité ; des morceaux d'hiſtoire, écrits avec toute la force & toute l'énergie de la langue des *Céſars* ; la touche d'un nouveau *Tacite*, qu'on diſtingue à peine d'avec celle du plus grand Peintre de l'antiquité ! Tout cela, Monſieur, n'étoit-il pas bien capable de réconcilier la Nation Françoiſe avec l'érudition ?

La premiere édition, en quatre volumes *in* 4°. eſt d'un prix qui peut effrayer bien des perſonnes, & pluſieurs même de celles pour qui de tels ouvrages ſemblent le plus faits. L'auteur, plein de zèle pour le progrès des

Arts, jaloux de communiquer le fruit de ſes veilles à un plus grand nombre de citoyens, a donné à cette ſeconde édition une forme plus commode & moins diſpendieuſe, qui met l'ouvrage à la portée de tous les gens de lettres. A certains détails d'érudition, qu'il a fallu élaguer ou ſupprimer entièrement, M. l'Abbé *Brotier* a ſubſtitué des diſſertations ſur les points les plus importans de l'hiſtoire. Elles raſſemblent, en peu d'eſpace, un fonds prodigieux de choſes, & l'on y trouve le réſultat de recherches immenſes ſur les objets les plus intéreſſans. Je ne m'étendrai pas de nouveau, Monſieur, ſur le mérite général de ce grand ouvrage; je me borne à vous donner un état exact des nouvelles richeſſes, dont M. l'Abbé *Brotier* vient de faire part au Public dans cette ſeconde édition, & qui la rendent égale ou peut-être même ſupérieure à la première.

Vous y trouverez, 1°. un tableau raccourci des expéditions & des exploits des anciens Gaulois. On y voit cette nation guerrière ſe répandre dans l'Italie & dans l'Allemagne,

étendre ſes conquêtes dans la Grèce, ſe jetter dans l'Aſie & faire trembler tous les peuples au bruit de ſon nom. En nous retraçant les triomphes des Gaulois, l'auteur remarque qu'ils ſont nos pères, & qu'ils nous ont tranſmis cette activité & ce bouillant courage, qui diſtinguent le peuple François.

2°. Des éclairciſſemens curieux ſur le ſort des eunuques. M. l'Abbé *Brotier* recherche leur origine juſques dans la ſombre antiquité des monumens Chinois; il nous apprend comment une opération honteuſe, deſtinée d'abord à punir le crime, devint dans la ſuite un degré pour s'élever à la faveur des Monarques de l'Aſie, & il ſe plaint, avec raiſon, que dans le ſein même de la religion, on outrage encore la nature, pour ſe procurer un frivole plaiſir, aux dépens de l'eſpèce humaine.

3°. Des recherches ſur les tributs que les Romains levoient dans les Gaules : une diſſertation ſur la population de la Chine, où l'auteur fait monter le nombre des habitans de Pékin à 2500000 : l'examen des cauſes

auxquelles il faut attribuer une si prodigieuse population.

4°. Un fragment du 91e livre de *Tite-Live*, trouvé dans la Bibliothèque du Vatican, en 1772 ; cette découverte, si précieuse pour la littérature, eût été presqu'inutile au commun des lecteurs, si M. l'Abbé *Brotier* n'eût rempli les lacunes qui rendoient ce fragment presqu'inintelligible, éclairci les endroits obscurs, & principalement ceux qui ont rapport à l'ancienne géographie. Dans ses remarques, il invite les amateurs de l'antiquité à faire d'exactes recherches dans toutes les Bibliothèques, pour tâcher d'y découvrir encore quelques parties de l'histoire de *Tite-Live*. On ne doit pas même désespérer de pouvoir recouvrer un jour l'ouvrage en entier. *Pietro della Valle* assûre qu'il existe dans la Bibliothèque du Grand-Seigneur ; *Louis XIII*, *Louis XIV* & *Louis XV* ont fait plusieurs démarches pour tirer ce trésor des ténèbres où il est enseveli ; mais les Turcs ignorans, chargé de la perquisition de ce livre, ont toujours répondu qu'il ne s'y trouvoit pas. Il

faudroit, dit M. l'Abbé *Brotier*, les engager à nous donner un catalogue exact des titres de leurs livres. Quelques-uns prétendent que l'hiſtoire de *Tite-Live* n'eſt pas dans la Bibliothèque du Serrail, mais dans celle de Sainte-Sophie, & que ce n'eſt pas l'ouvrage même de *Tite-Live*, mais une traduction grecque.

5°. L'hiſtoire du règne de *Trajan*. Lorſque M. l'Abbé *Brotier* commente *Tacite*, on voit un ſçavant profond, un critique judicieux & éclairé; mais lorſqu'il devient le rival de ſon auteur, c'eſt alors que l'homme de génie & le grand hiſtorien ſe montrent. Dans la première édition, il avoit terminé ſon travail au ſecond Conſulat de *Trajan*, qui eſt la dernière époque dont *Tacite* faſſe mention. Animé par le ſuccès & par le deſir de remplir tout le plan que *Tacite* lui-même s'étoit tracé, il nous donne aujourd'hui la ſuite des actions d'un des meilleurs Princes qui aient jamais exiſté. *Tacite* avoit réſervé pour ſa vieilleſſe, un ſujet ſi agréable & ſi conſolant; ſa plume, laſſe de peindre les

horreurs de la tyrannie, devoit un jour se reposer, en crayonnant le tableau de la félicité publique, sous le règne de *Trajan*. Ce beau projet, qu'une mort trop prompte ne lui permit pas de réaliser, vient d'être heureusement exécuté par M. l'Abbé *Brotier*. Nous ne connoissons de *Tacite*, que ce coloris fier & terrible, destiné à peindre les vices ; nous ignorons sous quels traits il nous eût représenté les vertus ; comment ce génie mâle & austère eût adouci l'âpreté de son style pour louer la clémence, l'humanité, la justice & les autres qualités d'un bon Roi. M. l'Abbé *Brotier* est donc ici d'autant plus admirable, qu'il n'avoit point de modèle. Pour vous donner, Monsieur, une idée du mérite de sa narration, je vais vous transcrire l'endroit où il représente les transports du Sénat, témoin de la bonté singulière, avec laquelle *Trajan* saluoit les nouveaux Magistrats.

Candidatos... senatûs assensu probatos, suâ voce renuntiavît : ut quemque nominabat, non adfixus curuli,

manum tantum, & hanc cunctanter & pigrè & imputanti similis, ut prius fuit solitum, prompsit, sed oculo occurrit, devexus in planum, & quasi unus ex gratulantibus. Perculsis animis, insolitâ humanitatis specie, quâ princeps & candidatus æquales & simul stantes videbantur, instinctu quodam & virtutis imperio exiliere patres & à cuncto senatu acclamatum est, » tantò major, tantò augustior » ! Erubuit Princeps ; demisit vultum ; humescentibus stillantibus que oculîs, precatus est ut illa ipsa ordinatio comitiorum benè ac feliciter eveniret, senatui, Reipublicæ, sibi. His Principis lachrymis, talibus votis, admiratis, lætitia, Caritas ardescit ; unanimis erumpit acclamantium impetus. » O te felicem ! » O nos felices ! Crede nobis ! Crede tibi ! sic te ament Dii quemadmodùm tu nos ! Nondum vel regum imperia, vel felix libertas, vel Cæsarum magnificentia hanc lætitiam tales que voces expresserant.

L'énergie & la précision de *Tacite* me paroissent ici réunies avec tout ce que le sentiment a de plus affectueux.

Ce

Ce morceau d'hiſtoire eſt ſuivi de Notes & de Remarques, dans leſquelles, l'auteur donne une idée des ouvrages publics qui ont illuſtré le ſiècle de *Trajan*. Vous y trouverez, Monſieur, une deſcription exacte de ce fameux pont conſtruit ſur le Danube, les meſures & les proportions du plus grand vaiſſeau que la main des hommes ait jamais fabriqué, une explication hiſtorique des bas-reliefs de la colonne Trajane; mais ce qui vous intéreſſera davantage encore, ce ſont des détails très-étendus ſur le plus glorieux & le plus beau monument de la généroſité de *Trajan*. Ce Prince, touché du ſort de tant de malheureux enfans que l'indigence condamnoit à la mort ou à l'infamie, avoit placé dans les différens cantons de l'Italie des fonds très-conſidérables, dont le produit étoit deſtiné à leur entretien. Afin que ce revenu fut plus fixe & plus ſolide, les particuliers qui recevoient l'argent du Prince, étoient obligés d'hypothéquer ſur leurs terres le payement de la rente. L'auteur n'a omis

aucune des circonſtances qui contribuent à expliquer la nature de cet établiſſement, ſi digne d'un grand Prince, & pour ne rien laiſſer à déſirer aux Gens de Lettres, il donne le contenu d'une célèbre inſcription, gravée ſur une table d'airain, qui fut trouvée en Italie, aux environs de *Fiorenzuola*, à dix-huit milles de Plaiſance, en 1774. Cette inſcription, diviſée en 7 colonnes, contient les formules de l'engagement que contractèrent pluſieurs particuliers du territoire des Veleiates, après avoir reçu les fonds de l'Empereur. Ils y ſpécifient le terrain qu'ils poſſèdent, la ſomme qu'ils ont reçue, & la rente qu'ils s'engagent à payer. Ce monument eſt d'autant plus curieux, qu'il peut ſervir à nous donner une idée du cadaſtre des Romains: il paroît que chaque particulier faiſoit la déclaration des terres qu'il poſſédoit, afin qu'on le taxât à raiſon de ſes poſſeſſions.

Trajan, ſi doux & ſi humain pour ſes ſujets, perſécuta cependant les Chrétiens avec la dernière rigueur,

M. l'Abbé *Brotier* prend de-là occaſion d'examiner, pourquoi les Chrétiens furent ſi cruellement tourmentés ſous les meilleurs Empereurs, & il réfute les fauſſes conſéquences, que les impies voudroient en tirer contre la Religion.

6°. Un Recueil des maximes politiques de *Tacite*. Il y a quelques années que la manie de diſſéquer les meilleurs auteurs, ſous prétexte de n'en préſenter que l'eſprit, s'empara de notre littérature, & exerça tous les compilateurs. La plûpart de ces *Eſprits* en ſuppoſoient fort peu dans ceux qui les avoient compilés ; ils étoient ſans goût & ſans choix. Mais il n'en eſt pas de même de l'*Eſprit de Tacite*, rédigé par M. l'Abbé *Brotier*. Vous ſçavez, Monſieur, que cet Hiſtorien a toujours été regardé comme l'oracle de la politique. C'eſt ce qui a engagé l'Editeur à raſſembler, ſous différens titres, ſes meilleures penſées & ſes maximes les plus ſages ſur l'art de gouverner, pour en former un corps de politique, qui renferme, dans ſon énergique briéveté,

ce que cette ſcience a de plus profond & de plus ſublime.

L'ouvrage eſt terminé par trois tables très-commodes pour le lecteur, & dreſſées avec beaucoup d'ordre & d'intelligence. La première renferme les noms des perſonnes & des lieux dont parle *Tacite*; la ſeconde a pour objet le ſtyle de cet Hiſtorien; elle préſente les expreſſions & les tours remarquables qui ſe trouvent employés dans ſon ouvrage. La troiſième contient les matières qui ſont traitées dans les Supplémens & dans les Notes.

En réfléchiſſant, Monſieur, ſur l'utilité des travaux de M. l'Abbé *Brotier*, je ne puis m'empêcher de déplorer le ſort de la littérature Françoiſe, en proie plus que jamais au mauvais goût & à la frivolité d'une foule d'écrivains ſuperficiels. La manie du Bel-Eſprit, & l'enthouſiaſme philoſophique, étoufferont bientôt parmi nous le germe des connoiſſances ſolides. La préſomption, compagne de la médiocrité, perſuade à nos jeunes auteurs que le travail n'eſt fait que pour ſuppléer au talent. Contens de leurs foibles lueurs, ils ne

s'inſtruiſent point ; ils croient penſer, mais leur eſprit dépourvu de nourriture n'enfante que des chimères. Tous ſe portent vers les arts d'agrément, qui leur promettent une gloire plus flatteuſe ; tous veulent être Poëtes ou orateurs. De-là, cette multitude d'ouvrages miſérables, qui nous appauvrit au-lieu de nous enrichir. On ne ſonge pas que rien n'eſt plus rare que le véritable génie de la poëſie & de l'éloquence, tandis qu'un bon eſprit, ſecondé d'une étude conſtante, peut toujours ſe promettre des ſuccès dans la carrière de l'érudition : ceux même qui ſemblent, par état, devoir cultiver la littérature ancienne, commencent preſque à rougir de leurs travaux en ce genre ; préſage aſſuré que bientôt ils n'auront plus à en rougir. En perdant la connoiſſance de l'antiquité, nous perdrons inſenſiblement le goût des anciens, &, pour éviter le pedantiſme, nous retomberons dans l'igorance & dans la barbarie.

L'homme du Monde, Roman moral, traduit de l'Anglois ; par M. de Saint-

Ange, deux parties in 12. A Amſterdam, & ſe trouve à Paris chez Piſſot Libraire, Quai des Auguſtins.

LE but que s'eſt propoſé M. *Makenſie*, auteur de cet Ouvrage, eſt de tracer, Monſieur, une peinture effrayante des dangers auxquels ſe livre une Jeuneſſe imprudente, en entrant dans le monde, lorſqu'elle n'eſt point éclairée ſur les piéges ſéducteurs, qu'une foule d'hommes pervers ſe font une eſpèce de gloire de tendre à l'innocence. *Anneſly*, Paſteur reſpectable, qui réuniſſoit toutes les qualités qui conſtituent l'homme honnête & vertueux, vivoit à la campagne, avec deux de ſes enfans, un fils & une fille, dont il s'étoit attaché à former lui-même le cœur & l'eſprit. *Billy Anneſly* étoit d'une vivacité de caractère que le père avoit ſouvent remarquée, avec un plaiſir mêlé de crainte: il aimoit la nobleſſe & la fierté des ſentimens qu'il annonçoit; mais il s'affligeoit, en penſant aux malheurs multipliés qu'une jeuneſſe fougueuſe pouvoit attirer ſur une tête ſi chère.

Henriette, sa sœur, n'avoit que quinze ans, & la nature l'avoit comblée de tous les agrémens propres de son sexe.

Pour le malheur de cette famille, elle habitoit sur la Terre de Mylord *Sindall*, jeune Seigneur, profondément corrompu, mais qui possédoit l'art funeste de cacher ses vices sous ces dehors brillans de politesse & d'urbanité, qu'on acquiert dans le commerce des grandes villes. *Sindall* devient amoureux d'*Henriette*, & pour triompher plus sûrement de l'innocence de la sœur, il forme l'affreux projet de corrompre le frère. Il attire à Londres le jeune *Anneſly*, l'engage dans les filets d'une femme publique, lui inspire le goût & la passion du jeu, & lui fournit de sa propre bourse de quoi soutenir ses premières pertes. Bien-tôt elles se multiplient : les ressources du jeune homme s'épuisent ; il tombe dans une indigence qu'il n'avoit pas encore connue, & son désespoir le porte à commettre une action infâme, pour laquelle il est jetté

dans un cachot, & enſuite banni de l'Angleterre.

Henriette, que les malheurs de ſon frère avoient attirée elle-même à Londres, tombe dans les piéges que lui avoit dreſſés *Sindall*, & devient l'innocente victime de la brutalité de ce jeune Lord. De retour auprès de ſon père, elle s'apperçoit qu'elle eſt enceinte; à l'approche du terme de ſa groſſeſſe, elle quitte furtivement la maiſon paternelle pour ſe rendre auprès de ſon corrupteur, qui la flattoit de réparer, par un mariage légitime, l'inſulte qu'il avoit faite à ſa vertu. *Sindall* l'abandonne. *Henriette* meurt dans une Auberge, en donnant le jour à une fille. Le reſpectable *Anneſly*, dont la ſanté s'altéroit déjà de jour en jour, depuis les malheurs de ſon fils, apprend en frémiſſant l'évaſion & le déshonneur de ſa fille. Il ſuccombe ſous le poids de ſon affliction, & meurt en prononçant douloureuſement les noms de ſes chers & malheureux enfans.

Tel eſt, en peu de mots, Monſieur, le canevas de ce Roman, dont il faut

bien que le fond ſoit excellent, puiſque, malgré le ſtyle du Traducteur, il ſe fait lire avec intérêt. La plupart des caractères qu'on y met ſur la ſcène, m'ont paru bien deſſinés. Voici celui de *Sindall*, ou l'*Homme du monde*. Je le cite de préférence, parce qu'il me paroît être un des morceaux de tout l'Ouvrage, où les taches de ſtyle ſoient moins fréquentes.

« Sir *Thomas Sindall* poſſédoit un » bien de cent mille livres de rente, » ſur la Paroiſſe d'*Anneſly*. Outre ce » bien, ſon père, qu'il avoit perdu en » bas âge, lui avoit laiſſé des ſommes » conſidérables. Sa *mère*, qui étoit une » *excellente femme*, étoit une fort mau- » vaiſe *mère*. Elle avoit pour lui, » *comme* beaucoup d'autres *mères*, » cette affection d'inſtinct que la na- » ture inſpire à ſes plus viles créatures : » elle l'aimoit *comme* ſon fils, quoi- » qu'elle ne lui eût tranſmis aucune de » ſes vertus. *Comme* elle n'avoit pas » d'autre enfant, elle l'élevoit de la » manière la plus propre à ſe priver » des conſolations qu'elle avoit droit » d'en eſpérer, & à priver la ſociété

» des ſervices qu'elle auroit pu lui
» rendre ; en un mot, il fit d'abord
» tout ce qui *lui plut*, parce qu'on
» ne voulut pas contraindre ſes incli-
» nations, de trop bonne heure ; &
» dans la ſuite, il fit encore tout ce
» qui *lui plut*, parce qu'il n'étoit *plus*
» temps de les contraindre. Cepen-
» dant il n'avoit pas dans le caractère
» toute la violence, à laquelle la plu-
» part des jeunes gens ſe ſeroient li-
» vrés avec une pareille éducation.
» Il étoit né avec cette ſorte de pru-
» dence qui modere l'impétuoſité des
» paſſions, pour rendre leurs jouiſ-
» ſances plus ſûres. A l'école, il tra-
» moit tous les complots, ſans preſ-
» que jamais participer à leur exécu-
» tion. Il avoit ſçu gagner les bonnes
» graces de ſon maître, ſans aucun
» talent diſtingué pour les études ; &
» il s'étoit fait une réputation de bonne
» conduite, tandis que tous les jours
» ſes camarades étoient punis pour
» des fautes qu'il leur avoit fait com-
» mettre. Quelquefois on ſoupçonnoit
» le véritable auteur, mais même
» alors les plus clairs-voyants ne le

» blâmoient pas ſans lui donner quel-
» ques louanges, & ils prédiſoient
» qu'il ſeroit un *homme du monde.*
» Dans un âge un peu plus avancé, il
» ſe plioit aux goûts divers de ſes
» voiſins. Avec les chaſſeurs, il cou-
» roit le renard toute la journée, &
» buvoit une partie de la nuit : avec
» eux, il s'égayoit aux dépens de ces
» ſobres importans (c'étoit ſon terme)
» qui, quand il faiſoit beau, veil-
» loient à l'adminiſtration de leurs
» biens, & qui liſoient les jours de
» pluie. Le lendemain, il parloit *de*
» *fumage* avec ces derniers, tournoit
» en ridicule les termes de chaſſe, &
» la bruyante joie de ſes amis de la
» veille. Ils étoient charmés de rire
» les uns des autres. Quelquefois on
» le ſoupçonnoit de fauſſeté, & on
» avoit envie de ſe fâcher : mais
» quelqu'un l'excuſoit en diſant : *Sin-*
» *dall eſt un homme du monde.*

» Son premier Gouverneur, dont
» les mœurs étoient auſſi pures que
» le ſçavoir étoit profond, ſe dégoûta
» bientôt d'un tel élève, & le quitta.
» Les gens raiſonnables en furent

» étonnés ; mais il en trouva bientôt
» un autre qu'il avoit connu à Oxford,
» & auſſi-tôt tout le monde convint
» que ce dernier étoit bien plus pro-
» pre à l'éducation du jeune *Sindall*,
» puiſqu'ainſi que ſon élève, il étoit
» *homme du monde.* Quoiqu'on ſe
» plaignît fréquemment de l'extrava-
» gance de ſes profuſions, ſous la
» conduite de ce nouveau Gouver-
» neur, on s'apperçut néanmoins
» qu'il ne négligeoit pas entièrement
» les moyens d'acquérir, par la
» vente d'une Terre ſituée dans le
» voiſinage. On découvrit qu'un con-
» trat très-avantageux, fait ſous le
» nom d'un tiers, avoit réellement
» été paſſé au profit du jeune *Sindall*.
» Ses prudens amis s'applaudirent de
» la découverte, & commencèrent à
» eſpérer que *Sindall*, après avoir
» jetté ſon premier feu, deviendroit
» *un homme du monde.*

Le chapitre, que le Traducteur a modeſtement intitulé : *Quelques lignes ſur leur éducation*, eſt ſuivi de deux autres, qui contiennent de ſages maximes, & d'excellentes règles de con-

duite, que le vertueux *Annesly* propose à ses enfans. Je vais, Monsieur, vous en citer quelques morceaux, pour vous mettre à portée de juger du style & du goût de M. *Fariot de Saint-Ange.*

« Si la politesse est la règle des manières du monde, l'honneur est le » despote de ses actions ; mais les loix » de l'honneur s'écartent trop souvent » de la sagesse à l'égard de nous-» même, de la justice & de l'humanité à l'égard des autres. Le véritable honneur tire son origine de » ces deux vertus ; mais il s'en est » élevé un factice : comme il est plus » fastueux, il attire davantage les *regards de l'inconséquence.* La générosité & le courage sont les vertus » qu'il se vante de posséder ; mais sa » générosité est celle d'un fou, & son » courage celui d'un assassin. Les minuties sur lesquelles il fonde sa paix » & celle de la société, sont si ridicules aux yeux de la raison, qu'on » ne sçauroit concevoir, comment tant » de millions d'hommes ont pu le consacrer par un consentement una-

» nime. Eſt-il poſſible d'entourer ſans » frémir, *le fauteuil de l'amitié, la table* » *de la gaieté, d'épines auſſi menaçantes,* » *de filets auſſi deſtructeurs ?* »

Quand de pareilles métaphores exiſteroient dans l'original Anglois, un Traducteur, homme de goût, n'eût pas balancé à les rejetter : il auroit ſenti que le génie ſimple de notre langue ne permet pas de donner un *fauteuil* à l'amitié, une *table* à la gaieté, ni d'entourer ce *fauteuil* & cette *table d'épines* & de *filets*.

« Les deux grands mobiles de l'ame, » que le créateur de notre être y a » placés, pour nous porter à la vertu » & nous détourner du vice, ſont le » deſir de l'honneur & la crainte de » la honte. Mais *la dépravation de ces* » *ſentimens*, qu'un des plus grands in- » convéniens de la ſociété eſt d'amener à ſa ſuite, *leur fait abandonner* » *les drapeaux de la vertu, pour ſe ran-* » *ger ſous les étendarts du vice.* » La métaphore eſt neuve : des *ſentimens* tranſfuges, *qui abandonnent des drapeaux pour ſe ranger ſous des étendarts !* M. Tarlor pourroit bien, de la même ma-

nière, nous montrer *une armée de sentimens, rangée en bataille.*

« Ce n'est ni dans les *éclats* de la » débauche, ni dans la joie tumul- » tueuse d'une orgie, que nous de- » vons apprécier les plaisirs de l'hom- » me dissolu. *La grossièreté des sens* qu'il » satisfait, est aussi peu susceptible de » jouissance, *qu'elle est profondément* » *sourde* à la voix de la raison. En- » durci par l'habitude de la débauche, » il n'est plus propre à ces plaisirs pro- » duits par des sensations plus déliées, » à ces *plaisirs qui tressaillent dans le* » *sein de la délicatesse* ». Je sçavois bien qu'on disoit communément *tressaillir de plaisir, dans un transport de plaisir*, mais j'ignorois qu'on pût faire tressaillir le plaisir même. L'agréable & voluptueuse image, qu'offrent *des plaisirs qui tressaillent dans le sein de la délicatesse!*

Je ne finirois pas, Monsieur, si j'entreprenois d'extraire toutes les phrases à prétention, & ridiculement manierées, qui déparent cette traduction. J'ose même dire que je ne connois aucun ouvrage moderne qui

en fourniſſe en auſſi grand nombre : le ſtyle de M. *Fariot* en eſt ſi ſurchargé, qu'il en devient, ce me ſemble, fade & niais. . . . . « Je parle in-» conſidérement de ce que *ma délica-» teſſe n'auroit pas même dû ſoupirer dans » l'oreille de l'amitié.* — Le cœur d'un » homme de bien *peut ſaigner, & même » ſaigner juſqu'à en mourir*, mais il n'é-» prouvera jamais un ſupplice égal aux » remords. — Mon réveil ne ſera pas » troublé par l'idée affreuſe d'avoir » *ajouté au poids de l'infortune*, ou » porté de nouveaux coups à la vertu, » *parce que l'infortune l'avoit déja » bleſſée.* — Ce n'eſt pas que les jours » heureux *s'envolent ſur des aîles plus » rapides* que les jours malheureux. — » Si quelquefois *le ſouvenir de ſa fa-» mille s'introduiſoit* dans ſon ame, ce » n'étoit plus *cet hôte aimable, à l'ap-» proche de qui ſon cœur palpitoit de » reſpect & d'amour.* — Le vieillard » conſerva le tendre regret qu'il dé-» voit, à ſi juſte titre, à une fille » unique, dont la main *le conduiſoit » ſur les derniers dégrés de la vie, ſans » lui en laiſſer appercevoir la peine.* —

» Puiſſe votre conduite *laiſſer deſcen-*
» *dre* en paix dans le tombeau *les che-*
» *veux blancs* de votre père ! — *Hen-*
» *riette* poſſédoit à un rare dégré *l'élé-*
» *gance des formes*, & l'expreſſion de
» la ſenſibilité *ſembloit fondue dans les*
» *traits les plus réguliers.* — Son ame
» *étoit mal à ſon aiſe* ſous l'extérieur
» de gaieté que ſon viſage ſembloit
» prendre. — Quoique ſa vertu *tint*
» *toujours bon*, elle ſe trouvoit *génée*
» *dans ſon poſte.* — Combien fut tendre
» *le dialogue de leurs cœurs* ! — Ses
» yeux s'arrêtèrent ſur elle *avec un re-*
» *gard penſif & ſentimental.* — Les li-
» bertins, ma chère *Henriette*, ont
» dit que *le ſourire de votre ſexe les ſui-*
» *voit par tout.* — Son cœur étoit *dé-*
» *chiré par le ſouvenir* du paſſé, &
» *gonflé par les réſolutions* qu'il prenoit
» pour l'avenir. — Quelquefois il ſe
» permettoit de tendres reproches ſur
» la facilité de ſon ami à ſe laiſſer en-
» traîner dans des parties de débauches
» trop ſcandaleuſes, &, pour en ar-
» rêter le cours, *il ſembloit revêtir l'ha-*
» *bit de la prudence*, *&c. &c.*

M. *Fariot* n'eſt pas prodigue de larmes ; il les fait couler une à une, & ſemble en tenir un compte exact... *Une larme* roula ſur ſes joues. — Je ne pus répondre que par un ſoupir ; *Jack* l'accompagna *d'une autre larme.* » — *Une larme*, qui s'étoit arrêtée » dans ſes yeux, roula ſur ſes joues. — » Il donna *une larme* de plus à la mé- » moire de ſon père. — Il efface ces » mots, *une larme* les remplace. — En » les acceptant, il laiſſe tomber *une* » *larme*, *une larme* reſte de cette ſenſi- » bilité qu'il n'avoit pas encore étouf- » fée. — Vous ne ſçavez pas quelles » ſont les angoiſſes *d'une pareille larme.* » — Elle jetta ſur *Sindall* un regard » expreſſif, accompagnée *d'une larme*, » qui tomba furtivement de ſes yeux, &c. » Comment *une larme*, une larme unique, peut-elle tomber *des yeux* ? Comment peut-elle auſſi rouler ſur *des joues* ?

Tout ce que je viens, Monſieur, de vous citer de cet Ouvrage, ne doit pas vous inſpirer une haute idée du goût & de la manière d'écrire de

M. *Fariot.* Cependant on assûre que ce jeune auteur est agréable à une faction puissante dans la littérature ; qu'il sera soutenu, prôné, vanté ; que ses vers & sa prose seront accueillis, lus & applaudis dans toutes les maisons où l'on *pense ;* qu'il obtiendra des prix à l'Académie ; & que peut être un jour..... Que sçait-on ? ... Ne voilà-t-il pas M. *de la Harpe* Académicien !

*Prière au Fauteuil Académique, pour le jour de l'installation de M. ***.*

FUNESTE & glorieux Fauteuil,
Toi, du talent le trône & le cercueil,
De ta vertu soporifique
Sur le pauvre Bébé répands l'heureux effet.
Endors-le-moi d'un sommeil léthargique ;
Pour être plus sûr de ton fait,
Avec *Gustave*, *Mélanie*
Et des *Conseils*, la froide rapsodie,
Il faut rembourrer ton coussin.
Apprête-toi, voici le petit nain,
On le passe de main en main,
Il est niché. Gloire à l'A....!
Jà du Fauteuil l'assoupissant génie
Vient d'opérer, il saisit le bambin.

Ah ! n'allez pas troubler ſa paix profonde ;
N'eſt-il pas juſte, amis, qu'il dorme enfin
Après avoir endormi tant de monde !

Je ſuis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

MÉMOIRE tendant à rétablir la confiance dans le commerce intérieur, à étendre le commerce extérieur, & à accroître les forces de la Marine militaire, préſenté par M. de Forge, Chevalier, ancien Ecuyer de main du Roi ; ſuivi de ſa réponſe à la critique qui a été faite de ce Mémoire, par M. l'Abbé Roubeau, dans le Journal des arts, de l'agriculture & du commerce. Brochure de 66 pages. Pour exécuter les projets vaſtes & utiles, annoncés par ce titre, l'auteur du Mémoire, au nom de la compagnie, dont il eſt l'organe, ne démande d'autre ſecours que la perception du droit de *cote* & de *paraphe* des Journaux des Marchands, précaution ſage, preſcrite par l'ordonnance du commerce de 1673, & négligée au grand regret de tous les honnêtes Négocians. L'avantage qui re-

viendroit à chaque Négociant de l'extenſion du commerce extérieur, & la plus grande ſûreté du commerce intérieur, feroient ſupporter avec plaiſir cette impoſition, d'ailleurs ſi modique, & dont auroit mauvaiſe grace de ſe plaindre. Tout évalué, ce droit ne ſeroit que de ſix livres par an pour chaque Négociant. La Compagnie néanmoins en retireroit un fonds de 1400000 liv. qui la mettroit en état d'équipper, dès la première année, dix vaiſſeaux de 300 & 350 tonneaux, de tranſporter nos denrées & marchandiſes chez les peuples du Nord, & d'y acheter à bon compte les pelleteries que les Anglois & Hollandois en rapportent, pour nous les faire payer bien chèrement.

Le nombre de ces vaiſſeaux augmenteroit conſidérablement par la ſuite : ce ſeroit par conſéquent une pépinière abondante pour la Marine royale. Ces vues patriotiques, & beaucoup d'autres, qu'il faut lire dans le Mémoire même, ont été combattues avec chaleur, par M. l'Abbé *Roubeau*. La réponſe de M. *de Forge* m'a paru victorieuſe ; il réfute ſon adverſaire par

ſes propres aveux. L'auteur du Journal de commerce alléguoit, pour détourner de cette entrepriſe, la crainte que les Nations voiſines ne vinſſent à s'y oppoſer. Cette crainte puſillanime & peu fondée, devroit-elle, dit M. *de Forge*, empêcher des François d'établir une branche nouvelle d'un commerce avantageux & légitime ? Mais d'ailleurs les Nations étrangères ne pourroient s'y oppoſer que dans la crainte que ce commerce nouveau, ne nous rendît plus puiſſans & plus redoutables. Comment donc M. l'Abbé *R.* a-t-il puſoutenir qu'il ne pourroit être que nuiſible à la France ? Comment, ſur-tout peut-il avancer qu'il eſt très-indifférent que nous vendions nos denrées & marchandiſes, ou directement aux peuples du Nord, ou indirectement, par le canal des Hollandois ; qu'il eſt très-indifférent que nous faſſions les bénéfices du tranſport, ou que nous les laiſſions faire aux Hollandois ; qu'il eſt très-indifférent que nous allions chercher nous-mêmes les pelleteries, (puiſqu'enfin nous ne ſçaurions nous en paſſer) ou que nous les recevions des Hollan-

dois ? M. l'Abbé *R.* s'eſt-il flatté de perſuader à qui que ce ſoit, que *plus le Négociant gagne, plus la Nation perd*, dans le commerce extérieur, car il ne s'agit que de celui-là. M. *de Forge* relève tous ces paradoxes, & beaucoup d'autres, avec toute la force qu'inſpirent la perſuaſion & la vérité, & toute la modération que doit avoir un homme qui n'eſt animé que par l'amour du bien public.

Abrégé des élemens de Mathématiques de M. Mazeas. A Paris, chez Pierres, Imprimeur, rue Saint-Jacques, & ſe vend chez l'auteur au College de Louis-le-Grand. Six éditions des Elémens de M. *Mazeas*, faites en peu d'années, le ſuffrage unanime de l'Univerſité de Paris, qui a généralement adopté ces Elémens dans ſes Ecoles, ſont d'aſſez bons garans du mérite de l'ouvrage. Cependant pour le rendre d'une utilité encore plus générale, & le mettre à la portée de tous les Etudians, de ceux des provinces, ſur tout, M. *Mazeas* vient de donner un abrégé de ſes Elémens. Il ſeroit difficile de trouver un livre plus élémentaire, plus précis, plus méthodique, & qui con-

tienne autant de choſes dans un ſi petit volume. Dans l'eſpace de 358 pages *in*-12 l'auteur a eu le talent de renfermer tout ce qu'il importe aux commençans de ſçavoir ſur l'arithmétique, l'algebre, la géométrie élémentaire & les ſections coniques.

Mérigot le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, vient de mettre en vente les Sermons du Père *de Neuville*. Je me propoſe de porter bientôt mon jugement, moins ſur le mérite, qui n'eſt pas conteſté, que ſur le genre & le caractère particulier de l'éloquence de cet orateur célèbre.

Moutard, Libraire de la Reine, Quai des Auguſtins, donne avis aux Mathématiciens qu'il vient de réimprimer les Sections coniques du Marquis *de l'Hôpital*, en un vol. *in*-4°. dont le prix eſt de 15 liv. Le nom de cet illuſtre Géomètre, également au-deſſus de l'éloge & de la critique, me diſpenſe d'entrer dans aucun détail ſur un ouvrage déja connu & généralement eſtimé.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce . . . . .

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Cours d'étude pour l'instruction du Prince de Parme, aujourd'hui S. A. R. l'Infant D. Ferdinand, Duc de Parme, Plaisance, Guastalle, &c, &c, &c. Par M. l'Abbé de Condillac, de l'Académie Françoise & de celles de Berlin, de Parme & de Lyon, ancien Précepteur de S. A. R, 16 vol. in-8°. A Paris, chez Monory, Libraire de S. A. S. Mgr le Prince de Condé, rue & vis-à-vis l'ancienne Comédie Françoise.

VOUS n'exigerez pas de moi, Monsieur, que je vous rende un compte, suivi & détaillé des seize volumes qui

compoſent ce nouveau cours d'études, publié par M. l'Abbé *de Condillac*. J'avoue franchement que je ne me ſens pas aſſez de courage & d'intrépidité pour entreprendre une pareille tâche. Le ſeul aſpect de cette Encyclopédie m'épouvante, & quelque brillante que ſoit la réputation de l'auteur, elle n'eſt pas capable encore de me raſſûrer: grand Philoſophe, Métaphyſicien profond, célèbre Académicien; avec tous ces titres, on peut encore ennuyer ſes lecteurs: le talent d'embellir la raiſon eſt ſi rare! & combien d'auteurs ſublimes, dont on loue volontiers les ouvrages, pour être diſpenſé de les lire! Cependant le ſecond volume de ce Cours d'études m'a ſéduit par ſon titre. L'ART D'ÉCRIRE, c'eſt-à-dire, l'art d'orner ſes penſées des couleurs de l'élocution, me paroiſſoit un ſujet capable d'intéreſſer. J'eſpérois que l'auteur, pour rendre ſes leçons plus ſenſibles à ſon illuſtre Elève, auroit daigné deſcendre des régions intellectuelles; qu'il auroit un peu égayé l'auſtérité de ſon ſtyle, & revêtu ſa métaphyſi-

que déliée, des ornemens que la matière lui préſentoit d'elle-même : mais quelques pages ont ſuffi pour détruire mon illuſion & mes eſpérances.

Si l'ouvrage de M. l'Abbé *de Condillac* eût été uniquement deſtiné à l'inſtruction privée d'un enfant, on auroit pu lui pardonner de s'appeſantir longuement ſur tous les détails minutieux de la Grammaire, & de ne faire que reſſaſſer ce que tant d'autres Ecrivains ont déjà dit avant lui, ſur les défauts & les qualités du ſtyle. Mais puiſqu'il deſtinoit en même temps ſon ouvrage au Public, il me ſemble qu'il eût dû s'attacher à le rendre d'un intérêt plus général. On avoit droit d'attendre d'un Philoſophe, tel que M. l'Abbé *de Condillac*, des découvertes importantes, des vues profondes, des principes féconds & lumineux. Lorſque le Précepteur d'*Alexandre* porta ſes regards ſur la Poëſie & ſur l'Eloquence, il embraſſa d'un coup d'œil toute l'étendue de ces deux Arts; il vit & marqua le but où ils devoient tendre, il en détermina les principes & les règles fondamentales, & mé-

rita d'en être regardé comme le législateur. On se flattoit qu'à son exemple, le Précepteur du Duc de Parme n'envisageroit sa matière que sous des points de vue intéressans, & qu'il sçauroit dévoiler en maître les grands préceptes de l'*Art d'écrire*.

Dans cette attente, on ouvre son livre, & l'on tombe avec surprise sur les détails les plus simples & les plus minutieux de la Grammaire ; il faut qu'on essuye l'explication d'une foule de règles triviales, soutenues d'autant d'exemples, sur la construction des phrases ; on y apprend qu'il faut dire : *le Roi n'aime pas à confier ses affaires à des gens sans dévotion ;* & non pas : *le Roi n'aime pas à confier à des gens sans dévotion, ses affaires.* L'auteur y révèle gravement qu'il seroit ridicule de dire : *le Roi ambitieux, intrépide, téméraire de Suède,* & que pour bien parler, il faut dire : *l'ambitieux, l'intrépide, le téméraire Roi de Suède.* Il discute à fond la Doctrine des amphibologies ; il s'étend très-longuement sur les équivoques, occasionnées par l'usage indiscret des *Pronoms, il, le, la,* &c. & *des adjectifs possessifs, son,*

ſa, ſes, &c. Je vous le demande, Monſieur, de pareilles bagatelles devoient-elles trouver place dans un traité ſur l'art d'écrire ?

Enfin l'auteur, ſans doute, fatigué lui-même de ces diſcuſſions arides, entre plus avant dans ſon ſujet, & s'élève à des objets plus intéreſſans. Le lecteur ſemble avoir droit d'eſpérer ici quelque dédommagement pour l'ennui qu'il vient d'eſſuyer. Point du tout : il ne trouve encore que ce qu'il a déjà vu dans tous les traités élémentaires ſur l'éloquence & ſur la poëſie : quelques obſervations fort ſages & fort utiles, à la vérité, ſur l'ordre & la marche des idées, ſur la nature & l'uſage des tours qui doivent varier le ſtyle, & des figures deſtinées à l'embellir ; mais obſervations communes & rebattues, auxquelles l'auteur s'efforce vainement de donner un air de jeuneſſe & de nouveauté, par l'attirail des termes ſcientifiques dont il ſe ſert. Cependant pour ſe diſtinguer de la foule des écrivains didactiques, M. l'Abbé *de Condillac* a imaginé deux moyens fort adroits. Vous n'ignorez pas, Mon-

fieur, que rien ne donne plus de relief à un ouvrage qu'un ſyſtême quelconque ; le plus mince auteur a le ſien, & compoſer un livre, ſans y établir un ſyſtême particulier, c'eſt méconnoître la route qui conduit le plus rapidement à la célébrité. M. l'Abbé *de Condillac* a donc auſſi ſon ſyſtême, qu'il faut vous expliquer.

Quoique le moindre écolier ait appris, en expliquant *Horace*, que la préciſion & la netteté du ſtyle dépendent de la liaiſon des idées ; quoique *Boileau* faſſe aſſez connoître toute la force & toute l'utilité de ce précepte, cependant l'auteur de l'*Art d'écrire* nous annonce ce principe, comme une découverte précieuſe qu'il vient de faire, & dont il s'attribue toute la gloire ; il l'établit comme la baſe d'un ſyſtême qui lui eſt particulier ; il lui donne une importance & une étendue extraordinaires ; il eſt pour lui un dogme fondamental, ſur lequel porte toute la doctrine littéraire. A tout propos, il cite avec emphaſe *le grand principe de la liaiſon des idées* ; s'il relève quelques fautes d'un écri-

vain, il ne manque pas d'avertir qu'il a péché contre *le grand prince de la liaiſon des idées* ; s'il fait l'éloge d'un bel endroit, c'eſt *la liaiſon des idées* qui en fait toute la beauté ; enfin, il ne parle de ce dogme chéri qu'avec l'enthouſiaſme d'un économiſte, qui exalte le *grand principe du produit net.*

Tel eſt, Monſieur, le premier moyen qu'emploie M. l'Abbé *de Condillac*, pour donner à ſon livre une phyſionomie originale. Le ſecond peut avoir des conſéquences plus dangereuſes : il tend à corrompre le goût, à décrier nos meilleurs écrivains, à renverſer les fondemens de la poëſie, & à ſubſtituer à l'énergie & à la chaleur du langage des Dieux, la froideur & la ſéchereſſe du jargon de la métaphyſique. Il me paroît donc important, pour l'honneur de notre littérature, de faire connoître combien ſont fauſſes & haſardées les aſſertions & les critiques de l'auteur du nouvel *Art d'écrire.*

M. l'Abbé *de Condillac*, dédaignant de ſe traîner ſur les traces des Auteurs

élémentaires, ſemble s'être moins attaché à faire ſentir & remarquer les beautés de nos meilleurs écrivains, qu'à dévoiler leurs défauts. Ainſi, à l'exception d'un très-petit nombre de morceaux qu'il donne pour modèles, tout cet énorme traité ſur l'art d'écrire eſt rempli des bévues & des fautes des *Boſſuet*, des *Fénelon*, des *Paſcal*, des *la Bruière*, des *Boileau*, &c. Ecrivains malheureux, qui tous ont péché contre *le grand principe de la liaiſon des idées.* Je ne finirois pas, Monſieur, ſi je voulois m'engager dans la diſcuſſion de toutes ces critiques. Laiſſons à ce nouvel *Ariſtarque*, le triſte plaiſir de relever quelques négligences du grand *Boſſuet*, quoique toutefois il ſoit perſuadé lui-même qu'*on n'eſt pas toujours ſûr d'avoir raiſon en corrigeant Boſſuet*; ne lui envions point le foible avantage de faire remarquer que *Fénelon* eſt quelquefois lâche & diffus; *la Bruière*, embarraſſé dans ſes conſtructions: mais ne ſouffrons pas qu'il attaque impunément *Boileau*, le plus pur, le plus correct & le plus élégant de nos Poëtes.

Je vais donc, Monſieur, mettre

sous vos yeux quelques morceaux des ouvrages du législateur de la poësie Françoise, qui n'ont pu trouver grace aux yeux de M. l'Abbé *de Condillac*.

Mais je ne trouve pas de fatigue si rude,
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,
Qui ne sortant jamais de sa stupidité,
Soutient, dans les langueurs de son oisiveté,
D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.

Si ces vers offrent quelque chose qui puisse blesser un connoisseur délicat, c'est sans doute la distance qui se trouve entre *soutient* & *pénible fardeau*, qui est son régime : on pourroit cependant répondre que la marche contrainte & embarrassée de cette période, est, en quelque sorte, un effet de l'art, pour mieux peindre la situation pénible d'un homme ennuyé & surchargé de son loisir. Mais M. l'Abbé *de Condillac*, tout occupé de son *grand principe de la liaison des idées*, ne songe pas même qu'on puisse lui objecter cette raison. Il a des difficultés d'une toute autre importance :

liſez, Monſieur, ſes réflexions.

» Quelquefois un écrivain croit » modifier une penſée, lorſqu'il s'ap- » péſantit pour dire une même choſe » de pluſieurs manières; or il eſt évi- » dent que ces répétitions embaraſſent » le diſcours & nuiſent par conſéquent » à la liaiſon des idées. *L'ennuyeux* » *loiſir d'un mortel ſans étude eſt la plus* » *rude fatigue que je connoiſſe.* Si, pour » ajouter des modifications à ce loiſir, » je dis, *ce loiſir eſt celui d'un homme* » *qui eſt dans les langueurs de l'oiſiveté,* » *qui eſt eſclave de ſa lâche indolence,* » on verra que je m'arrête ſur une » même idée, & que les acceſſoires » de *langueur* & d'*indolence* ne carac- » tériſent pas le loiſir, par rapport à » l'idée de fatigue, qui eſt l'attribut » de la propoſition ».

Quel abus de la méthaphyſique! que de raiſonnemens pour obſcurcir & embrouiller les plus ſimples notions! *Boileau* veut montrer que le loiſir d'un homme ennuyé eſt une rude fatigue & un pénible fardeau. Cette penſée eſt belle & forte;

pourquoi ? Parce qu'il y a une opposition apparente entre l'oisiveté & la fatigue, entre le loisir & l'action laborieuse d'un homme qui porte un lourd fardeau. Tout ce qui contribue à rendre cette opposition plus saillante, doit donc augmenter l'énergie de la pensée. Or tel est l'effet des accessoires de *langueur & d'indolence* : ils servent à faire mieux sentir l'espèce d'opposition qui paroît être entre le loisir & la fatigue, & par là même en rendent le rapprochement plus piquant. Ainsi, dans ce morceau, tout est essentiel ; chaque mot tend à développer & à faire valoir la pensée du dernier vers, qui est admirable, au jugement même du censeur.

Voulez-vous, Monsieur, une preuve encore plus frappante de la finesse de tact & du goût éclairé de M. l'Abbé *de Condillac* ? lisez le jugement qu'il porte sur ces vers charmans, dans lesquels *Boileau* a si bien exprimé la manie d'un Poëte, qui veut lire ses vers à tout le monde.

Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,

Qui, de ſes vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le ſalue,
Et pourſuit de ſes vers les paſſans dans la rue.

Vous êtes ſans doute fort embarraſſé de ſçavoir ce qu'on peut trouver à reprendre dans des vers auſſi pleins & auſſi bien frappés. M. l'Abbé *de Condillac* va vous l'apprendre :

» *De ſes vains écrits lecteur harmo-*
» *nieux* ne fait que ralentir le diſcours.
» *Dans la rue* eſt inutile, & ne ſe
» trouve à la fin du vers que pour
» rimer à *ſalue*. Enfin les épithètes
» *furieux*, *vains*, *harmonieux*, ne ſi-
» gnifient pas grand'choſe, ou du
» moins ſont bien froides. Cette
» penſée ne perdroit donc rien, ſi on
» ſe bornoit à dire : *gardez-vous d'imi-*
» *ter ce rimeur, qui aborde en récitant*
» *quiconque le ſalue, & pourſuit de ſes*
» *vers les paſſans* ».

Platon conſeilloit autrefois à un Philoſophe un peu ſauvage de ſacrifier aux Graces : je conſeillerois volontiers à un Métaphyſicien, qui veut

juger les Poëtes, de sacrifier aux Muses & de se faire initier à leurs mystères ; il ne s'exposeroit pas à prendre des beautés poétiques, pour des accessoires parasites & des répétitions inutiles, contraires à la *liaison des idées*. Si la langue des Poëtes n'étoit pas un idiôme absolument étranger pour M. l'Abbé *de Condillac*, il eût senti la force de l'épithéte *furieux*, qui exprime que le travers du Poëte va jusqu'à la démence & à la fureur. *Lecteur harmonieux* lui eût presque fait entendre, la voix éclatante & sonore, & les tons enflés de ce rimeur bruyant. Il eût compris que *vains* contrastoit parfaitement avec *harmonieux*, & faisoit voir une grande bouche ouverte & prononçant des riens avec emphase. *Dans la rue* lui eût paru admirable, pour peindre l'acharnement & la rage de cet énergumène, qu'aucune bienséance n'arrête, & qui ne craint pas de donner des scènes au Public *en pleine rue*.

C'est une fonction bien triste & bien insi ide pour moi, Monsieur, d'analyser séchement des beautés

poétiques, & de porter la règle & le compas sur les productions du génie. Il faut cependant suivre encore M. l'Abbé *de Condillac*, dans l'examen qu'il fait de ce beau début du second chant de l'Art Poëtique, où *Boileau* trace le caractère de l'Idylle & donne en même-temps le précepte & l'exemple.

Telle qu'une Bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens.
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle :
Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

Vous êtes enchanté, Monsieur, de la grace & de l'élégance qui respirent dans ce morceau ; je plains votre erreur, & pour vous détromper, je vais vous faire part de la critique de M. l'Abbé *de Condillac.* Vous allez voir dans quelles erreurs grossières l'abus du raisonnement peut entraîner un Métaphysicien, & par quels misérables sophismes on parvient à se faire illusion, lorsqu'on a l'ambitieuse manie de trouver par tout des défauts.

» *L'Idylle doit être simple comme une* » *bergère :* cette pensée renferme deux » propositions : *la bergère est simple*, » *l'Idylle doit l'être également.* Si, vou- » lant les modifier chacune à part, » je dis : *la bergère ne se pare que des* » *fleurs qui naissent dans les champs*, ce » sera choisir des accessoires qui con- » viennent à la bergère & à la sim- » plicité que je lui attribue ».

Jusqu'ici le critique raisonne juste, mais il ne tarde pas à s'égarer. *Il seroit bien déplacé*, continue-t-il, *d'observer qu'une bergère ne se charge ni d'or ni de*

rubis ni de diamans ; & pourquoi cette observation ſeroit-elle déplacée ? Puis-je mieux faire voir quelle eſt la ſimplicité de la bergère, qu'en diſant qu'elle rejette tous les ornemens, qui s'éloignent de la ſimple nature ? *Il vaudroit autant ajouter qu'elle ne met point de rouge ; & qu'elle ne porte point de panier.* Pourquoi non ? N'eſt-ce pas relever la ſimplicité champêtre, que de lui oppoſer le luxe des villes ? Le critique ignore-t-il donc l'art des contraſtes ? *Ces acceſſoires ſont étrangers à la bergère.* Pitoyable équivoque ! Oui, ſans doute, ils lui ſont étrangers ; & c'eſt par cette raiſon là même qu'ils ſervent à montrer ſa ſimplicité. *Ils n'ont aucun rapport à l'Idylle ;* mais ils en ont beaucoup aux ornemens ambitieux que l'Idylle proſcrit. *Il ſeroit encore mal de dire que l'Idylle eſt humble ; on me reprocheroit de ne pas employer le terme propre.* Non, Monſieur, on ne vous feroit point ce reproche injuſte ; on vous loueroit d'employer une expreſſion figurée, hardie, vraiment poëtique, qui donne à l'Idylle l'humble & modeſte contenance d'une

bergère honteuſe & timide. *Pour être ſimple, on n'eſt pas humble.* Non, mais on ne peut pas être humble ſans être ſimple. *Mais ſi j'ajoutois qu'elle éclate ſans pompe, qu'elle n'a rien de faſtueux, qu'elle n'aime point l'orgueil d'un vers préſomptueux; cet éclat, cette pompe, cet orgueil d'un vers préſomptueux, ſeroient des expreſſions bien bourſoufflées:* & qui par là même peindroient admirablement le ridicule des grands mots & des idées pompeuſes, qui défigurent quelquefois l'Idylle..... *Je remarquerai encore qu'AU PLUS BEAU JOUR DE FÊTE eſt une circonſtance inutile.* Vous n'en avez donc pas compris le ſens? Dans ce jour, où la bergère doit être expoſée aux regards des jeunes habitans du hameau; dans ce jour, où il lui eſt ſi important de paroître belle, de ſimples fleurs compoſent ſa parure! Cette idée n'eſt-elle pas bien propre à faire connoître toute la ſimplicité de la bergère?

En prononçant ces arrêts foudroyans contre un Poëte tel que *Boileau*, M. l'Abbé *de Condillac* ne peut ſe défendre de quelques remords

» Je ſçais, dit-il, qu'on trouvera mes » critiques bien ſévères, & que la » plupart des paſſages que je blâme, » ne manqueront pas de défenſeurs. . . » Mais ſi le principe de *la liaiſon des* » *idées* eſt vrai, il ne reſtera plus » qu'à raiſonner conſéquemment, & » lorſque les conſéquences ſeront » juſtes, les critiques ne pourront » manquer de l'être, quelques ſévères » d'ailleurs qu'elles paroiſſent ». Nous venons de voir combien ces conſéquences ſont juſtes.

Quoique mon deſſein ne ſoit pas, Monſieur, de relever toutes les critiques, ou injuſtes ou minutieuſes, dont le livre de M. l'Abbé *de Condillac* eſt rempli, je ne puis cependant diſſimuler que j'ai encore été révolté de l'air d'affectation avec lequel il fronde quelques négligences de ſtyle de M. l'Abbé *du Bos* : il eſt vrai que cet auteur a écrit d'une manière un peu lâche & diffuſe ; mais il rachete ce léger défaut par tant d'autres qualités plus eſſentielles, qu'il ne méritoit pas, en vérité, qu'on appuyât avec tant de rigueur ſur quelques phraſes in-

correctes, qui lui ſont échappées : cet Académicien eſtimable joue, dans le livre de M. l'Abbé *de Condillac*, un perſonnage aſſez plaiſant. Il y paroît ſans ceſſe embarraſſé dans ſes conſtructions traînantes, empetré dans ſes longues périodes, & faiſant de vains efforts, pour trouver une iſſue & s'échapper. On voit que l'auteur cherche à s'égayer dans cette deſcription, & cela lui arrive rarement. Mais quel motif a pu l'animer ainſi contre ce pauvre Abbé *du Bos* ? Seroit-ce parce qu'il étoit un admirateur zélé des anciens, un écrivain plein de goût, ſage & judicieux dans ſes critiques ? Seroit-ce parce qu'il eſt l'auteur des *Réflexions ſur la Poëſie & la Peinture*, ouvrage excellent, infiniment plus utile & plus intéreſſant que le traité de *l'Art d'écrire* ?

Je voudrois auſſi demander à M. l'Abbé *de Condillac*, quels ſont ſes titres pour ſe croire ſupérieur à *Longin*, en fait de goût & de critique ? Si la deſcription que *Platon* a faite du corps humain, a paru à *Longin* ſublime & même *divine*, ſur quel fondement

voudroit-il la trouver ridicule ? » Il » faut, dit-il à ſon élève, vous pré- » venir de bonne heure contre le pré- » jugé de l'antiquité, & vous ap- » prendre qu'il y a plus de deux mille » ans que les grands génies diſent des » miſères : *Platon* vous ſervira d'e- » xemple.... Il a fait une deſcription » du corps humain que *Longin*, ancien » auſſi, mais moins de pluſieurs ſiècles, » trouve ſublime & divine. La voici, » ſongez que vous allez juger le plus » grand Philoſophe & le plus grand » Rétheur ». Ce ton léger & ironique annonce un homme médiocrement prévenu en faveur des anciens : on reconnoît aiſément à ce langage le Cenſeur de *Boileau*. Après avoir cité le paſſage de *Platon*, il ajoute : » Voilà cette deſcription divine, » dont *Longin* ne donne qu'un extrait, » & vous pouvez croire qu'il n'a pas » choiſi le plus mauvais. Appliquez » à toutes ces comparaiſons le prin- » cipe de *la liaiſon des idées*, & vous » ſçaurez ce que vous en devez juger. Mais ignore-t-il donc que les compa- raiſons & les métaphores, dont cette

deſcription eſt remplie, ne ſont plus les mêmes, & perdent toute leur grace, lorſqu'elles ſont traveſties en François; que plus elles ſont propres & particulières au génie de la langue Grecque, plus elles s'éloignent du caractère de la nôtre? Pourquoi *Longin*, par-tout ailleurs critique ſi éclairé, n'auroit-il pas le ſens commun dans ce ſeul endroit? Pourquoi un homme, qui ne ſent pas même les beautés des auteurs qui ont écrit dans ſa propre langue, prétendroit-il être meilleur juge d'un auteur Grec que *Longin*?

De cette foule de bévues & defauſſes critiques, qui ſont échappées à M. l'Abbé *de Condillac*, en voulant analyſer ce qui ne devoit être que ſenti, il faut donc conclure, Monſieur, que le plaiſir de diſcerner juſqu'aux moindres fautes, affoiblit, éteint même en nous le ſentiment du beau; qu'il en eſt de l'analyſe, en fait de poëſie & d'ouvrages de goût, comme en Chymie, qu'elle détruit la choſe en la réduiſant à ſes premiers principes; qu'il faut lire les grands écrivains, ſentir, obſerver, comparer, mais n'entreprendre jamais

de définir les impreſſions qui ſe font ſur nous; qu'en un un mot, rien n'eſt plus contraire au goût que l'eſprit philoſophique. Ce n'eſt pas moi, Monſieur, qui réſume ces ſages & utiles conſéquences: le croirez-vous? c'eſt M. l'Abbé *de Condillac* lui-même, qui devient ſon propre juge & ſe condamne par ſon propre aveu. Je vais vous mettre ſous les yeux le paſſage entier, qui m'a fourni ces précieuſes inductions: ce morceau eſt ſans contredit le plus ſolide & le mieux penſé de tout l'ouvrage; il mérite d'être lu & médité avec ſoin.

» Tant que le goût fait des progrès, » la paſſion pour les arts croît avec le » plaiſir qu'ils font; lorſqu'il eſt parvenu à ſon dernier terme, cette » paſſion ceſſe de croître, parce que le » plaiſir ne croît plus, & qu'il décroît » au contraire, le beau n'ayant plus » pour nous l'attrait de la nouveauté. » Il arrive alors que, comme on juge » avec plus de connoiſſance, on s'applique plus à voir les défauts qu'à » ſentir les beautés: or, nous en » voyons toujours, parce que les ou-

» vrages de l'art ne ſont jamais auſſi
» parfaits, que les modèles que nous
» imaginons. Cependant *le plaiſir de*
» *diſcerner juſqu'aux plus légères fautes*
» *affoiblit, éteint même le ſentiment*, &
» ne nous dédommage pas des plaiſirs
» qu'il nous enlève. *Il en eſt ici de*
» *l'analyſe, comme en Chymie, elle dé-*
» *truit la choſe en la réduiſant à ſes pre-*
» *miers principes.* Nous ſommes donc
» entre deux écueils. Si nous nous
» abandonnons à l'impreſſion que le
» beau fait ſur nous, nous le ſentons
» ſans pouvoir nous en rendre compte;
» ſi au contraire nous voulons ana-
» lyſer cette impreſſion, elle ſe diſſipe
» & le ſentiment ſe refroidit.....
» Le goût commence donc à tomber,
» auſſi-tôt qu'il a fait tous les progrès
» qu'il peut faire, & la décadence a
» pour époque le ſiècle qui ſe croit &
» qui eſt en effet le plus éclairé. Alors,
« parce qu'on raiſonne mieux ſur le
» beau, on le ſent moins; *on cherche*
» *des défauts dans les modèles qu'on a*
» *admirés*; on ſe flatte de ſurpaſſer ces
» modèles, parce qu'on croit pouvoir
» éviter leurs défauts; mais comme

» on les ſuit de loin, ſans jamais les
» atteindre, on ſe dégoûte bientôt de
» marcher ſur leurs traces; & prenant
» alors une autre route, dans l'eſpé-
» rance de les devancer, on s'égare
» tout-à-fait. C'eſt ainſi que le goût
» ſe déprave dans le troiſième âge des
» arts, & il ſe déprave, lorſque la
» carrière, qui s'ouvre, paroît ouvrir
» un champ plus libre; lorſqu'on plaint
» ceux qui ſe ſont donné des entraves,
» s'aſſujettiſſant à des règles; & lorſ-
» que, ſe croyant plus éclairés, on
» ne veut plus ſuivre que ce que l'on
» appelle ſon génie. Quelques beaux
» détails ſouvent déplacés, peu d'ac-
» cord, peu d'enſemble, point de
» naturel, un ton manièré, recherché,
» précieux, voilà ce qu'on remarque
» alors dans les ouvrages..... *Liſez*
» *les grands écrivains*, ... Etudiez les
» modèles: *ſentez*, *obſervez*, *comparez*;
» *mais n'entreprenez pas de définir les*
» *impreſſions qui ſe font ſur vous*; crai-
» gnez même de trop analyſer. Il faut
» le dire, *rien n'eſt plus contraire au*
» *goût que l'eſprit philoſophique*; c'eſt
» une

» une vérité qui m'échappe ». Il faut que la vérité ſoit bien forte, bien lumineuſe, bien irréſiſtible, pour arracher de pareils aveux!

Cependant, il faut l'avouer, je trouve une certaine grandeur d'ame, une eſpèce d'héroïſme à prononcer ainſi ſa propre condamnation, & à confeſſer ingénuement au lecteur, à la fin de ſon livre, qu'on ne lui a fait lire que des erreurs. La nobleſſe de cet aveu ſuffiroit preſque pour réparer le tort que M. l'Abbé *de Condillac* a fait à ſa réputation par ſes paradoxes littéraires. On ſera cependant étonné qu'il n'ait pas ſçu profiter de ſes propres réflexions, & qu'après avoir ſi bien expoſé le danger de differter ſur des impreſſions qui ſont du reſſort du ſentiment, il ſoit allé heurter lui-même contre cet écueil.

Je ſuis, &c.

LETTRE V.

Hiſtoire Naturelle de Pline, traduite en François, avec le texte Latin, rétabli d'après les meilleures leçons manuſcrites; accompagnée de Notes critiques pour l'éclairciſſement du texte, & d'obſervations ſur les connoiſſances des anciens, comparées avec les découvertes des modernes. Tome VIII, in-4°. de 600 pages. A Paris, chez la Veuve Deſaint, Libraire, rue du Foin, près la rue Saint-Jacques.

QUOIQU'ON en diſe, Monſieur, l'eſprit frivole de notre ſiècle ne s'eſt pas encore étendu à toutes les claſſes de citoyens: il eſt un public éclairé qui goûte encore les bons ouvrages, quoique longs & ſérieux, & il ſe trouve des écrivains eſtimables qui ne refuſent point de ſe dévouer à

un travail pénible, pour en enrichir la république des Lettres. Du nombre de ces grands ouvrages, eſt la traduction de l'Hiſtoire Naturelle de *Pline*, commencée depuis quelques années. L'accueil favorable que les premiers volumes ont reçu du public, eſt la juſte récompenſe du courage & des talens, qui diſtinguent les laborieux Interprêtes.

Le VIIIe Tome, qui vient de paroître, contient les livres 23, 24, 25 & 26. *Pline* y traite des remèdes qu'on peut tirer des arbres & des plantes, matière extrêmement variée, curieuſe & intéreſſante, & qui ne laiſſeroit rien à deſirer, ſi, en même temps qu'on admire l'étendue de génie, la multiplicité des connoiſſances, & l'immenſité des recherches de l'illuſtre Naturaliſte, on pouvoit également compter ſur la juſteſſe & la vérité de ſes obſervations. L'Auteur met à contribution tout le règne végétal, & quoique le nombre des maladies auxquelles nous ſommes ſujets, ſoit effrayant, nous n'aurions cependant rien à crain-

dre de cette foule d'ennemis, ſi toutes les recettes qu'il nous fournit étoient confirmées par l'expérience. Mais il ſemble qu'il ait été plus occupé du ſoin de groſſir la liſte desremèdes, que jaloux d'en vérifier l'efficacité. C'eſt aux Maîtres de l'art à apprécier celles de ces recettes qui ſont vraiment utiles ; mais il en eſt pluſieurs qu'on peut rejetter au premier coup-d'œil, & qui ne prouvent que la crédulité ou la diſtraction de l'Auteur. Croira-t-on, par exemple, ſur la parole de *Pline*, qu'on trouve dans le *Cytinus* un excellent préſervatif contre le mal des yeux, ſi l'on s'en ſert de la manière ſuivante : » Il faut, » dit il, après avoir ôté ſon anneau & » ſa ceinture, & dénoué ſes ſouliers, » cueillir un *Cytinus* avec le pouce & » le quatrième doigt de la main gauche; puis s'en frotter légèrement les » yeux, & enſuite l'avaler, ſans y » toucher avec les dents. On eſt ſûr » après cela d'avoir la vue ſaine pendant toute l'année. » Il dit ailleurs qu'une charge de poires ou de pom-

mes, quoiqu'en assez petite quantité, est un fardeau très-lourd & très-fatiguant pour les bêtes de somme; mais que le secret pour prévenir cette fatigue, est de leur faire manger de ces fruits, ou seulement de leur en montrer, lorsqu'on est sur le point de les charger. Il propose cette autre recette pour la guérison des écrouelles: » il faut que » le malade attire à soi une branche d'un » arbre très-connu, & en arrache le » nœud avec les dents, sans être vu » de personne: après quoi, il aura soin » de le lier avec un fil dans un mor- » ceau de peau fine, qu'il portera sus- » pendu à son cou, & cela le guérira infailliblement. » Il y a des baies ou des feuilles de certains arbrisseaux, qui doivent être cueillies de la main gauche; d'autres ne doivent point toucher la terre; quelquefois en les cueillant, il faut proférer la formule: *c'est pour telle ou telle maladie*; cela fait, ces remèdes sont à toute épreuve. Autre recette infaillible: prenez, dit-il, les nœuds d'une ou

pluſieurs plantes de *Gramen*, juſqu'au nombre de neuf, & enveloppez-les dans un morceau de laine noire, ſans apprêt. Il faut que celui qui cueille l'herbe ſoit à jeun, qu'il aille en cet état dans la maiſon du malade, tandis qu'il n'y eſt pas, & qu'il lui diſe trois fois, en le voyant arriver, qu'il vient à jeun apporter un remède à un homme à jeun; qu'enſuite il lui attache le petit ſac de laine, & qu'il faſſe la même choſe trois jours de ſuite.

Je ne m'attacherai pas, Monſieur, à vous rapporter toutes les obſervations de ce genre, répandues dans ce volume; elles ſont humiliantes pour la raiſon humaine, & elles prouvent combien nous devons être en garde, pour ne pas adopter toutes les idées de ceux même que nous appellons de grands hommes. Des perſonnes pieuſes & zélées pour la conſervation des mœurs, m'ont paru s'étonner que le traducteur n'ait pas retranché de ce volume ce qui pouvoit devenir une ſource de corruption pour la jeuneſſe. » Parmi ces ſecrets,

» disent-elles, ou si vous voulez, » parmi ces observations vraiment » utiles, dont on nous présente le ca- » talogue, combien ne s'en trouve- » t-il pas qui sont infiniment dangereu- » ses ? Pourquoi flatter les passions » voluptueuses, en leur apprenant de » nouveaux moyens de se satisfaire, » au mépris des loix les plus sacrées de » la Nature? & quand il n'y auroit, dans » tout cela, que de l'illusion & du men- » songe, pourquoi donner lieu à une » curiosité dangereuse, & à des ten- » tatives toujours criminelles ? Pour- » quoi transmettre à la postérité des » connoissances, dont il est défendu de » faire usage ? Le prétendu respect » pour le texte d'un auteur, peut-il » autoriser un écrivain à faire aux hom- » mes un présent aussi funeste, que dis- » je, à l'étendre & à le multiplier par » une traduction qui initiera la multi- » tude même à des mystères impies ? » Ces personnes s'autorisent du suffrage de *Pline* même, qui s'étonne que les Grecs ayent fait connoître les herbes malfaisantes, & qui les juge indignes

de pardon d'avoir appris au genre humain à commettre des horreurs, qui lui étoient encore inconnues; puis il ajoute ces mots remarquables: *Ego nec abortiva dico, ac ne amatoria quidem....* » Si *Pline*, continuent ces » personnes, tient mal sa parole, & » si, par inadvertance ou distraction, » il dit trop souvent ce qu'il a pro- » mis de ne pas dire, n'étoit-il pas alors » du devoir d'un traducteur de faire » des retranchemens indispensables? » Ne doit-il pas se comporter comme » un exécuteur testamentaire, qui, » trouvant que le défunt a fait des » dispositions absolument contradic- » toires, s'attache à celles qui sont » raisonnables, & supprime celles » qui auroient été désavouées par » leur auteur même, s'il s'en fût ap- » perçu. » Je ne déciderai pas quelle devoit être la conduite des interprêtes dans cette circonstance délicate: peut-être leur seroit-il aisé de se justifier, en faisant observer, 1°. que leur ouvrage, par son format & son étendue, n'est pas de nature à devenir classique, ni à être mis entre les

mains de la jeuneſſe ; 2°. Que n'étant deſtiné qu'aux gens de Lettres, ou à des perſonnes d'une raiſon mûre & éclairée, il n'eſt pas à craindre qu'elles ſoient tentées de faire uſage de recettes extravagantes, dont l'abſurdité doit les frapper au premier coup-d'œil.

Paſſons aux détails de la traduction. *Pline*, Ecrivain toujours ingénieux, ſouvent ſublime, quelquefois cependant un peu rafiné, trouve par-tout le ſecret d'intéreſſer ſon lecteur ; c'eſt ſur-tout dans les préambules de ſes différens livres, & lorſqu'il paſſe d'une matiere à une autre, qu'il ennoblit ſon ſtyle, & qu'il développe un génie digne de la grandeur & de la majeſté de ſon ſujet. Il traite dans ſon 23e livre des arbres cultivés, relativement à l'art de guérir. *Pomone* paroît ſur la ſcène, & parle elle-même. Il ne manque, Monſieur, à ce morceau de poéſie, que la gêne piquante de la verſification. *Plurimum homini voluptatis ex me eſt. Ego ſuccum vini, liquorem olei*

gigno. Ego palmas & poma, totque varietates: neque ut tellus, omnia per labores, aranda tauris, terenda areis, deinde saxis, ut quando, quantove opere cibi fiant? At ex me parata omnia, nec curvo laboranda, sed sese porrigentia ultro, & si pigeat attingere, etiam cadentia.

Voici la verſion des interprêtes : » C'eſt à mes ſoins que les mortels » doivent la plupart des agrémens & » commodités de la vie. C'eſt moi » qui fais couler l'huile & le vin pour » leur uſage. C'eſt moi qui fais mûrir » en leur faveur, les dattes, les poires » & les pommes de toute eſpèce, & » tant d'autres fruits délicieux, & ſi » admirablement diverſifiés dans leur » forme & leur ſaveur, ſans qu'il ſoit » beſoin, pour jouir de ces avantages, » d'*eſſuyer* les travaux, par leſquels il » ſemble que la terre ait voulu faire » acheter ſes moiſſons. Car avant » qu'on puiſſe recueillir celles-ci & en » faire uſage, il en coûte des peines & » des ſoins infinis. Il faut d'abord une » charrue, & des taureaux pour la » tirer ; après quoi il ne ſuffira pas » d'avoir labouré : la récolte faite,

» il faut battre le bled dans la grange,
» & le moudre enſuite à l'aide des
» meules, pour qu'il devienne enfin
» un aliment utile & ſalutaire. Pour
» moi, je donne tout gratuitement,
» chacun peut aiſément profiter de
» mes largeſſes. Il n'eſt pas beſoin de
» ſe courber péniblement pour cul-
» tiver mes fruits. Ils ſe préſentent;
» ils invitent, & tombent même de
» l'arbre, ſi l'on ne veut pas ſe don-
» ner la peine de les détacher: tels
» ſont les bienfaits de *Pomone*».

Quoique cette traduction, en général, ſoit aſſez noble, je la trouve cependant un peu prolixe & traînante. En effet, l'énumération courte & rapide du latin, me paroît avoir bien plus de grace que l'affectation avec laquelle on a tâché d'allonger les opérations du labourage, en les détachant entièrement l'une de l'autre & en ſurchargeant le ſtyle de ces ... *avant que .. Il en coûte des peines .. Il faut d'abord .. Après quoi, il ne ſuffira pas .. La récolte faite, il faut*, &c. J'obſerve que le traducteur, au milieu de cette longue am-

plification, a négligé une figure qui fait un très-bel effet dans l'original ; c'eſt cette interrogation ſi vive : *ut quando, quantove opera cibi ſiant.* On ſent qu'elle n'eſt nullement rendue. Ajouterai-je qu'au commencement de ce morceau, l'article *des* me paroît avoir été omis mal-à-propos, & qu'il falloit dire, *la plûpart des agrémens & des commodités de la vie*, attendu que les deux ſubſtantifs ne ſont point ſynonimes. Eſt-ce encore parler correctement que de dire *eſſuyer des travaux* ? Il me ſemble que le mot *eſſuyer* ne doit s'employer que pour exprimer des choſes qui nous arrivent par une cauſe étrangère ; ainſi l'on eſſuye un *orage*, une *décharge d'Artillerie*, une *maladie* ; mais on *ſupporte* des travaux.

Fuit quidem & hic quondam ambitus nominibus ſuis eas adoptandi, ut docebimus feciſſe Reges, tanta res ut debeatur herbam invenire, vitam juvare. Le traducteur rend ainſi le ſens de ce paſſage. » On avoit autrefois l'ambition » de donner ſon nom à des plantes par » une ſorte d'adoption, procédé dont » on verra bientôt des Rois mêmes » ſe montrer jaloux, tant on doit eſti-

» mer glorieux de découvrir une herbe » utile, & de contribuer à la conser- » vation des hommes ». Vous vous appercevez sans doute, Monsieur, que ces mots latins *tanta res ut debeatur* ne forment point de sens ; cependant le traducteur s'efforce de les maintenir. Il prétend qu'on doit sous-entendre *videri, verbe*, ajoute-t-il, *sujet à être sous-entendu par élégance.* Mais 1°. cette assertion est sans aucun fondement : le verbe *videri* n'a point de privilège particulier pour signifier quelque chose dans une phrase, où il ne paroît pas. 2°. Quand même on pourroit le sous-entendre, on ne gagneroit encore rien ; car je vois bien ce que peut signifier *videri debeat*, mais ce *videri debeatur* ne présente aucun sens à mon esprit, & je le regarde comme un véritable barbarisme, dont il est étonnant que le traducteur ne se soit pas apperçu, lui qui discute d'ailleurs d'autres passages avec beaucoup de sagacité. Mais ce qui doit étonner davantage, c'est que dans le même endroit, l'interprête rapporte lui-même deux différentes corrections, l'une de *Pintianus* : *tanti eis videbatur*;

l'autre du P. *Hardouin*, *tanta res videbatur*, en ajoutant qu'aucune des deux n'étoit néceſſaire. Il eſt aiſé de voir, au contraire qu'on ne ſçauroit ſe diſpenſer d'admettre l'une ou l'autre, & que, pour peu qu'on ſoit au fait du latin, on ne balancera point à préférer celle du P. *Hardouin*, qui eſt très-heureuſe. En effet, *Pline* ne dit pas : Les Rois ambitionnoient de donner leur nom à des plantes, tant *on doit* eſtimer glorieux d'en découvrir quelqu'une, &c. mais il dit : les Rois ambitionnoient de donner leur nom à des plantes, tant *on eſtimoit* glorieux d'en découvrir quelqu'une, &c.

Les interpretes tombent dans une bévue groſſiere, en traduiſant le commencement du 26e livre, où *Pline* parle de quelques maladies nouvelles, & qui étoient inconnues avant ſon tems. Voici le texte du Naturaliſte Romain : *Senſit & facies hominum novos, omnique ævo priore incognitos, non Italiæ modo, verum etiam univerſæ prope Europæ, morbos : tunc quoque non totâ Italiâ, nec per Illiricum Galliasve aut Hiſpanias magnopere vagatos, aut*

alibi, quam Romæ, circaque. Les interpretes traduiſent ainſi : » Le viſage » même de l'homme éprouve des » maladies d'une eſpèce nouvelle, » inconnues à toute l'antiquité, non- » ſeulement en Italie, mais preſque » dans toute l'Europe. Ces maladies » *n'ont pas moins couru à Rome & dans* » *ſes environs, que dans les autres par-* » *ties de l'Italie; elles ſe ſont également* » *répandues en Illyrie, dans les Gaules,* » *en Eſpagne, & ailleurs* ». Vous ſentez, Monſieur, que le contreſens eſt des plus formels, & que le traducteur avance préciſément le contraire de ce que dit *Pline*, dont le texte porte expreſſément, que ces maladies nouvelles ne ſe ſont pas fort répandues dans toutes les parties de l'Italie, ni dans l'Illyrie, ni dans les Gaules, ni en Eſpagne, & qu'elles ne ſe ſont guères fait ſentir qu'à Rome, & dans ſes environs.

A la tête des arbres, ou arbriſſeaux, qui méritent la culture & les ſoins des hommes, *Pline* a placé la vigne, & je crois, Monſieur, que ſi l'on recueilloit les voix, tout le monde ſeroit à-peu-près du même avis. Je dois vous rap-

peller que le Naturaliſte de Rome ne conſidère ici que les propriétés médicinales de la vigne. Il expoſe quels remèdes peuvent fournir les vrilles, les feuilles, les larmes de la vigne, les raiſins frais, le ſarment, le marc du raiſin, les différentes eſpèces de raiſins & de vignes, le vinaigre, le vin doux, les différens vins. Je n'entreprendrai pas, Monſieur, de vous les faire connoître, encore moins de déterminer ceux qu'il faut admettre ou rejetter; mais pour peu que vous ſoyez économiſte, vous ne ſerez pas fâché d'apprendre, en paſſant, le moyen d'empêcher les poules d'aller becqueter les raiſins de vos treilles, ou de devenir elles-mêmes la proie des divers oiſeaux de rapines, qui menacent toujours les baſſes-cours. Le premier ſecret conſiſte à mêler de la fleur de vigne parmi la grenaille qu'on donne pour nourriture aux volailles: elles en concevront un dégoût extrême pour le raiſin, qui dès-lors ſera en ſûreté; elles y ſeront elles-mêmes contre leurs ennemis, ſi vous plantez de la vigne noire en forme d'enceinte autour de votre métairie. Si l'eſſai

n'eſt pas heureux, au moins n'entraîne-t il pas de grands frais.

Voici l'éloge que *Pline* fait en général de la précieuſe liqueur qu'on tire de la vigne : » Le vin, dit il, entre» tient les forces du corps, donne de » la vigueur au ſang, & procure cette » couleur vive & brillante qui an» nonce la ſanté. C'eſt auſſi cette li» queur précieuſe qui diſtingue ſi » avantageuſement nos climats tem» pérés d'avec ceux de la zone torride » & des zones glaciales, dont ils ſont » environnés. Ce jus délicieux nous » donne autant de force & de vigueur, » que la conſtitution rigoureuſe de » ces plages barbares en donne aux » peuples qui les habitent. Le lait » nourrit les os ; les boiſſons faites » avec le bled nourriſſent les nerfs, » & l'eau eſt un aliment pour les » chairs. Ce ſont là les principales » propriétés de ces trois ſortes de » breuvages, & elles ne s'étendent » guères plus loin : auſſi ceux qui en » font uſage n'ont pas la couleur bien » vive, & ne ſont guères robuſtes, » ni capables de ſupporter les longs

» travaux. Le vin au contraire, plus » agréable & plus ſpiritueux, a des » vertus & des propriétés ſans nom- » bre : il fortifie les nerfs & la vue, » pourvu toutefois qu'il ſoit pris mo- » dérément ; car il produit un effet » tout contraire pour ceux qui en » boivent avec excès. Il eſt d'ailleurs » très-ſalutaire à l'eſtomac ; il excite » l'appétit, bannit la triſteſſe & les in- » quiétudes, ranime la chaleur & pro- » cure le ſommeil. *Aſclépiades*, en » parlant de cette liqueur, ſe livre à » l'enthouſiaſme juſqu'à dire, qu'il » s'en faut peu que ſes vertus ne » l'emportent ſur le pouvoir des » Dieux ».

Pline nous fait connoître quels étoient les vins les plus eſtimés de ſon temps, & combien il étoit difficile, même alors, de s'en procurer qui n'euſſent point été mélangés ou falſifiés. » Du temps des anciens, dit- » il, c'étoit le vin de *Surrente*, qui » avoit la préférence ſur tous les au- » tres ; mais, dans les ſiècles ſuivans, » on décida généralement en faveur » du vin d'*Albe*, & de celui de *Falerne*.

» Enſuite pluſieurs autres eſpèces de » vin furent miſes en vogue, à force » d'être vantées par des gens, qui » s'efforcerent de faire valoir celui » qui leur plaiſoit davantage, quoi- » qu'il n'y ait rien de ſi injuſte, ni » de ſi déraiſonnable, que de vouloir » accréditer les choſes ſuivant ſon » ſon goût particulier, en le propo- » ſant comme une déciſion infaillible, » qui doit entraîner tous les autres. » Mais quand tous les ſuffrages ſe » réuniroient en faveur de certains » vins, l'uſage ne s'en étendroit qu'à » quelques bouches privilégiées, je » veux dire à un très-petit nombre » de riches, auxquels ſeuls il ſeroit » poſſible de s'en procurer. D'ailleurs, » dans le ſiècle où nous ſommes, les » plus grands Seigneurs eux-mêmes » ne peuvent ſe flatter d'en boire qui » ſoient dans toute leur pureté & ſans » aucun mélange. Telle eſt la folie » des uns & la friponnerie des autres, » que l'on ne conſidère plus, dans » l'achat des vins, que le renom de » certaines caves achalandées, & » que dès l'inſtant que la vendange eſt

» recueillie, on commence à la so-
» phiſtiquer. Auſſi peut-on aſſûrer
» avec vérité, quelqu'étrange qu'une
» telle aſſertion paroiſſe, que ce ſont
» les vins les moins en crédit, dont
» l'uſage eſt le moins à craindre ».

Pline ajoute que le vin de *Falerne*, trop vieux ou trop nouveau, étoit également contraire à la ſanté, & qu'à la quinzième année de garde, il commençoit à être de moyen âge, & à devenir ſalutaire à l'eſtomac; qu'à l'égard du *Cécube*, le plant en étoit perdu lorſqu'il écrivoit.

Le vinaigre a auſſi ſon article. *Pline* prétend qu'il eſt un excellent remède contre la morſure de l'aſpic, & que le haſard a produit de ſon temps cette découverte. Un homme, dit-il, qui portoit une outre de vinaigre, marcha ſur un aſpic & en fut mordu. Comme il s'arrêtoit de temps en temps pour ſe repoſer, il ſentoit une douleur vive à l'endroit de la morſure, auſſitôt qu'il avoit mis bas ſon fardeau; mais cette douleur ceſſoit, dès qu'il l'avoit repris. Cette obſervation, continue *Pline*, fit juger que le vi-

naigre, pris par la bouche, pouvoit être un excellent remède en pareil cas, & l'expérience fit voir qu'on ne s'étoit pas trompé. Il rapporte une manière plaisante de guérir la goutte avec cet acide. » *Marcus Agrippa*, » dans les dernières années de sa vie, » avoit la goutte aux pieds; & com- » me il souffroit des douleurs insup- » portables, un Médecin, pour finir » ses tourmens, employa, à l'insçu » d'*Auguste*, un expédient aussi vio- » lent qu'extraordinaire, qui fut de » lui faire tremper les jambes, au plus » fort de son mal, dans un bain de » vinaigre chaud, jugeant qu'il valoit » mieux lui faire perdre tout senti- » ment aux parties affligées, & le » rendre perclus de ses pieds, que de » le laisser plus long-temps en proie » à des douleurs si vives & si cui- » santes ». Le malade fut guéri de la goutte, mais il resta perclus.

Après la vigne, le Naturaliste Romain traite de l'olivier, & par conséquent de l'huile, du poirier, du pommier, du figuier, &c. A propos de celui-ci, il nous apprend que les figues

ſèches étoient la nourriture des premiers athletes, & que pour épargner le bois, quand on fait bouillir de la chair de bœuf, il faut jetter dans la marmite quelques tiges de figuier ſauvage, qui accélèrent la cuiſſon. Viennent enſuite le pin, l'amandier, l'avelinier, le noyer, &c. &c. qui tous fourniſſent des remèdes plus ou moins curieux.

Le 24e livre eſt conſacré aux arbres ſauvages. *Pline*, en commençant, ſe plaint vivement d'un abus qu'on viendra difficilement à bout de détruire parmi les hommes. » Les ſeuls remèdes, dit-il, que la nature nous » avoit d'abord deſtinés, & qu'elle » n'avoit aſſujettis à aucune dépenſe, » c'étoient les ſubſtances mêmes qui » nous ſervent d'alimens. L'artifice, » l'intérêt s'en ſont mêlés depuis; ils » ont inventé ces atteliers de pharmacie, où, ſous prétexte de nous » conſerver la vie, on nous la fait » acheter. On entend tout-à-coup » vanter des mélanges & des compoſitions, où l'on ne comprend rien; » on met publiquement à prix les pro-

» ductions ſuſpectes de l'Arabie & de » l'Inde. Le remède du moindre ul- » cère ſe tire de la mer rouge, tandis » que les ſeuls vrais remèdes ſont » tous les jours le ſouper du pauvre. » On ſe figureroit la médecine avilie, » ſi elle ne tiroit les médicamens que » du jardin le plus proche, & ſi elle » n'y employoit qu'une herbe ou un » arbriſſeau ordinaire. Nous en ſom- » mes venus là : Rome, en étendant » ſon empire, a perdu ſes uſages pro- » pres, & nos victoires mêmes nous » ont mis à la diſcrétion des vaincus ; » nous voilà ſoumis à des étrangers, » puiſqu'ils exercent un art qui com- » mande hautement aux Empereur » mêmes ».

Je ne vous dirai rien, Monſieur, de tout ce 24e livre ; il contient une multiplicité de détails qu'il ſeroit difficile de ſoumettre à l'analyſe. Je ne puis cependant m'empêcher de vous faire encore part de deux ou trois recettes très-curieuſes. Une mère, par exemple, nourrit-elle elle-même ſes enfans ? *Pline* lui indique un moyen pour que ceux-ci deviennent bien

conformés de corps & d'esprit, & de fort honnêtes gens, *Ita fieri excellentes animo, atque formâ, atque bonos.* Un écrivain veut-il acquérir de la gloire & se faire une réputation brillante? Il ne s'agit, selon le Naturaliste Romain, que de quelques frictions avec une certaine herbe; *traduntque eâ perunctos commendationis famæ.* Combien d'auteurs de nos jours, combien de petits poëtes, de petits orateurs, de petits romanciers, de petits tragédistes, auroient besoin de faire usage de cette herbe merveilleuse, & d'être vertement frictionnés! *Pline* donne aussi un spécifique pour conserver la faveur des Rois, cette faveur si précieuse, si brillante, mais en même-temps qu'il est si facile de perdre: *quâ primatum apud Reges obtineant*, &c. L'inconvénient de ces recettes, c'est qu'il faudroit aller chercher la plupart des herbes qu'elles prescrivent, en Arabie, aux Indes, & dans les régions les plus éloignées & les plus inaccessibles, où l'on auroit même encore bien de la peine à les reconnoître; autant vaudroit-il, d'après les mémoires d'*Ovide*, étudier

étudier l'art de rajeunir les hommes, exercé, dit-on, jadis par *Médée*.

Le 25e livre comprend le traité des ſimples. Le préambule eſt digne d'être lu. *Pline* donne une hiſtoire abrégée de la Botanique; il loue avec raiſon les recherches étonnantes des anciens, & la franchiſe avec laquelle ils communiquoient leurs connoiſſances, au lieu qu'aujourd'hui, dit-il, on fait un ſecret de tout, & on croit même en n'inſtruiſant perſonne donner une plus haute idée de ſon ſçavoir. Là-deſſus, l'interprête fait une remarque fort ſenſée, & que je rapporterai avec plaiſir, comme faiſant honneur à notre ſiècle. » Ce vice, dit-il, qui étoit » celui du ſiècle où vivoit *Pline*, n'eſt » heureuſement point celui du nôtre. » Je penſe que ce qui nous a mis à » l'abri de cet inconvénient, c'eſt » principalement l'établiſſement de » nos Sociétés littéraires, événement » qui a forcé en quelque ſorte les » ſçavans à commercer entr'eux, & à » venir verſer dans le tréſor commun » les fruits de leur retraite & de leurs » méditations particulières. C'eſt de-

» puis l'établiſſement des Académies ;
» qu'il n'y a plus de ſciences occultes,
» & que la Chymie, entr'autres, a
» fait de ſi grands progrès, &c. ».

La note que je viens de vous citer, Monſieur, n'eſt pas la ſeule qui mériteroit de l'être. On peut dire même que les notes, en général, forment une des parties les plus curieuſes & les plus intéreſſantes de l'ouvrage ; on y voit, un écrivain parfaitement au fait de ſa matière, qu'il éclaircit & qu'il diſcute avec beaucoup de ſagacité & de fineſſe. Il a ſur-tout l'attention de rapporter, ſur chaque article, les diverſes opinions des auteurs de Médecine & de Botanique : ſi quelquefois les voix ſont partagées, le plus ſouvent l'accord eſt unanime ; au moins le lecteur eſt-il en état de prononcer, quand on lui expoſe ainſi les autorités. Il paroît que ce volume confirmera le Public dans l'opinion favorable où il eſt, qu'il étoit difficile de mieux remplir une tâche auſſi longue & auſſi pénible. Cette traduction a ſur-tout le mérite de la clarté, qualité ſi néceſſaire dans un travail de ce genre. On y ren-

contre de temps en temps des prolixités; mais peut-être est-ce pour présenter par-tout un sens clair, que le traducteur s'est cru permis de paraphraser quelquefois un texte, qui n'est ni moins laconique, ni moins plein de choses, que celui de *Tacite*.

Je suis, &c.

LETTRE VI.

*Satyre au Comte de *** par M. Robbé de Beauvesset. Brochure de 32 pages.*

JAMAIS siècle ne fut plus digne que le nôtre des traits de la Satyre, & c'est avec plaisir, Monsieur, que je vois ce genre si long-temps négligé, renaître parmi nous avec éclat.

Mon père dont vous estimiez, & le jugement, & le goût, s'empressa d'applaudir à l'élégante versification du *dernier*, mais terrible *mot* de M. *Clément*. Le *dix-huitième siècle*, Satyre de M. *Gilbert*, mérita aussi de sa part les plus grands éloges; il y admiroit un grand nombre de beaux vers, un ton

mâle & ſoutenu, une peinture énergique des coups funeſtes que la philoſophie moderne a portés à la Religion, aux mœurs & à la littérature. Il auroit auſſi trouvé, à coup ſûr, dans la nouvelle Satyre de M. *Robbé*, de la verve, de l'imagination, & des portraits d'une vérité frappante. Pluſieurs raiſons que vous me permettrez de vous taire, m'empêchent d'entrer dans de grands détails ſur cet ouvrage; je me borne à vous en citer quelques morceaux.

Ce n'eſt pas la première fois que M. *Robbé* s'eſſaye dans le genre de la Satyre. Il y a une vingtaine d'années qu'il en fit paroître une adreſſée au Marquis *de* * * *. Elle étoit remarquable par la véhémence avec laquelle le Poëte attaquoit tous les vices qui infectent notre parnaſſe. On lui reprocha de la dureté, quelques incorrections, une recherche pénible de rimes extraordinaires, un ſtyle diffus, quoique nerveux, des métaphores outrées, quelques comparaiſons, quelques expreſſions peu nobles, &c, &c. Mais on rendit juſ-

tice aux beautés vraiment poëtiques, dont cette Satyre étoit remplie. On a ſur-tout retenu ces deux vers qui caractériſent ſi bien le *Mercure*, & que ce Journal pourroit adopter pour épigraphe :

Vaſte Clamart, où tous nos trépaſſés
Giſſent en paix l'un ſur l'autre entaſſés.

La nouvelle Satyre au Comte *de* *** offre à peu-près les mêmes beautés & les mêmes défauts. Il eſt bien malheureux que M. *Robbé*, né avec du génie pour la poëſie, ne connoiſſe pas les loix d'un goût ſévère & délicat. La pièce que je vous annonce n'a point d'objet fixe. L'auteur paſſe en revue tous ſes confrères modernes, & en redoutable inſpecteur, il meſure la taille des aſpirans à la docte colline. Le début de cette Satyre ne m'a point paru d'une poëſie fort harmonieuſe.

Comte, dans qui l'Etre propice a mis
Les rares dons qu'à ſes plus chers amis
Sa main encor diſpenſe avec réſerve,
O toi qui joins une facile verve,
Aux profondeurs d'un immenſe ſavoir,
Qu'en tes écrits tu fais ſi bien valoir:

Tu ſus auſſi cultiver chaque branche
De la ſcience où brilla *Malebranche.*

M. *Robbé* loue ce Comte ſur la droiture de ſon cœur, ſur ſa noble franchiſe, ſur ſa douce urbanité. Il eſt probable que cette Satyre *giſſoit* depuis long-temps dans le porte-feuille de notre Poëte; car je le crois trop honnête pour vouloir troubler de gaîté de cœur, la cendre des morts: pourquoi par exemple, ſemer l'ironie ſur les noms de MM. *Duclos*, *du Belloy*, & ſur-tout du célèbre *Piron?* Pourquoi citer malignement les *Dithyrambes* & la Comédie *des fils ingrats* de ce dernier? Sont-ce là les titres qui l'immortaliſeront? C'eſt la *Métromanie*, *la Métromanie*, M. *Robbé*, on vous abandonne le reſte, quoique dans ce fumier, il y ait encore bien des perles. Que notre Poëte n'aille pas aiguiſer les traits de la Satyre ſur les tombeaux; les vivans lui fourniront une aſſez ample matière; qu'il venge le bon goût outragé; qu'il prenne la défenſe de M. *Clément*; qu'il rappelle, pour s'en moquer le riſible châtiment

qu'exerça sur ce Critique judicieux, un Poëte irrité des baillemens qu'excitoient son poëme, alors on lui accordera, sans balancer, les éloges dûs à son courage & à son impartialité. Le morceau qui concerne l'aventure si connue arrivée à M. *Clément*, est de la plus grande force. M. *Robbé* demande si on l'a vu exhaler sa bile,

Quand des saisons le chantre mal habile,
Fit repentir un auteur médisant,
D'avoir osé bailler en le lisant,
Et dans la geôle, en gauche politique,
Eût fait croître l'audacieux critique?
Le bon *Clément* n'avoit pourtant pas tort.
Tout lecteur a droit de vie & de mort
Sur nos écrits, dès que du porte-feuille
Nous les tirons, tant mieux s'il les accueille;
Mais si chantant en l'honneur des saisons,
Vous n'offrez même en été que glaçons;
Si vos vers plats sont sans goût, sans génie,
Si fatigans par leur monotonie,
Ils rampent tous sur un plan mal fondu,
Dans un cahos où tout est confondu,
Quel droit auroient vos muses meurtrières,
Nouveaux *Denis*, d'envoyer aux carrières

Un *Philoxène assez déjà* puni
Par l'ennui seul dont l'ouvrage est *muni* ?
Pensez-vous donc que le cachot corrige,
Un jugement que le bon sens dirige ?
Et pour avoir encagé le railleur,
Votre poëme en devient-il meilleur ?

Le second portrait de cette galerie satyrique, est celui d'un Poëte estimable, d'un excellent Citoyen, d'un homme plein de candeur & de probité, de M. le *Mierre*. Le pinceau de M. *Robbé* semble s'être appésanti avec complaisance sur ce portrait; quarante-quatre vers lui suffisent à peine pour dire que M. *le Mierre* a de la vanité. Car c'est là l'idée principale, que le Poëte retourne en cent façons différentes.

Il croit que Dieu dans un beau moule à part,
Fond tout exprès l'ame qu'il *lui départ*.

Il faudroit, je crois, *a fondu l'ame qu'il lui a départie*.

Tous les talens, il les concentre en lui...
C'est le beau type, & la cause première
N'a rien produit d'aussi grand que *le Mierre*...
Il pense enfin que le Ciel l'a traité
En fait d'esprit, ainsi qu'en probité.

Et ſon génie, au *toiſé de ſa tête*,
Eſt auſſi haut que ſon ame eſt honnête.....
. . . . . .
Très-volontiers l'auditeur lui pardonne
Les violons qu'à toute heure il ſe donne, &c.

Voici quatre vers très-plaiſans.

Toutes les fois que l'affligé parterre
Porta quelqu'un de ſes morts nés en terre
En *long* manteau, *crêpe au chef*, larme à l'œil,
N'ai-je donc pas toujours ſuivi le deuil ?

Mais ceux-ci n'ont pas flatté délicieuſement mon oreille.

N'ai-je donc pas canoniſé la pièce
De ce *Lansberg* de rétrogade eſpèce !
Lorſqu'il peignit l'art où le *Titien*,
Et *Raphaël* triompherent ſi bien,
Ma voix hélas ! juſqu'aux céleſtes voûtes,
Fit retentir l'éloge de ſes croutes.

Ce dernier vers a quelque choſe de trivial, d'injuſte. Il y a de très-beaux morceaux dans le poëme de la Pein-

ture, & c'eſt ſe montrer d'un goût bien difficile & bien dédaigneux que d'appeller un tel ouvrage *des croutes*.

On trouve quelques vers heureux dans la tirade où M. *Robbé* peint les Poëtes des Petites-Maiſons.

Dans leurs concerts, c'eſt la cacophonie
Qui de leurs chants dirige l'harmonie,
Leurs violons par leurs ſons diſcordans
Criſpent l'oreille en agaçant les dents;

C'eſt dommage que ces vers offrent des concerts, des chants, des ſons & des violons; le dernier a le mérite de de peindre la choſe en produiſant le même effet.

Le portrait de M. *Dorat* eſt plein de graces & digne de ce Poëte aimable.

Léger Poëte, il eſt fort à ma guiſe.
Trop faiblement maniant le burin,
Son *Apollon* n'eſt pas double de rein,
Mais dans ſes vers *Dorat* retient captives
En ce temps-ci les Graces fugitives.

Souple, badin, délicat dans ſes traits,
D'une toilette il ſait bien les aprêts,
Et le mignon, d'une main aſſez ſûre,
Sçait à *Vénus* attacher la ceinture.
C'eſt, ſi l'on veut, un joli papillon,
Barriolé d'azur, de vermillon,
Batiffolant au tour d'une ruelle,
Et qui voltige au gré de chaque belle.

M. *Robbé* lui refuſe du génie pour la carrière dramatique.

Je ne prononce point entre Genève & Rome;

Je me contenterai d'oppoſer à cet arrêt le ſuccès de *la Feinte par amour*, Pièce charmante, qui feroit honneur à MM. *de Marivaux* & *de Sainte-Foix*, & dont le Public a porté le même jugement.

Notre Satyrique veut, avec raiſon, qu'on ſe borne à un genre. L'impartialité la plus exacte me paroît avoir guidé ſa plume dans ce morceau.

L'ambitieux du château de Ferné,
Crut que pour tout Dieu l'avoit façonné;

Le voilà donc qui vous lève boutique
Universelle, ode, dramme, critique,
Philosophie, histoire, beaux romans,
Factum, discours, opéra, vers charmans,
Complet théâtre, où la muse riante
Va contrastant avec la larmoyante,
Satyre, épître, ouvrages mélangés
De prose & vers se trouvent arrangés
Sur son comptoir, à tout genre il se guinde;
C'est le mercier le mieux fourni du Pinde.
Du géomettre il emprunte le ton
A d'*Alembert*, calcule avec *Newton*,
Du grand *Homère*, en épique s'acoste;
Et court en fou les champs de l'*Arioste*.
Rendons-lui gloire: en traitant chaque objet,
Il n'est jamais au-dessous du sujet,
Mais il n'est pas ce qu'il imagine être,
Original, par-tout il a son maître.

Il me semble que M. *Robbé* auroit dû faire, après la mort du chantre harmonieux d'*Héloïse*, le sacrifice des vers qui le concernent, quelques bien faits qu'ils soient d'ailleurs:

De Rome ici quel est cet autre espoir?
Qu'au microscope on peut à peine voir

Qu'il eſt content, & comme il ſe rengorge !

On ne peut ſe méprendre ſur celui qu'indiquent ces trois premiers vers ; c'eſt à coup ſûr M. *du Rozoi* dont il eſt queſtion.

Le portrait de M. *d'Arnaud* eſt encore trop long, & les couleurs m'en ont paru trop délayées ; trouverez-vous cette métaphore bien heureuſe ? *le ſombre manoir du cerveau de M. d'Arnaud, toujours tendu de noir,*

Eſt le répaire où chaque oiſeau nocturne
Traînant le char de la mort taciturne
Se réfugie.

Quel cerveau, grands Dieux, qu'un cerveau où ſe réfugie, comme dans un vieux palais, chaque oiſeau nocturne, traînant le char de la mort taciturne ! Plus haut M. *Robbé* avoue que M. *d'Arnaud* eſt né ſenſible.

. . . . . Notre cher *Baculart*
Eſt né ſenſible.

Eſt-il pardonnable à notre Satyrique,

qui connoît la ſenſibilité de M. *d'Arnaud*, de l'inſcrire ſur ſa liſte mortuaire?

C'eſt le tour de M. *Paliſſot*. On lui reproche la gaïeté forcée, le rire apprêté d'un plaiſant de parade.

Traînant ſans goût, ſans imaginative
Sur le papier une plume maſſive
Vouant toujours ſes lecteurs à l'ennui;
Et par ſes traits ne flétriſſant que lui,
Je voudrois bien qu'il nous dît à quel titre
De nos renoms s'établiſſant l'arbitre,
Au ſouverain il lance ſes arrêts;
Eſt-on ſi fier quand on a fait *Zarès*?

Je crains, Monſieur, de r'ouvrir une plaie encore trop récente; je crains que ma plume, arroſée de mes larmes, ne m'échappe des mains, en vous tranſcrivant le morceau où M. *Robbé* jette quelques fleurs en pleurant lui-même ſur la tombe de ſon malheureux ami, de celui des Muſes, de celui de tous les honnêtes gens, le mien, hélas! mon Mentor, mon père..... Ah! permettez-moi, Monſieur, de lui

payer, en vous citant ces vers de M. *Robbé*, le tribut d'eſtime & de regrets que je lui dois comme ſon fils, & comme nouveau citoyen de la République des lettres.

Notre Poëte parle de l'auteur de la Dunciade :

Quelle ſotiſe ! à qui fera-t-il croire
Que ce *Fréron* qui diſpenſa la gloire
Si juſtement, qui du vrai ſeul épris,
A leur valeur taxa tous nos écrits,
Fut pour avoir au Lorrain inſipide
Rendu juſtice, un écrivain ſtupide ?
En ſentinelle au double mont poſé,
C'étoit ſur lui que s'étoit repoſé
Le Dieu des vers. Du haut de ſa guérite
Il foudroyoit les gens qui ſans mérite,
Et qui ſans verve au travail obſtinés
Venoient ſouiller ſes parvis profanés.
Las ! il n'eſt plus & l'inflexible Parque
Trancha trop tôt les jours de l'*Ariſtarque* ;
Le Dieu du goût en perdant ce cenſeur,
S'eſt vu ravir ſon plus fier défenſeur.

M. *Jean-Jacques Rouſſeau* reçoit

auſſi les éloges qu'il mérite.

Avec regret je quitte ce grand homme ;
Mais en courroux, le Dieu des vers me ſomme
D'expédier un certain avorton,
Qui ſur le *Pinde* oſant donner le ton,
Veut à chacun voir porter ſon écharpe ;
La rime aſſez vous conduit à la L**.

Les perſonnes qui n'ont pas le bonheur de connoître l'auteur de *Mélanie*, n'ont qu'à jetter les yeux ſur ce portrait ; il n'eſt pas flatté, il eſt vrai, il eſt parlant :

Par le public à ſa valeur priſé,
Le nez encor de cinq chûtes briſé,
Chargé de vers que ſa muſe anodine
Si péſamment fait quand elle badine,
Quand elle viſe à la légèreté
Du petit chien par maître *Jean* vanté,
Mais qui toujours a le verbe emphatique,
Et bourſoufflé s'il ſe monte au tragique.
Fier des lauriers qu'au louvre il a reçus
Des mains des Pairs ſur ſon compte déçus ;
Tenant, enfin, le ſceptre du Mercure,
Ce petit homme exerce ſa cenſure

En vrai ſultan. Du *Pinde* il fait bacha
A triple queue un ſot qu'il s'attacha ;
Et prédeſtine à la fatale treſſe,
Tous les goſiers qui choquent ſa hauteſſe.
Du philoſophe en qui tout préjugé
S'anéantit, protecteur, protégé,
Il s'eſt rendu la trompette bruiante.
Auſſi pouſſé par la ſecte regnante,
Nous le verrons, jettonnier radieux,
Briller au cercle où diſſertent nos Dieux.

La prédiction de M. *Robbé* s'eſt accomplie à la lettre : on dit ſeulement que le nouveau *Jettonnier* n'étoit pas très-*radieux* le jour de ſa réception, & que la réponſe du Directeur, commentée par le Public, avoit obſcurci, par quelques légers nuages, la ſérénité de ſon front.

M. *Robbé* nous promet à la fin de ſa Satyre un Poëme contre les eſprits forts. Les ravages inouis que font ces Meſſieurs, & les talens du Poëte qui doit les démaſquer, en font deſirer vivement la publication.

Je ſuis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

LES Siècles Chrétiens, ou Hiſtoire du Chriſtianiſme dans ſon établiſſement & ſes progrès; par M. l'Abbé Ducreux, Chanoine de l'Egliſe d'Auxerre. A Paris, chez, Moutard Libraire de la Reine, Quai des Auguſtins, près du Pont Saint-Michel, ſix vol. in-12 d'environ 600 pages. Prix, 18 livres. L'hiſtoire de l'Egliſe ne pouvoit être connue juſqu'ici que d'un très-petit nombre de perſonnes. Ceux mêmes, que leur état conſacroit à cette étude, n'avoient ni aſſez de loiſir pour aller fouiller péniblement dans une multitude effrayante de volumes, où cette hiſtoire eſt conſignée, ni même les moyens de ſe les procurer. D'un autre côté, les abrégés, toujours maigres & décharnés, ne donnent que des connoiſſances vagues, ſuperficielles, & ne laiſſent aucune trace dans l'eſprit. M. l'Abbé *Ducreux* a ſçu tenir le juſte milieu, entre la prolixité des hiſtoires complettes, & la ſéchereſſe

des abrégés. En retranchant de son histoire tous les détails inutiles, tous les faits minutieux, il a sçu donner une juste étendue aux objets vraiment intéressans, sans excéder les bornes qui peuvent mettre son ouvrage à la portée de tous les lecteurs.

Ce n'est point ici une compilation, ni un extrait d'aucun autre livre. M. l'Abbé *Ducreux* a puisé dans les sources, & s'est ensuite formé un plan nouveau, d'après lequel il a rédigé ses matériaux. Le plan & l'exécution sont également dignes d'éloges. Mais le témoignage le plus sûr du mérite de cet ouvrage, & le plus honorable pour l'auteur, est la satisfaction qu'en a témoigné le Souverain Pontife, assis aujourd'hui sur la Chaire de *Saint-Pierre*. Sa Sainteté, dans un bref adressé à l'auteur, le félicite du zèle avec lequel il défend les intérêts de l'Eglise, & du succès qui a couronné son travail.

Les deux volumes, qui doivent compléter cet ouvrage intéressant, seront mis en vente, chez le même Libraire, à la *Saint-Martin* prochaine.

Eſprit de Saurin, ou Extraits analyſés de ſes Sermons. Deux volumes reliés, 5 liv. A Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

Ces Extraits ne diſpenſeront pas le Théologien & le Philoſophe de connoître *Saurin* tout entier. Il a traité les matières dogmatiques avec une nobleſſe & une préciſion, que le premier doit s'efforcer d'imiter, le ſecond jouira, dans les Sermons de l'illuſtre Calviniſte, du ſpectacle curieux de voir un homme éloquent prêcher une fauſſe doctrine avec tous les dehors de la conviction. Ces extraits ne ſeront véritablement utiles qu'aux fidèles, incapables de diſcerner par eux-mêmes le bon grain d'avec l'ivraie. On leur offre ici *Saurin* catholique, qu'ils liront ſans aucun danger pour leur foi, & je ne puis mieux leur faire connoître les talens ſupérieurs de ce grand homme, que par le morceau ſuivant. Il y peint la puiſſance des remords avec une force & un pathétique, bien rares de nos jours.

» La conſcience, malgré le volup-
» tueux, ſe fait entendre. Il ne peut

» pas toujours s'enyvrer des plaiſirs » du monde. Il eſt des retours où les » remords percent, déſolent. *Baltazar* » étoit tranquille dans le ſein même » de la guerre. Il jouiſſoit des plaiſirs » de la paix : il ſe livroit à une dé- » bauche inſenſée. Soudain la terreur » naît dans ſon ame. Etoit-ce le glaive » pendu ſur ſa tête, la terre tremblante » ſous ſes pieds, l'enfer ouvert & » hâtant ſes furies ? Non. C'étoit une » main. Et pourquoi la craindre ? Ses » caractères étoient inviſibles. Elle » pouvoit écrire la victoire ainſi que » la mort. Ah ! ces doigts n'étoient pas » ſeuls, les doigts de Dieu y étoient » joints. Ils écrivoient, non ſur le mur » du palais, mais dans le cœur du » Prince. Ses yeux ne pouvoient lire » les caractères, déja la conſcience » les expliquoit. Malheureux, ceſſe » d'interroger les aſtrologues, écoute » ton cœur, il t'en dira plus que tous » les Sages de ton royaume ».

Clavicule du Cheval, ou tableau des connoiſſances relatives à cet animal ; par M. la Foſſe.

Cet ouvrage conſiſte en deux

feuilles, ſous la forme de deux grands tableaux de finance, gravées proprement & imprimées ſur papier grand aigle. La première explique la ſtructure externe & interne du cheval, & préſente un petit tableau de la connoiſſance des différens âges de cet animal, depuis ſa naiſſance juſqu'à trente ans. La ſeconde, qui contient le détail de toutes les maladies du cheval, eſt diviſée en cinq colonnes; la première donne le nom de la maladie, la ſeconde explique ſes cauſes, la troiſième le diagnoſtic, la quatrième le prognoſtic, & la cinquième la curation.

L'auteur s'eſt d'autant plus volontiers déterminé à ſuivre cet ordre méthodique, que ces tableaux peuvent convenir, non ſeulement à des Écuyers, Maréchaux, Marchands de chevaux, &c. mais encore à tous ceux qui n'ont aucune connoiſſance du cheval. On peut les remettre, par exemple, entre les mains d'un cocher, ou d'un palfrenier, qui ſouvent régit une écurie, & qui, à l'aide de ces feuilles, peut ſe paſſer aiſément d'un Maréchal & pré

venir ſouvent des maladies qui déviendroient graves, par la facilité qu'il aura d'en reconnoître les ſymptômes & d'y apporter les remèdes convenables.

Ces deux feuilles ſe vendent à Paris chez le ſieur *Deſauches*, Graveur, rue Saint-Severin, la porte cochère faiſant face à la rue de la Harpe. Le prix eſt de 4 liv. 10 ſ.

Le Philoſophe ſans prétention, ou l'Homme rare; ouvrage phyſique, chymique, politique & moral, dédié aux Sçavans, par M. D. L. F.; un vol. in 8°. de 350 pages. A Paris, chez Clouſier, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques, vis à-vis la rue des Mathurins.

Cet ouvrage roule ſur pluſieurs queſtions de phyſique & de chymie, que l'auteur, pour égayer ſa matière, a cru devoir enchaſſer dans un cadre de roman. On y traite de l'électricité, de la nature du feu & du ſoleil, de la fameuſe ſubſtance appellée *phlogiſtique*, de l'origine de la gravité des corps, de la preſſion de la lumière ſur l'atmoſphère, du principe des fer-

mentations, des tremblemens de terre, du sel gemme, de la formation des métaux & des pierres précieuses, des altérations que le plus ou le moins de fermentation produit dans les remèdes de la médecine, &c. &c. Cette brochure contient plusieurs principes de physique qui m'ont paru assez hazardés: cependant l'auteur les étaye de preuves très-ingénieuses, qui pourront fournir des idées neuves, & devenir peut-être le germe de nouvelles découvertes.

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Les Mœurs des Germains, & la vie d'Agricola, par Tacite. Traduction nouvelle, avec des Notes sur le sens & le style de Tacite; par M. Boucher, Procureur au Parlement. Un vol. in-12 de près de 400 pages. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez Demonville, Imprimeur Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint-Severin, aux armes de Dombes.

CE nouvel essai de traduction, Monsieur, n'a fait que me confirmer dans l'opinion où je suis depuis long-temps, que la mâle & éner-

gique précision de *Tacite* fera éternellement le déſeſpoir des traducteurs François. M. *Boucher* a cependant la confiance de croire que, de tous les Editeurs, annotateurs, ou interprètes qui l'ont précédé, il eſt le ſeul qui ait entendu le texte de cet Hiſtorien. *Les plus habiles*, dit-il, *ont été des téméraires qui ont eſſayé de changer le texte. Ils n'en ont pas connu les conſtructions; bien plus, tous les ont altérés par une ponctuation diſcordante, mal adroite, ou pour le moins peu réfléchie.* Il n'excepte pas même de cette proſcription les *Erneſti* & les *Brotier*. Quand on s'annonce ſur ce ton de ſupériorité, il faut être bien ſûr de tenir parole au public, & de ne pas lui donner, pour des découvertes, les illuſions riantes de l'amour-propre ou de l'imagination. Examinons le travail du nouvel interprète.

M. *Boucher*, dans un avertiſſement qu'il place à la tête de ſa traduction, prétend avoir découvert le mécaniſme caché du ſtyle de *Tacite*. Il décompoſe ſa phraſe, examine l'arrangement reſpectif de toutes les parties qu'elle

renferme, & montre en quoi consiste l'art de l'Historien des *Césars*, soit pour suspendre, soit pour précipiter la chûte de sa période. Mais je ne puis mieux vous transmettre ses idées à cet égard, qu'en me servant de ses propres expressions. » Le sujet essentiel du récit de *Tacite*, dit M. *Boucher*, ou ses faits » principaux, ont toujours le privilége de l'intégrité Grammatical des phrases; tous les autres faits » subordonnés ou amenés comme » motifs & comme causes, sont constamment liés, par le même contexte & par des incises obliques, à » son sujet dominant, annoncé dans » la proposition précédente, ou continué dans celle qui suit : ensorte » que le lecteur n'est que de loin » à loin arrêté par les pauses dans cette » narration, pour y contempler le » charme de l'unité : de-là, dans *Tacite* les participes de toute espèce, » que tourmente aveuglement la ponctuation des Editeurs; de-là son style » périodique, le plus nombreux même » que l'on connoisse dans la partie

» hiſtorique des anciens : auſſi em-
» braſſe-t-il, par de vaſtes contours
» de phraſes, le trouble de ceux,
» qui, partagés entre différens avis,
» entre diverſes craintes, ſemblent
» avoir ſoumis, à la plume pénétrante
» de cet Ecrivain, tous les replis de
» leur cœur, repréſentés, en quel-
» qué ſorte, par les ſinuoſités de ſa
» période.... Ses mots, rangés d'a-
» bord comme ſes idées, ordonnées
» elles-même comme les opérations
» de la nature, ſont en ſecond lieu
» renfermés dans le cercle d'une même
» propoſition, dont l'enſemble lui eſt
» également fourni par la nature des
» choſes : d'où réſulte l'élaſticité,
» pour ainſi dire, de ſon ſtyle, qui
» n'achève l'expreſſion d'une idée,
» qu'en en découvrant une ſeconde,
» ſubordonnée à une autre, dont l'é-
» nonciation conditionnelle ou modi-
» fiée, en prépare une quatrième,
» bientôt écloſe, & déjà ſuivie d'un
» nouvel objet, quelquefois pris en-
» vain pour le terme fixe qu'on cher-
» che... Un des uſages des conjonc-
» tions dans *Tacite*, eſt de faire mar-

» cher de front deux phraſes, qui, » chacune de leur côté, ſont néan- » moins complettes : de manière que » ces deux propoſitions, littéralement » diſtinctes, n'en font qu'une ſeule » rendue par ce que j'oſe appeller » une période ſourde ; à quoi il par- » vient à l'aide de ces particules cor- » reſpondantes *&* &. *&*, ou de leurs » ſynonimes, dont l'une annonce la » première phraſe, & l'autre com- » mence la ſeconde ; ce qui, d'une » part, prévient cette monotonie » d'une narration de faits toujours » ſucceſſifs, de l'autre marque mieux » l'unité, là de temps, ici de cauſe où » reſſortiſſent les deux propoſitions. » Je ne diſcuterai pas, Monſieur, le plus ou le moins de juſteſſe que peu- vent avoir les raiſonnemens que fait ici M. *Boucher*, parce que j'ai la bonne foi de convenir que le ſens en eſt ſi ſubtil & ſi délié, qu'il échappe à ma foible intelligence. Je ne comprens pas même les termes dont il fait uſage, & j'avoue que j'i- gnore parfaitement ce qu'on doit en- tendre par une *période ſourde*, dès

ſinuoſités de période, un ſtyle élaſtique, des inciſes obliques, l'intégrité grammaticale des phraſes &c. Ainſi pour ne point tomber dans quelque mépriſe, en attribuant à l'auteur des ſentimens qui ne ſeroient pas les ſiens, j'abandonne les détails de cette préface, pour paſſer à l'examen de la traduction même.

Ipſos Germanos indigenas crediderim, minimeque aliarum gentium adventibus & hoſpitiis mixtos: quia nec terrâ olim, ſed claſſibus advehebantur qui mutare ſedes quærebant: & immenſus ultrà, utque ſic dixerim, adverſus oceanus raris ab orbe noſtro navibus aditur.

M *Boucher* traduit: » Quant aux » *Germains*, ils ſont, je crois, origi- » naires du pays même, ſans mêlange » d'aucune autre Nation étrangère & » naturaliſée; parce que *les anciens* » *voyageurs* n'alloient jamais par terre, » ou autrement que par mer, changer » de climat; & que notre monde en- » voye rarement des vaiſſeaux dans » l'immenſe océan, qu'il voit au-delà » de ſes bornes, *& preſque hors de* » *route.* » *D'anciens voyageurs* ne rend

point la phraſe latine, *qui mutare ſedes quærebant :* il ne s'agit pas ici de ſimples voyageurs, mais de colonies entières, de peuples émigrans, qui cherchoient de nouvelles demeures. *Preſqu'hors de route*, ne préſente à l'eſprit aucune idée claire, & n'exprime point l'Epithète *adverſus*, qui déſigne une mer ennemie, funeſte, &, comme traduit M. l'Abbé *de la Bleterie*, *qui ſemble déclarer la guerre à quiconque oſe en approcher.*

Poſſeſſione & uſu haud perinde afficiuntur. Eſt videre apud illos argentea vaſa, legatis & Principibus eorum muneri data, non in aliâ vilitate, quàm quæ humo finguntur : quanquam proximi ob uſum commerciorum aurum & argentum in pretio habent, formaſque quaſdam noſtræ pecuniæ agnoſcunt, atque eligunt : interiores ſimpliciùs & antiquiùs permutatione mercium utuntur. Verſion de M. *Boucher.* » La poſſeſ-» ſion & l'uſage de ces métaux (de » l'or & de l'argent) ne les affectent » pas comme nous ; *on peut voir chez* » *leurs Princes, chez leurs Ambaſſa-*» *deurs comblés de préſens*, pluſieurs

» vaſes d'argent, dont ils ne font point » plus de cas que de l'argile, quoi- » qu'aux yeux des plus voiſins de » l'Empire, *le charme du commerce ſe* » *communique à ce métal*, & qu'ils don- » nent cours à quelques-unes de nos eſ- » pèces, mais non pas indiſtinctement: » dans l'intérieur du pays, *comme à la* » *naiſſance du monde*, c'eſt *ſimplement* » un troc de marchandiſes. » *Tacite* ne dit pas que leurs Princes & leurs Ambaſſadeurs *ſont comblés de préſens*, mais que les vaſes d'argent, qu'on voit chez les Germains, ont été *donnés en préſent* à leurs Princes & à leurs Ambaſſadeurs. *Le charme du commerce ſe communique à ce métal!* Cette phraſe prétieuſe, & qui ne préſente même aucun ſens, n'eſt pas de *Tacite*. Il dit ſimplement que *l'uſage du commerce rend ce métal prétieux* aux Germains les plus voiſins de l'Empire. *Comme à la naiſſance du monde! Antiquiùs* n'indique que *des temps plus anciens*, & non, *la naiſſance du monde*. *Simpliciùs* n'eſt pas rendu.

.... *Monſtratâ cominùs captivitate, quam longè impatientiùs feminarum ſua-*

rum nomine timent . . . » Par une peinture de la prochaine captivité, surtout de leurs épouses, pour laquelle » ils ont la plus *impatiente horreur.* » *Impatiente horreur* est un locution barbare en François. D'ailleurs l'interprète ne rend point *impatientiùs*, qui est au comparatif, & par où *Tacite* fait entendre que les Germains redoutent encore plus vivement l'esclavage pour leurs femmes, que pour eux-mêmes.

Ad matres, ad conjuges vulnera ferunt; nec illæ numerare aut EXIGERE *plagas pavent, ciboſque & hortamina pugnantibus geſtant.* » C'est à leurs mères, c'est à leurs épouses qu'ils vont » montrer leurs blessures; loin *de pâlir à cette vue, ou dans cette recherche*, » elles vont ranimer les combattans » par des rafraîchissemens & des exhortations. » *Loin de pâlir dans cette recherche* n'offre aucun sens, parce qu'il a plû à l'Interprète, ainsi qu'à *Juſte-Lipſe* & à *Gronovius*, de lire dans le texte de *Tacite*, *exigere*, au lieu du mot *exùgere* ou *exſugere* que portent toutes les éditions. Le sens de ce passage est

que les femmes des Germains ont le courage de compter les plaies de leurs époux, & de les ſuccer. Obſervez que M. *Boucher* rend le mot Latin *numerare* par *pâlir à cette vue.* Il ſeroit aſſez plaiſant qu'on traduiſit, par exemple, *numerare nummos*, par *pâlir à la vue de ſes écus.*

Nullas Germanorum populis urbes habitari ſatis notum eſt, ne pati quidem inter ſe junctas ſedes.... » Les Germains, comme on ſçait, n'ont point de villes, » ne peuvent même ſouffrir un alligne- » ment d'édifices. » Il ne s'agit nullement ici *d'édifices alignés*, mais de maiſons contiguës, jointes, & qui tiennent les unes aux autres. *Inter ſe junctas ſedes. Edifice* me paroît rendre avec trop de pompe le mot *ſedes*, ſurtout quand il eſt queſtion des anciens Germains, qui, ſe on *Tacite* & ſon nouveau traducteur » n'employoient » ni tuiles, ni *blocailles*, & ſe ſervoient » de matériaux bruts, ſans penſer à » l'agrément ou à la commodité. »

Solent & ſubterraneos ſpecus aperire, eoſque multo inſuper ſimo onerant, ſuffugium hiemi & receptaculum frugibus: quia rigorem frigorum ejuſmodi locis

malliunt : & si quando hostis advenit, aperta populatur ; abdita autem & defossa, aut ignorantur, aut eo ipso fallunt, quod quærenda sunt. » Ils ont coutume encore de creuser des souterrains, & ils les chargent de fumier, pour y serrer (dans ce fumier) leurs grains, pour s'y réfugier l'hiver; parce que les frimats perdent de leurs rigueurs dans ces lieux temperés ; *& que si par hasard l'ennemi survient, il ravage le plat pays, qu'à l'égard de ces secrètes excavations, ou il ne les soupçonne pas, ou il ne peut les découvrir, dès qu'il faut les chercher.* » Je défie le plus intelligent lecteur de rien comprendre à la dernière partie de cette version : je défie M. *Boucher* lui-même de l'expliquer, de l'interprêter, de la *scholiaster*, de manière à pouvoir y attacher quelque sens. Pour vous en rendre, Monsieur, tous les défauts plus sensibles, & vous montrer combien peu le nouvel interprete à entendu son auteur, je vais vous mettre sous les yeux la traduction du même morceau, par M. l'Abbé *de la Bleterie* : » C'est encore un de

» leurs uſages, dit-il, de creuſer des » ſouterrains, qu'ils chargent de fu- » mier. C'eſt-là qu'ils ſerrent leurs » grains, qu'ils ſe réfugient pendant » l'hiver pour ſe garantir des froids » exceſſifs: & ſi, dans une incurſion, » l'ennemi ravage la campagne, ces » retraites cachées ſe dérobent à lui, » parce qu'elles ſont totalement in- » connues, ou du moins parce qu'il » faudroit les chercher.

Locupletiſſimi veſte diſtinguuntur, non fluitante ſicut Sarmatæ ac Parthi, ſed ſtrictâ & ſingulos artus exprimente... » » Les plus riches ſe diſtinguent par des » habits, non pas flotans à la mode » des Parthes & des Sarmates, mais » aſſez juſtes pour marquer toutes les » *articulations.* » Les *articulations!* Eſt-ce que l'ancien habit Germain ne marquoit que les jointures & la liaiſon des membres, ou M. *Boucher* ne regarde-t-il ſon bras & ſa jambe que comme de ſimples articulations? Il étoit ſi aiſé de traduire, que *l'habit étroit des Germains marquoit la forme des membres!*

Prope ſoli barbarorum ſingulis uxoribus

contenti sunt, exceptis admodum paucis, qui non libidine, sed ob nobilitatem, plurimis nuptiis ambiuntur. » Eux seuls, » de presque tous les barbares, se con- » tentent chacun d'une femme, ex- » cepté un petit nombre, *qui associent* » *moins à leurs plaisirs qu'à leur gran-* » *deur plusieurs épouses.* » C'est un contre-sens. Ce n'est ni par faste, ni par un vain étalage de grandeur, que les plus nobles des Germains prennent plusieurs épouses; mais, comme le dit *Tacite*, parce que leur alliance est recherchée, *ambitionnée*, par un plus grand nombre de familles : *plurimis nuptiis ambiuntur.*

Pauciſſima in tam numeroſâ gente adulteria, quorum pœna præſens & maritis permiſſa... » Dans une Nation si nom- » breuse, très-peu d'adultères, & *qu'on* » *punit sur le champ à la discrétion des* » *maris.* » Nouveau contresens. Ce n'est pas la justice publique qui, à la requête des maris, punit les femmes adultères; ce sont les maris eux-mêmes qui ont le droit de vengeance à cet égard.

Verberare ſervum ac vinculis & opere

coërcere, rarum: occidere ſolent non diſciplinâ & ſeveritate, ſed impetu & irâ, ut inimicum, niſi quòd impunè.....
» Mettre un eſclave aux fers, l'excéder de coups & de travail, ce n'eſt » point leur coutume : *ſans aucune vue* » *ſévère de police, mais d'ordinaire par* » *emportement, par promptitude, ils en* » *tuent quelqu'un comme un ennemi, ſi* » *ce n'eſt qu'ils jouiſſent de l'impunité.* » Ce François barbare & entortillé vous laiſſe encore ignorer, Monſieur, la penſée de *Tacite*. Vous allez la ſaiſir d'après une autre traduction de ce paſſage : » S'ils tuent quelqu'eſ» clave, ce n'eſt ni par eſprit de juſ» tice, ni pour faire un exemple ; » mais par colère, par emportement, » comme ils tueroient leur ennemi ; à » cela près, que la mort de l'eſclave » demeure impunie. » Il faudroit, preſque par-tout, un pareil commentaire à la verſion de M. *Boucher*.

Liberti non multùm ſupra ſervos ſunt, rarò aliquod momentum in domo, nunquam in civitate, exceptis dumtaxat iis gentibus quæ regnantur... » Les affranchis preſqu'auſſi peu conſidérés

» que les eſclaves, ne jouent de rôle, » que rarement dans les familles, ja- » mais dans l'Etat, à moins que le » Gouvernement ne ſoit *deſpotique.* » Il falloit *monarchique* : le mot *regnare* deſigne le Gouvernement d'un Roi, & non celui d'un deſpote.

Apud cœteros, impares libertini libertatis argumentum ſunt. » Ailleurs, » comme on tient dans l'abbaiſſement » les eſclaves rendus à la liberté, *la* » *liberté s'en glorifie* » Ce ſens n'eſt pas celui de *Tacite*, qui dit ſimplement que la ſubordination dans laquelle on tient ailleurs les affranchis, *eſt une preuve de la liberté; libertatis argumentum.*

Nec aliud infantibus ferarum imbriumque ſuffugium, quam ut in aliquo ramorum nexu contegantur; huc redeunt juvenes, hoc ſenum receptaculum.... » Auſſi n'y a-t-il point d'autre aſyle » pour leurs enfans, contre *les fri-* » *mats* & les bêtes fauves, que *l'om-* » *bre* des branches d'arbres entrelaſ- » ſées; voilà *où ſe rendent les jeunes*, » voilà où ſe réfugient les vieux. » Je conçois bien que des branches d'arbres, fortement entrelaſſées, peuvent

être de quelqu'abri contre les frimats & la froidure, mais que *l'ombre* de ces branches produiſe le même effet, c'eſt ce qu'il eſt abſurde d'imaginer & d'écrire. Auſſi *Tacite* ne parle-t-il ni *d'ombre de branche*, ni de *frimats*, mais ſeulement de *pluies*, *imbrium*, dont les Finlandois ſe garantiſſent par l'uſage de cabanes, faites de branches d'arbre entrelaſſées. *Voilà où ſe rendent les jeunes* eſt un contreſens. *Se rendent* ſignifie *aller : redeunt*, que porte le texte, ſignifie *revenir*. Auſſi le ſens de *Tacite* eſt-il, que c'eſt dans ces ſortes de cabanes que les jeunes Finlandois, après avoir chaſſé toute la journée, ſe retirent pour paſſer la nuit.

Nulla provocant bella, nullis raptibus aut latrociniis populantur ; idque præcipuum virtutis ac virium argumentum eſt, quod, ut ſuperiores agant, non per injurias aſſequuntur. » Jamais ils ne ſuſcitent de » guerre, jamais ils ne pillent ou ne » ravagent leurs voiſins ; & la princi- » pale preuve de leur *valeur* & de leur » puiſſance, *c'eſt que leur ſupériorité ne » fut point uſurpée.* » C'eſt un contreſens. Il s'agit ici des *Cauques*, peuple

sage, vertueux, modéré, qui n'exerçoit pas le brigandage : » La meilleure » preuve, dit l'historien Romain, » qu'on puisse donner de leur vertu & » de leur puissance, c'est qu'ils con» servent leur supériorité sans com» mettre d'injustices. » Voilà le sens de ce passage, que M. *Boucher* n'a pas saisi.

In hermunduris albis oritur flumen inclytum & notum olim, nunc tantùm auditur... » Chez eux est la source de » l'Elbe, fleuve considérable & fort » connu jadis ; de nos jours il n'est » plus que célèbre. » Quelle peut être la pensée de M. *Boucher* ? comment un fleuve qui subsiste toujours le même, après avoir été connu, peut-il n'être plus que célèbre ? Le mot *connu*, dit-il, plus à l'esprit que celui de *célèbre* ? N'est-ce qu'après avoir été célèbre, qu'on parvient à être connu ? Disons plutôt que le nouvel interprète n'a nullement étendu ce passage, dont voici le sens. » C'est » chez eux, dit *Tacite*, qu'est la source » de l'Elbe, fleuve célèbre, que les » Romains connoissoient autrefois par

» eux-mêmes, *notum olim*; mais dont » aujourd'hui nous entendons seulement parler : *nunc tantùm auditur.*

Omnesque hi populi pauca campestrium, cæterùm saltus & vertices montium jugumque insederunt . . . » Tous » ces peuples, *parsemés dans la plaine*, » se sont principalement établis sur » les collines d'alentour à l'ombre des » forêts. » *Parsemés dans la plaine*, est un contresens. Le texte porte expressément que ces peuples possèdent peu de terrein dans la plaine.

Nec arma in promiscuo, sed clausa sub custode & quidem servo; quia subitos hostium incursus prohibet oceanus; otiosæ porrò armatorum manus facilè lasciviunt . . . » Les armes n'y sont pas » non plus entre les mains de tout le » monde, mais en la garde d'une seule » personne, & même d'un esclave; » parce que l'Océan rassûre contre » les invasions soudaines de l'ennemi; » qu'infailliblement des bras, *long-tems* » *soulagés du poids des armes, volon-* » *tiers s'énervent.* » Nouveau contresens du traducteur. *Tacite* ne dit pas qu'on proscrivoit l'usage des armes chez

les anciens Suédois, par la raiſon que *des bras, long-temps ſoulagés du poids des armes, volontiers s'énervent*; mais parce qu'*il eſt difficile de contenir & de ſoumettre à la ſubordination des ſoldats armés, qui ſont oiſifs.*

Je ne pouſſerai pas plus loin, Monſieur, le relevé des inexactitudes dont cette traduction fourmille; chaque page m'en découvre de nouvelles, & je ferois un volume entier, auſſi gros que celui de M. *Boucher*, ſi, àtoutes les bévues dans leſquelles il tombe en traduiſant les *Mœurs des Germains*, je joignois encore celles de *la vie d'Agricola*. Les citations que je viens de vous mettre ſous les yeux ſont plus que ſuffiſantes, pour m'autoriſer à prononcer que cette verſion eſt très-peu fidèle, & que le nouvel Interprete, loin d'être le premier & le ſeul qui ait entendu *Tacite*, eſt au contraire l'un des traducteurs de cet Hiſtorien qui aient le moins ſaiſi ſon véritable ſens. Il me reſte à prouver que la verſion de M. *Boucher* n'eſt pas même Françoiſe: ſeconde aſſertion, qu'il me

ſera auſſi aiſé de démontrer que la première.

Le nouvel Interprète, intimement perſuadé qu'il a ſaiſi le ſecret du ſtyle de *Tacite*, qu'il en a pénétré tout le mécaniſme, qu'il connoît ſa marche grammaticale, l'ordre & la diſtribution ſelon laquelle il range ſes idées, qu'il a démêlé l'art caché de ſa période, de ſa coupe de phraſes, de ſa ponctuation même, l'Interprète, dis-je, fortement préoccupé qu'il a fait toutes ces découvertes importantes, s'eſt formé dès-lors un ſyſtême particulier de traduction, dont il expoſe lui-même le plan dans ſon avertiſſement préliminaire. » Si, plus enhardi, » dit-il, par l'original, que découragé par l'élégance des traductions, » je pouvois, de concert avec le génie » de notre langue, rendre mon ſtyle » auſſi compoſé en François qu'en » Latin; n'ouvrir, ne fermer les » phraſes qu'avec *Tacite*, le ſuivre » dans le double ordre naturel des » idées & de leurs ſignes, donner & » toutes ſes conjonctions & ſes mêmes

» particules ; remplacer ſes périodes » ſourdes ; trancher les parallèles » comme lui ; uſer comme lui des » verbes à l'infinitif, ou à d'autres » temps figurés, ou avec autant d'é- » conomie ; employer, à ſon exemple, » ces participes iſolés en forme de » ſommaires ; enfin conſerver le tour » des diſcours obliques, ainſi pré- » ſentés par l'Hiſtorien ; peut-être » avoueroit-on que tous ces reſſorts, » chacun en ſoi peu conſidérables, ne » laiſſent point par leur réunion de » donner au ſtyle ce mouvement, qui » ne doit pas tout-à-fait ſe perdre » dans l'intervalle, quelque long qu'il » ſoit, de l'original à la copie ; mes » nouvelles tentatives dès-lors ne dé- » plairoient pas entièrement aux per- » ſonnes entr'autres, qui, ayant plus » de goût que d'étude, ſouhaitent » moins connoître la langue que le » langage de *Tacite* ».

Vous voyez, Monſieur, que l'Interprète, armé de l'équerre & du cordeau, s'eſt impoſé la loi d'être rigoureuſement littéral, d'imiter juſqu'aux plus légères nuances du ſtyle

de *Tacite*, de niveler exactement ſes phraſes ſur celles de cet Hiſtorien, de ne les *ouvrir* & de ne les *fermer*, qu'au moment même où elles s'ouvrent & ſe ferment dans le texte qu'il traduit, de rendre même juſques à ſes conjonctions & à ſes particules, & d'en tenir un fidele compte, tant pour le nombre, que pour leur arrangement local. Qu'eſt-il réſulté, & que devoit-il en effet réſulter de cette biſarre tentative? Un François barbare, un ſtyle incorrect, néologique, obſcur, entortillé, ſans liaiſon: telles ſont à-peu-près les qualités du ſtyle de M. *Boucher*. Vous en jugerez vous-même, Monſieur, par quelques morceaux, pris au haſard, dans ſa verſion de la vie d'*Agricola*; j'y conſerverai l'ortographe particulière du traducteur, qui retranche très-fréquemment les doubles conſonnes.

» Quoique *par le ſort* de la queſture, » *Agricola* eût eu l'Aſie pour départ- » tement, *Salvius Titianus* pour Pro- » conſul, il demeura incorruptible, » & *au ſein* d'une riche province *ouvert* » *aux avides mains* des concuſſionaires,

» & ſous un Gouverneur auſſi enclin
» à *la* fouler, qu'à *les* excuſer *en retour*
» de leur connivence *ſur* ſes malver-
» ſations. *Puis*, au ſortir de la queſture,
» en atendant le *tribunat du peuple*,
» & encore durant l'anée même de
» ſon tribunat, il demeura dans une
» inaction *conforme aux vues de Néron*,
» ſous qui le *deſœuvrement rémplaça le*
» *mérite* : même politique durant ſa
» préture, même diſcrétion. *Et* il ne
» lui étoit *effectivement* échu aucune
» Juriſdiction en partage : dans les
» jeux, dans les *vaines cérémonies* qui
» en ſont inſéparables, il fit régner
» une honête abondance, auſſi éloi-
» gnée des excès du luxe, que digne
» de l'aplaudiſſement public. *Galba*
» l'ayant alors comis au recouvrement
» des effets précieux enlevés de nos
» temples, la république, graces au
» *diligent* Préteur, n'eût plus à *frémir*
» *d'autres* ſacrilèges *que ceux* de *Néron*.
» L'anée ſuivante fut une époque fa-
» tale *à ſon cœur* & à ſa fortune : *car*
» tandis que la flotte d'*Othon ſacage*
» *les côtes* de la Ligurie, aux environs
» d'*Intemelium* où demeuroit la mère

» d'*Agricola*, *elle y fut tuée dans ſes* » *terres* qu'on ravagea, ainſi que la » plupart de ſes domaines, *cauſe de ſa* » *perte. Agricola*, étant *donc* alé lui » rendre les derniers devoirs, n'eut » pas plutôt apris *en route* les préten- » tions de *Veſpaſien* à l'Empire, qu'il » paſſa dans le parti de ce Conſulaire.

» A Rome, *Mucien* diſpoſoit de » tout, ſous un nouveau Prince, dont » la fortune *n'enfloit le cœur au jeune* » *Domitien ſon fils, que pour précipiter* » *le débordement de ſes mœurs. Mucien*, » ayant envoyé *Agricola* lever des » troupes, goûta ſi fort *ſon travail* » *déſintéreſſé*, qu'après le *tardif* ſerment » de fidélité de la vingtième légion, il » lui en dona le *comandement en Bre-* » *tagne*, où l'on prêtoit à ſon *devan-* » *cier* des vues ſéditieuſes; *c'eſt que* ce » corps trop nombreux étoit formi- » dable aux Lieutenans même Con- » ſulaires, & que *chez* un Lieutenant » Prétorien, l'autorité n'étoit pas aſſez » *réprimante, par ſa faute ou celle du* » *Soldat: c'eſt ainſi qu'Agricola*, choiſi » pour remplacer & *venger* tout-à-la- » fois cet Officier, *aima mieux paroître,*

» *par*

» *par la plus rare modération envers les* » *troupes, les avoir trouvé que rendu* » *ſages.* La Bretagne étoit alors gou- » vernée par *Vectius Bolanus*, homme » *moins inexorable* qu'il ne convenoit » à des peuples ſi féroces ; *Agricola* » réprima ſon ardeur & modéra ſa » vivacité, pour ne pas s'élever *ſur* » *la ruine d'une ſubordination*, auſſi » utile qu'*honête* : bientôt après on » dona le gouvernement de la Bre- » tagne au Conſulaire *Petilius Cerialis* ; » les talens eurent pour briller une » ample carière : *mais* d'abord *Cerialis* » partageoit, avec *Agricola*, *tantôt* les » dangers, les fatigues, *puis* les expé- » ditions même *glorieuſes* : ſouvent il » lui confia quelques détachemens *de* » *troupes*, *par forme d'épreuve*, quel- » quefois de plus fortes diviſions » *après l'événement* ; & jamais *Agricola* » ne *fit trophée* de ſes exploits ; il les » raportoit *en ſubalterne* à l'autorité » *qui l'avoit mis en action :* c'eſt ainſi » que ſe faiſant un mérite d'obéir, » une peine *de ſe vanter, il n'étoit qu'au-* » *deſſus de l'envie & nulement ſans gloire.*

Encore un petit échantillon, Mon-

ſieur, du ſtyle Tacitique de l'Interprète : » Cependant l'une & l'autre » cavalerie ſe chargeant, & les chars » des Bretons augmentèrent la confu» ſion des combats à-pié ; comme, mal» gré l'épouvante qu'ils avoient jetée » d'abord, les épais bataillons de l'in» fanterie ennemie, & l'inégalité du » terrein les empêchoient de paſſer » outre ; *rien* n'avoit moins l'air d'un » choc de cavalerie *que* ces combatans, *qui*, dès le premier pas arêtés ; » étoient en même tems pouſſés par » le poitrail des chevaux, & *que* des » *chars égarés*, des courſiers, *qui* effarouchés, *qui* abandonés, *qui* ſuivant » la peur *de chacun*, ſe ruoient *à-droite*, » *à-gauche*, *en-avant*, *à-travers* tous » les rangs *de troupes*, &c. &c.

Obſervez, Monſieur, qu'un aſſez bon nombre de contreſens viennent de me paſſer effrontément ſous les yeux, en tranſcrivant ces deux morceaux ; mais je me ſuis contenté de les ſaluer, ſans me mettre en peine de les ſaiſir au paſſage. Dans une déroute générale, eſt-il poſſible d'arrêter tous les fuyards ? Eh ! bien, que dites-vous, Monſieur, du ſtyle vif, animé, ſerré,

concis du nouveau traducteur ? N'eſt-il pas bien calqué ſur celui de *Tacite* ? N'en a-t-il pas la marche, le mouvement, la rapidité ? Il ne lui manque malheureuſement que d'être François.

Un des vices principaux de la verſion de M. *Boucher* eſt d'être fréquemment obſcure & inintelligible. Ne ſeroit-ce pas un trait de reſſemblance de plus qu'il auroit voulu ſe donner avec ſon original, qu'il lui eſt arrivé ſi ſouvent de ne pas entendre lui-même ? Quoi qu'il en ſoit, il faut avoir toute la ſagacité d'un ſphinx, pour pouvoir démêler le ſens de la phraſe ſuivante, par exemple : *Quoique Trajan rende de jour en jour l'autorité plus condeſcendante, & que la ſûreté publique ait monté, de l'eſpérance & du deſir, à ce degré de confiance élevé juſqu'au comble du deſir même ; cependant*, &c. Et cette autre : *Car enfin la défaite de Craſſus, expiée dans le ſang du Roi Pacore, & par cet Orient rangé lui-même aux pieds d'un Ventidius, n'eſt-elle pas le ſeul avantage ſur nous dont il puiſſe ſe vanter ?* Et celle-ci : *Que l'intégrité, que le déſintéreſſement ne*

viennent point ſe placer dans l'éloge d'un ſi grand perſonage, à la honte de ſes perfections. Et celle-ci encore : *Les autres Nations, ſoit d'une origine comune avec les Sueves, ſoit ordinairement jalouſes de leur reſſembler, affectent, mais rarement, mais durant la jeuneſſe, ce qui chez eux aſſujettit la chevelure la plus blanche, lorſqu'ils la relevent par derrière, & que ſouvent ils la redreſſent en une ſeule touſe, ſur le ſomet de leur tête hé iſſée*, &c. &c.

Tacite commence ſouvent ſes *alinea*, ou les paragraphes qui forment les différentes ſections de ſon livre, par la conjonction & : Ne craignez pas que ſon fidèle traducteur choiſiſſe une tournure plus Françoiſe, ni qu'il commence ces mêmes ſections par un autre mot. Il faut que l'& Tacitique ouvre auſſi ſa phraſe ; ce qui donne à ſon ſtyle une certaine reſſemblance avec celui de l'Apocalypſe. Exemples : *ET véritablement ils ſont come nous dans l'uſage de conſulter le vol des oiſeaux.* — *ET l'habillement des femmes a la même coupe que celui des homes.* — *ET une choſe qui eſt paſſée en uſage chez les Celtes.* — *ET cette portion du pays des*

Suèves se prolonge véritablement du côté de la Germanie le plus éloigné de nos provinces. — ET *en effet on vit les Bretons, enhardis par l'absence du Général.* — ET *Agricola n'avoit pas fini, que l'ardeur transportoit les Soldats.* — ET *les premières décharges se faisoient de loin.* — ET *les Romains victorieux, comblés de butin, passèrent véritablement la nuit dans la joie.* — ET *il survint des conjonctures, qui ne laissoient point tarir sur le compte d'Agricola*, &c. Tous ces ET, Monsieur, commencent autant d'*alinea*.

Quoique M. *Boucher* se soit proposé de rendre *Tacite* avec rigueur, & de le suivre d'aussi près qu'il est possible, il arrive cependant quelquefois, que, malgré ce système d'approximation, il paraphrase son auteur, & lui prête même de l'esprit. *Tacite*, par exemple, dit qu'on apperçut *Thylé*, que la rigueur du climat avoit jusqu'alors tenu caché sous les neiges; *quam hactenus nix & hiems abdebat.* M. *Boucher* traduit agréablement : » On reconnut le » gisement de *Thylé*, *secret qu'avoit* » *confié l'hiver aux trop fidelles neiges.*

Tacite, dans un autre endroit, dit encore qu'au delà de la Suède, eſt une mer dormante, qu'on croit terminer notre globe ; parce que, depuis le moment où le ſoleil a paru s'y plonger, juſqu'à celui où il remonte ſur l'horiſon, ſa lumière réfléchie dure toute la nuit, & même avec aſſez d'éclat pour effacer les autres aſtres, *fulgor adeo clarus ut ſidera hebetet* ; que de plus, on croit entendre le bruit qu'il fait à ſon lever, en ſortant de l'onde, *ſonum inſuper emergentis audiri.* M. *Boucher* traduit ce morceau très-poëtiquement : » Les reſtes de lumière, » qu'en ſe plongeant dans les ondes, » le ſoleil ne *daigne* pas d'éteindre, » jettent juſqu'au lever de l'aurore, » un ſi grand éclat, *que les autres aſtres* » *tout pâles n'oſent rappeller la nuit* » *dans ſa fuite* ». Ce bruit qu'on croit entendre au lever du ſoleil, c'eſt, aux oreilles de l'Interprète, *le mugiſſement des flots, indignés de ce qu'il les abandonne.*

M. *Boucher* a joint à ſa traduction un aſſez grand nombre de notes, la plûpart auſſi frivoles que faſtidieuſes, dont la

majeure partie roule ſur la ponctuation de *Tacite*, altérée, ſelon lui, par tous les Editeurs & les Interprètes qui l'ont précédé. Vous croyez ſans doute, Monſieur, que pour rétablir la veritable ponctuation du texte de cet Hiſtorien, le nouveau traducteur s'eſt appuyé d'autorités prépondérantes, qu'il a compulſé les anciens manuſcrits, recueilli les variantes, comparé les éditions, & que les changemens qu'il ſe permet ſont le fruit & le réſultat de recherches ſçavantes & laborieuſes; point du tout: M. *Boucher* n'eſt pas homme à s'aſtreindre à la routine aveugle des Commentateurs vulgaires; il a eu recours à une méthode plus abrégée: la raiſon a été ſon guide. Intimement perſuadé qu'il a découvert tout le mécaniſme du ſtyle de *Tacite*, & qu'il connoît à fond la marche de ſes idées, il ne lui a fallu qu'un ſimple coup d'œil pour reſtituer la véritable ponctuation de cet auteur, pour placer le point & la virgule, & déterminer tous les repos, plus ou moins marqués, qui

doivent ſe faire ſentir dans ſa phraſe & dans ſa période. Vous comprenez, Monſieur, combien un pareil ſiſtême eſt arbitraire, fautif, & peu recevable. A qui M. *Boucher* perſuadera-t-il que ſon opinion particulière, deſtituée de toute preuve, doit l'emporter ſur l'autorité des plus anciens manuſcrits, des éditions les plus eſtimées, & ſur les témoignages réunis de cette foule de ſçavans, qui ont conſacré leurs veilles à l'épurement du texte de cet Hiſtorien? Une preuve de fait, qui démontre que la nouvelle ponctuation que propoſe M. *Boucher* doit être rejettée, c'eſt qu'en la ſuivant lui-même, il n'a pas entendu *Tacite*: cet argument me paroît ſans réplique.

Ce qui m'a le plus révolté dans ces *Notes*, Monſieur, eſt ſur-tout le ton cavalier, & j'oſe dire indécent, avec lequel on y attaque le célèbre Abbé *Brotier*, le dernier des éditeurs de *Tacite*, & que l'Europe ſçavante regarde avec juſtice comme le reſtaurateur de cet Hiſtorien. L'Annotateur ne fait pas plus de cas du travail de M. l'Abbé *de la Bléterie*; cepen-

dant il paroît qu'il a eu quelquefois ſa traduction ſous les yeux, & qu'il n'a pas dédaigné de s'en approprier pluſieurs lambeaux, en y faiſant quelques légers changemens. Je vais vous mettre à portée, Monſieur, d'en juger par vous-même.

Traduction de M. l'Abbé *de la Bléterie.* » Leur manière de conſulter » le ſort eſt très-ſimple. On coupe » en pluſieurs morceaux une baguette » d'arbre fruitier. Après les avoir » diſtingués par certaines marques, » on les jette pêle-mêle ſur une étoffe » blanche. Alors le Prêtre de la cité, » s'il s'agit d'affaires publiques, le père » de famille, s'il eſt queſtion d'intérêts particuliers, ayant fait une » prière aux Dieux, & regardant le » Ciel, leve trois fois chaque morceau » l'un après l'autre; & ſuivant l'ordre » où ſe ſont préſentées les différentes » marques, il en donne l'explication. » Quand elle n'eſt pas favorable, de » tout le jour on n'interroge plus le » ſort touchant la même affaire. Si » la réponſe eſt conforme à leurs » deſirs, pour plus grande ſûreté, il

» veulent qu'elle ſoit confirmée par les » auſpices..... Ce qui leur eſt pro- » pre, c'eſt d'obſerver auſſi les che- » vaux, & d'en tirer des préſages. On » les attèle au char ſacré ; le Roi ou » le chef de la cité les accompagnent » pour étudier leur ſouffle & leurs » henniſſemens. Nul augure plus dé- » ciſif dans l'eſprit du peuple, des » grands & des Prêtres, &c. ».

Traduction de M. *Boucher*, » *Leur* » *manière de conſulter le ſort eſt très-* » *ſimple, on coupe en pluſieurs morceaux* » *une baguette d'arbre fruitier*, &, *après* » *les avoir diſtingués par certaines mar-* » *ques, on les jette pêle mêle ſur une* » *étoffe blanche.* Puis, *le Prêtre de la cité* » dans les affaires publiques, *le père* » *de famille* dans les diſcuſſions parti- » culières, ayant invoqué les Dieux, » *& regardant le Ciel, leve trois fois* » *chaque morceau l'un après l'autre*; lorſ- » qu'il les a tout-à-fait enlevés, *l'ordre* » *où ſe montrent les précédentes marques*, » eſt le ſujet de ſon interprétation. » *Quand elle n'eſt pas* propice, *on* » *n'interroge plus de la journée le ſort* » *touchant la même affaire*; ſi elle eſt

» favorable, on cherche encore à la » confirmer par les auſpices.... *Ce » qui leur eſt propre, c'eſt d'obſerver auſſi » les chevaux pour en tirer des préſages. » On les attèle au char ſacré*, qu'accom- » gnent le Prêtre, le Roi ou le Chef » du Canton, *qui étudient leur ſouffle » & leurs henniſſemens; & point d'au- » gure plus déciſif dans l'eſprit* non ſeu- » lement *du peuple*, mais *des grands*, » mais *des Prêtres*, &c. ». Il me paroît évident que l'une de ces deux verſions eſt calquée ſur l'autre, & que pour les rendre exactement ſemblables, il ſuffiroit de reſtituer dans celle de M. *Boucher*, les cinq ou ſix mots qu'il a changés, en adoptant la première.

Je ſuis fâché, Monſieur, d'être obligé de porter un jugement auſſi ſévère de cette nouvelle traduction de *Tacite*: mais l'intérêt de la vérité, le reſpect dû au Public, & le deſir ſincère d'être utile au goût & à la littérature, m'impoſent la loi d'une impartialité rigide: elle guidera toujours ma plume; & s'il arrive que ma

critique paroiſſe quelquefois trop libre & trop franche, on aura du moins la juſtice d'obſerver que j'ai ſoin de l'étayer de preuves & de la motiver.

Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

La réduction de Paris, Drame Lyrique en trois Actes, par M. de Roſoi, Citoyen de Toulouſe, &c, &c, &c. A Paris, chez la veuve Ducheſne, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

LES Ecrivains du ſiècle dernier, Monſieur, accoutumés à ſuivre bonnement les routes connues, ne ſe ſont guères attachés qu'à perfectionner les anciens genres: c'eſt au ſiècle fécond de la Philoſophie, dans lequel nous

vivons, que nous ſommes redevables de je ne ſçais combien de créations ingénieuſes, qui ont multiplié nos plaiſirs, augmenté nos richeſſes littéraires, & qui doivent, au jugement de l'équitable poſtérité, nous donner une prééminence décidée ſur nos pères. M. *de Roſoi*, citoyen de *Toulouſe*, tient un rang diſtingué parmi ces génies créateurs, qui ſe ſont ouvert des routes nouvelles. Il vient, tout récemment, d'imaginer le genre du *Drame Lyrico-Comique* : idée grande, invention ſublime ! qu'on doit regarder comme l'un des plus nobles & des plus vigoureux élans de l'eſprit humain. Quelle adreſſe & quelle heureuſe audace ne falloit-il pas, en effet, Monſieur, pour remplacer les *Pierrots*, les *Baſtiens*, les *Colas*, qui étoient en poſſeſſion des tréteaux de l'Opéra-Comique, par les *Briſſac*, les *Châtillons*, les *Henri ?* A des parodies, à de petites intrigues paſtorales, M. *de Roſoi* a ſubſtitué des événemens de toute autre importance, des ſiéges, des batailles : effort de génie, qui doit être meſuré par tout l'intervalle

qui ſépare le berger du Monarque, & les avantures d'un village de l'hiſtoire d'une Nation.

Il eſt vrai que vous ne trouverez, Monſieur, dans la pièce dont je vais vous rendre compte, ni plan, ni intrigue, ni vraiſemblance, ni caractères : mais vous ſeriez injuſte d'exiger dans ce Drame, le ſecond qu'ait donné M. *de Roſoi*, une perfection que le laps du temps ſeul peut donner à ce nouveau genre. L'art du Drame *Lyrico-Comique* ne fait encore que de naître : c'eſt un enfant qui ſort du berceau, & dont la foibleſſe doit inviter à l'indulgence. *Henri IV* ſe rend maître de la ville de Paris, au moyen d'un traité ſecret, fait avec le Comte *de Briſſac*, un des ligueurs, qui veut expier le crime de ſa défection, en ouvrant à l'armée Royale les portes dont la garde lui eſt confiée. Tel eſt le ſujet de ce Drame. *Saint-Luc*, frère *de Briſſac*, chargé de traiter avec lui, annonce à *Henri IV* le ſuccès de ſa négociation, & lui préſente en même temps le jeune *Briſſon* & le Capitaine *Saint-Quentin*. Ils viennent de la part

des Echevins demander un Chevalier, *afin qu'il les guide dans le plan qu'ils ont formé pour la liberté publique, & pour la gloire du meilleur des Rois. Henri* leur promet que ce Chevalier ſe rendra, dans une heure, ſous les remparts de la ville. *Saint-Quentin* & *Briſſon* retournent vers les Echevins, & *Henri* reſte ſeul avec *Saint-Luc*, qui lui fait part des heureuſes diſpoſitions de *Briſſac*.

» Jamais, dit-il, Chevalier n'eût » une franchiſe plus loyale, une va- » leur plus étonnante, & ſur-tout une » ſenſibilité plus héroïque. Quand la » nature & l'amitié lui ont parlé en » même temps, quand il a ſçu d'ail- » leurs juſqu'où s'étend votre bien- » faiſance, ſes remords m'ont à peine » laiſſé le *pouvoir* de le conſoler. Il » m'a promis de ſe rendre au Camp » *ſous* une heure, & de m'apporter » le détail de tout ce qu'il auroit diſ- » poſé, pour aſſurer votre entrée dans » la ville.

HENRI, *du ton le plus attendri.*

» Je reſpire donc enfin... Ville trop

» chère, je te demanderai ta grace à » à toi-même, & tu ne pourras me » la refuſer. »

SAINT-LUC.

» J'ai remis à *Briſſac* le paſſeport » ſigné de votre main. Il demande, » Sire, que notre entrevue ſe paſſe » dans les ténèbres. On pourroit nous » ſurprendre au moment où nous » ſerions enſemble, & tout eſt à re- » douter.

HENRI.

» Cher ami, voudras-tu bien m'ai- » der à goûter un plaiſir digne de » moi..... Je veux être témoin de » ton entretien avec *Briſſac ;* je veux » jouir, ſans qu'il le ſçache, du » ſpectacle de ſon repentir ».

Cette ſcène eſt la ſeule qui mérite, Monſieur, d'être miſe ſous vos yeux. La voici :

BRISSAC.

» Me voilà donc dans le camp de » ce Roi, contre lequel j'ai combattu » long-temps !..... Je craignois ſa

» préſence, il m'a tout accordé, ma » honte n'en eſt que plus grande: » mon crime.....

SAINT-LUC.

» Il a tout pardonné.

BRISSAC.

» Mais, moi, dois-je me le pardon- » ner à moi-même? Je ne ſçais point » comment je pourrois ſoutenir ſes » regards, s'il étoit ici préſent. (*Henri » ſe lève*) Mais, non, c'eſt dans les » murs ſeuls de Paris que je dois de- » mander mon pardon & l'obtenir. » Tout eſt préparé; des Soldats qui » me ſont dévoués s'empareront des » portes à l'heure convenue; j'ai ſçu » tromper les chefs de la Ligue par » des apparences qui coûtoient à ma » véracité naturelle; mais c'étoit plu- » tôt un ſtratagême qu'un menſonge. » L'homme criminel, qui veut retour- » ner à la vertu, n'a pas toujours le » choix des moyens qui peuvent le » rendre à elle; mais du moins nous » ſerons vengés; le cœur du Roi ren-

» dra juſtice à un guerrier, prêt à
» mourir déſormais pour lui.

SAINT-LUC, *ſe retournant à moitié du côté du Roi.*

» Sois content : le Roi ſçait que ſes
» ſont tes ſentimens.

BRISSAC.

» Les lui as-tu bien exprimés ?
» Connoît-il bien juſqu'où vont mes
» remords, ma reconnoiſſance & mon
» admiration ? Tant de valeur unie à
» tant de clémence !

HENRI (*bas*) *ſe rapprochant de S. Luc.*

» C'eſt trop me louer.

BRISSAC.

» Adieu, mon cher *Saint-Luc*, . . .
» J'euſſe deſiré cependant . . . . .

SAINT-LUC.

» Parle, mon ami ; ne me cache
» rien.

BRISSAC.

» J'eusse desiré voir au moins le » Roi ; il m'eût tendu les bras, je m'y » serois précipité ; mes larmes auroient » coulé sur son sein ; mon cœur, en » palpitant sur le sien, m'auroit sem- » blé devenir plus pur. On n'embrasse » point *impunément* un héros.

SAINT-LUC, (*bas*) *à Henri qui s'approche d'eux.*

» Ah! Sire, qu'allez-vous faire?

HENRI, (*bas*) *à Saint-Luc.*

» Je ne puis plus y résister.

(*Il se place entre Saint-Luc & Brissac.*)

BRISSAC.

» Adieu, mon frère, que je te » presse dans mes bras! (*Il prend le* » *Roi dans ses bras, croyant tenir Saint-* » *Luc.*) Dis tout à ton bon maître. » N'oublie aucun détail..... Ah! » s'il avoit pu m'entendre!

HENRI, *avec toute l'énergie du ſentiment, & d'un ton très-débité.*

» Il a tout entendu.

BRISSAC.

» O Ciel!

HENRI.

» Eh! votre cœur ne vous diſoit-il » pas que c'eſt *Henri* lui-même?

BRISSAC.

» Ah! mon frère, pourquoi me » cacher? . . . . .

HENRI

» *Briſſac*, m'enviez-vous le plaiſir » que j'ai goûté?

BRISSAC.

» Non, mon cœur ne peut con- » tenir toute ſa joie. Sire, vous m'avez » nommé Gouverneur de Paris. Peuple » ſenſible, je ſerai le premier à te

» montrer comme on doit aimer un » tel maître. Si jamais mes descendans » obtiennent le même honneur que » moi, ville célèbre, n'oublie pas que » mes pleurs ont été le premier *gage* » de ta réduction, & désormais en » nommant un *Brissac*, puisses-tu » dire : il est mort comme il a vécu, » sous l'étendart de l'honneur Fran- » çois ».

Brissac retourne dans Paris. *Henri*, qui a promis d'envoyer un Chevalier pour traiter avec les Echevins, veut lui-même conférer avec eux sans en être connu : ce qui donne lieu à une seconde reconnoissance. Tandis qu'il promet au nom du Roi les graces qu'on desire d'obtenir, & qu'il jouit secrettement du plaisir d'entendre ses nouveaux sujets lui jurer mélodieusement, dans un *sextuor*, une éternelle fidélité, la fille de *Saint-Quentin* éplorée, les cheveux épars, vient réclamer à grands cris leur secours. Le Duc *de Feria* a condamné à mort son père & le jeune *Brisson*, pour s'être rendus furtivement dans le camp du Roi. A cette nouvelle, la sensibilité

de *Henri IV* le trahit encore : *le jour de mon entrée dans Paris*, s'écrie-t-il, *seroit marqué par ce ſupplice affreux !* il promet de ſauver les jours de *Briſſon* & de *Saint-Quentin*, & ſe retire, *dans la crainte d'être ſurpris par un corps d'Eſpagnols, qui n'eſt plus qu'à deux cents pas.* Un nouvel incident, qui forme tout le nœud de la Pièce, fait craindre que l'entrepriſe n'échoue. Les Ducs de *Mayenne* & de *Feria*, inſtruits que le Comte de *Briſſac* s'eſt rendu dans le camp du Roi, le font garder à vue. Mais ce généreux guerrier, au milieu même de ſes gardes, fait ouvrir la porte de Saint-Denis par les Soldats qui lui ſont dévoués. *Henri IV* paroît à la tête de ſes troupes, intimide les Eſpagnols, pardonne aux rébelles, & reçoit les hommages de ſes ſujets.

Il n'étoit pas aiſé, Monſieur, de remplir & de ſoutenir trois actes par une action auſſi ſimple. Mais il étoit ſi facile à M. *de Rozoi* de faire naître, de ſon ſujet même, des obſtacles qui euſſent retardé l'entrée de *Henri* dans Paris ! Que n'armoit-il la vigilance des Eſpagnols, pour déconcerter les

mesures de *Brissac* ? Par ces alternatives de crainte & d'espérance, il auroit pu remuer l'ame du spectateur, & jetter un nouvel intérêt dans sa Pièce. Mais le Citoyen de Toulouse a préféré d'aller chercher au loin des épisodes froids ou ridicules, qui ne tiennent point à son sujet. Il feint dans le premier acte que le château de Madame *de Châtillon* est attaqué par un corps de Ligueurs. Cette nouvelle Amazone, le casque en tête, la lance au poing, à la tête d'une troupe de Soldats, accourus d'un château voisin, repousse l'ennemi, & chante sa victoire. L'amour du jeune *Brisson* pour *Sophie*, fille de *Saint-Quentin*, occupe encore assez longuement la scène, en affoiblissant l'intérêt principal. Le Duc de *Feria*, ridiculement épris de cette même *Sophie*, fait éclater une jalousie aussi barbare qu'absurde. Pour se défaire de *Brisson* & de *Saint-Quentin*, il les condamne à mort, sous prétexte de trahison : on les conduisoit au supplice, lorsque la valeureuse Madame *de Châtillon*, à la tête d'un corps de troupe, rencontre ces deux

infortunés, les délivre, & les préſente à *Henri* qui briſe leurs fers, dote *Sophie* & l'unit à ſon amant.

Telles ſont, Monſieur, les parties principales de la fable de ce Drame, qui fourmille d'invraiſemblances. *La Noue*, par exemple, au lieu d'avertir *Henri IV* que le château de Madame *de Châtillon* eſt attaqué, chante paiſiblement une longue ariette. *Henri*, inſtruit de cette entrepriſe des Ligueurs, ne vôle point au ſecours de cette dame, lui dont la valeur étoit ſi vive & ſi impétueuſe! Il eſt arrêté, dit-on, par la crainte de porter un ſecours tardif.

A cette indigne nonchalance, reconnoît-on le meilleur & le plus courageux des Rois? *Saint-Quentin* expoſe imprudemment tout le ſuccès de l'entrepriſe; il paſſe légerement dans le camp du Roi pour demander un Chevalier, comme s'il n'avoit pu remettre le ſoin de cette commiſſion à *Saint-Luc*, qui étoit chargé de toute la négociation. On eſt révolté d'entendre le jeune *Briſſon*, au milieu des horreurs d'une guerre civile, ſur les remparts

mêmes

mêmes de Paris affiégé, frédonner ces couplets charmans :

Qui voit Sophie,
Doit s'enflammer ;
C'eſt pour la vie
Qu'il faut l'aimer.
Ses yeux, ſa voix ſi tendre,
Ont un pouvoir égal ;
Et qui peut l'entendre,
Devient mon rival.

C'eſt avec cette gaîté qu'il ſe conſole de la rivalité du Duc de *Feria*, Eſpagnol tout puiſſant ! Dans l'entrevue de *Henri* & des Échevins, ces perſonnages, dont l'état eſt ſi grave, font au Roi leur ſerment de fidélité, qu'ils expriment dans une petite chanſon. Etoit-ce le moment de faire éclater un enthouſiaſme lyrique ? Mais le ſuccès dépend du ſecret : s'ils étoient entendus ! N'importe. M. *de Rozoi* eſt le plus intrépide des hommes ; un *duo* ne lui ſuffit même pas ; un *trio*, un *quatuor* ne lui ſemblent point encore aſſez bruyants ; il lui faut un *ſextuor* ! Eſt-il

poſſible qu'il ſoit tombé dans l'imagination d'un Poëte, d'aſſembler ſix chefs d'une entrepriſe, pour leur faire chanter à haute voix leur complot, préciſément à l'heure d'une ronde, ſous les remparts de l'ennemi! Ce qui ne me paroît pas moins incroyable, Monſieur, c'eſt que tout Paris ait applaudi à ce monſtrueux Drame *lyrico comique*, dans lequel, un ſi grand nombre d'invraiſemblances ne ſont pas même rachetées par la correction du ſtyle; où le Roi, le plus ſimple qui fut jamais, s'exprime avec l'emphaſe d'un déclamateur, & le jargon maniéré d'une précieuſe ridicule. Le nom adoré de *Henri IV* a fait, dit-on, le ſuccès de cette Pièce: en ce cas, quoique faſſent les François pour honorer la mémoire de ce bon Roi, j'oſe bien les défier de lui donner à l'avenir des marques plus fortes de leur amour.

Je ſuis, &c.

Dissertation sur le Drame lyrique, par M. de Rozoi, Citoyen de Toulouse, &c, &c, &c. Brochure in-8°. de 36 pages, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. *de Rozoi* invite les personnes qui se procureront le Drame de la *Réduction de Paris*, de ne point lire cet ouvrage, sans y joindre sa Dissertation sur le Drame lyrique. C'est pour me conformer à ses desirs, Monsieur, que je vais, à la suite du Drame, vous rendre compte de cette Dissertation; j'espère que M. *de Rozoi* me sçaura gré de cette complaisance, & qu'elle le confirmera dans l'opinion où il est, que » les hommes sont nés avec un cœur » bon; mais que leur âge est toujours » celui de l'adolescence, & que tou» jours ils en ont l'espiéglerie ».

Le citoyen de Toulouse a craint que les règles du nouveau genre *lyrico-comique* ne fussent pas suffisam-

ment développées dans la *Réduction de Paris*, & il ſçavoit combien il étoit eſſentiel qu'elles fuſſent bien connues. D'ailleurs la mort pouvoit le ſurprendre au milieu de ſa carrière ; combien de ſecrets enſévelis dans les tombeaux où repoſent les écrivains & les artiſtes ! les idées de M. *de Rozoi* n'ont plus à craindre cette deſtinée. Les voilà toutes heureuſement conſignées dans cet écrit, & l'auteur peut être ſûr qu'elles ſeront fidelement tranſmiſes à la poſtérité.

Combien de choſes, Monſieur, dans cette Diſſertation ! J'y diſtingue le panégyrique de *la Réduction de Paris* ; une ſortie contre le rire ; l'hiſtoire d'un mariage de l'auteur avec la gloire ; l'origine du Drame lyrique ; enfin la raiſon ſur laquelle eſt appuyée la néceſſité de ce genre. *Allons pas à pas & ſuivons l'ordre de ces idées.*

Panégyrique de la *Réduction de Paris.* » Depuis chaque acteur, deſtiné » à jouer un rôle dans mon Drame, » juſqu'à chaque perſonne des différens » cercles où j'avois lu mon ouvrage, » une voix unanime m'avoit aſſûré

» que ce ſecond tableau étoit plus » fort de deſſin & de coloris que le » premier : (*celui de Henri IV*) ». Le *Sextuor* chanté par les Echevins de Paris excite ſur-tout ſes extaſes. » Imaginez une aſſemblée d'hommes » vertueux, fidèles à leur Souverain, » occupés de répondre à un guerrier, » chargé de recevoir leur ſerment de » fidélité ; mettez ce ſerment en dia- » logue, il perd de ſa chaleur & de » ſon énergie. Mais que le mode mu- » ſical exprime tout ce qu'un pareil » moment a d'auguſte & de touchant ; » ſur-tout ſi le Roi lui-même reçoit, » ſans être connu, ces gages de fidé- » lité ; ſur-tout ſi la ſcène ſe paſſe » dans la nuit ; *ſur-tout ſi les ennemis* » *peuvent entendre ce concert* : voilà le » moment le plus digne d'un beau » génie avoué par *Polymnie*. J'en » appelle à tous ſes rivaux ». Et moi au bon ſens.

Sortie contre le *rire*. M. *de Rozoi* eſt une conquête dont doit s'énorgueillir M. *Mercier* ; mais ce diſciple a laiſſé les détails anatomiques à ſon

maître & n'a conſidéré que le côté moral du rire. » La nature n'a pas » mis en nous le rire comme un beſoin » toujours actif. Le rire eſt peut-être, » en effet plutôt une convulſion » qu'une ſenſation ; le ſentiment qui » tient à l'ame ne fait jamais rire ; » l'eſprit ſeul conſtitue pour l'ordi- » naire cet attribut de la gaieté ; le *vis* » *comica* qui faire rire, tient plutôt à » la malignité qu'à toute autre affec- » tion ». Rien n'eſt plus concluant. Mais je ſoupçonne ici quelque réti- cence, & je ſuis perſuadé que M. *de Roſoi* n'a pas dit encore toutes les raiſons, qui excitent ſa bile contre le *rire.*

Mariage de l'auteur. » Une jeune » Angloiſe, née pauvre, ſans amis, » ſans reſſource, gagnoit ſa vie à tri- » coter ; un jeune homme la voit, » l'aime avec fureur, lui demande à » l'épouſer. Je ſuis pauvre, lui ré- » pond-elle ; la fortune ne t'a pas » traité plus favorablement. En deve- » nant épouſe & mère, je ſerois trois » fois plus à plaindre. Tu vois quel » eſt mon ouvrage, & combien ſon

» produit eſt foible. O mon amant ! » trouve un moyen de hâter mon tra» vail ! la miſère nous ſépare, l'aiſance » nous rapprochera. L'amant invoque » le Dieu qui préſide à ſes vœux ; cha» que jour nouveaux eſſais. Le voilà » devenu artiſte : la machine des bas» au-métier naît des combinaiſons de » l'amour inventif. Une nouvelle bran» che de commerce prouve à la nature » entière combien le génie a de droits » à ſa reconnoiſſance quand c'eſt le » même ſentiment qui l'inſpire. Telle » eſt l'hiſtoire de tous les arts. Cette » maîtreſſe ſi chérie, c'eſt la gloire. » D'abord foible, obſcure, ſes infor» tunes, ce ſont les ennemis qui la » veulent arracher à l'objet qui ſou» pire pour elle. Sans les efforts du » génie, point d'hymen à eſpérer. Mais » que le génie invente de nouveaux eſ» ſais, alors, &c. ». Tout ceci eſt la propre hiſtoire du citoyen de Toulouſe : il étoit amoureux de la gloire, il invente le Drame lyrique, qui vaut pour le moins la machine des bas-au-métier. La gloire, attendrie par cette précieuſe

découverte, ne recule plus son hymen, & M. *de Rozoi* l'épouse.

Origine du Drame lyrique. » Une » actrice jouoit de simples bergères » ou des Cataux charmantes. Mais » ces rôles étoient peu analogues à » son caractère de tête, de marche, » de diction & d'énergie. » La compassion émeut les entrailles de M. *de Rozoi*. Que fait-il ? Il élève cette bergère, cette *Catau* à la dignité de duchesse & de reine ; & alors le caractère de tête, de marche, de diction, d'énergie de l'actrice, se trouve de niveau avec la prose majestueuse de M. *de Rozoi*.

Enfin, raison péremptoire & très-claire, qui doit faire adopter le genre lyrico-comique : le dissertateur va la chercher bien au-delà du déluge. » Dans des temps où l'homme encore » au berceau, tel que le reste de » l'Univers, essayoit & sur lui-même, » & sur tout ce qui l'environnoit, le » premier tact de la curiosité, il leva » ses mains vers le Ciel..... Un » nuage en descendit & s'ouvrit bien-

» tôt aux yeux de l'homme. L'erreur,
» tyran premier de l'humanité, se
» hâta de voiler le ſpectacle ſublime
» qui eût embelli la nature. Au lieu
» de l'Etre céleſte qui venoit inſtruire
» les humains, elle fit paroître une
» Magicienne, auſſi dangereuſe que
» ſéduiſante, l'Illuſion. Un vieillard
» la vit, & comme tout ſubſiſte ou
» périt par lui ſeul, la fée nouvelle
» conſentit à l'épouſer; &, pour mieux
» mériter de lui plaire, elle prit le
» nom de *la vérité*; bientôt les hom-
» mes la ſuivirent en foule, idolâ-
» trèrent ſes charmes qui les égaroient,
» & périrent, mais toujours en l'a-
» dorant. L'homme enfin fut vengé.
» Ce même époux, qui avoit accru le
» pouvoir de la Magicienne, dévora
» lui-même ſa coupable épouſe, & le
» rideau fantaſtique qu'elle avoit tiré
» devant le nuage, où réſidoit la véri-
» table inſtitutrice des humains; ri-
» deau levé quelquefois, plus ou
» moins, par des hommes ou plus
» ſages ou plus inſtruits, mais qui
» trop ſouvent en avoient été punis.
» Enfin, le redoutable deſtructeur

» anéantit & le rideau & la fée crimi-
» nelle ; le nuage ne fut plus qu'un
» trône où la vérité parut telle qu'elle
» eſt, telle qu'elle doit être, ſans
» aucun vêtement étranger, parée de
» ſa nudité. Tel a été ſon ſort ; tel il
» eſt encore : l'illuſion, ſa plus redou-
» table ennemie, a trouvé depuis l'art
» de l'habiller à ſa manière ; mais le
» temps dévore tout enfin, & la vé-
» rité reſte »..... Et voilà pourquoi le genre du Drame lyrique doit être conſervé : *Et voilà pourquoi votre fille eſt muette.*

Enfin l'auteur termine ſa très-longue, très-ennuyeuſe & très-inutile diſſertation par une proteſtation ſolemnelle de ne répondre à aucun écrit polémique, ni à aucune des critiques qu'il prévoit bien que ſon Drame doit eſſuyer. Ce n'eſt pas qu'il manque de ſenſibilité pour ce cher enfant ; mais il croit qu'il vaut mieux, ſans doute, lui donner de nouveaux frères, bien conſtitués, bien robuſtes, que de perdre ſon temps en de frivoles diſputes.

Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

Suite des Epreuves du ſentiment, par M. d'Arnaud, Tome troiſième, cinquième Anecdote, Roſalie. A Paris, chez Delalain Libraire rue de la Comédie Françoiſe, in-8°. de 92 pages avec gravures.

CETTE nouvelle Anecdote eſt ſans contredit, Monſieur, une des plus touchantes & des plus morales de toutes celles que nous a données M. *d'Arnaud*, dans ſon intéreſſante collection des *Epreuves du ſentiment*. Il y montre dans quel abîme de maux, de jeunes perſonnes peuvent être entraînées par cet excès de ſenſibilité, dont on leur fait juſtement un crime, parce qu'il a ordinairement les ſuites les plus importantes pour elles & pour la ſociété. Il y préſente en même temps le contraſte frappant d'une dévotion mal-

entendue, cruelle, inexorable, avec une véritable piété, toujours bienfaisante, toujours douce, tendre & compâtissante.

Rosalie, ou Mlle *Domerval*, unissoit à un cœur facile à s'enflammer tous les agrémens extérieurs. Fille d'un honnête négociant dont plusieurs banqueroutes avoient ruiné la fortune, elle se voit enlever, dès l'âge de quinze ans, ceux dont elle tenoit la naissance. Cette aimable orpheline est obligée de passer sous la puissance d'une vieille tante maternelle, qui se nommoit Mlle *Mézirac*. Elle étoit, dit l'auteur, du nombre de ces ames *épargnées* & arides, qui prennent leur sécheresse pour l'amour de la vertu, & leur humeur chagrine pour la haîne du vice; & qui, satisfaites de remplir jusqu'au scrupule les devoirs du culte religieux, sont bien éloignées d'en saisir les vrais principes. Elle menoit de temps en temps sa nièce chez une veuve de ses amies, qui ne se piquoit pas d'une vertu moins sévère que la sienne, mais qui cependant re-

cevoit assez nombreuse compagnie. Mlle *Domerval* remarque, dans cette société, un jeune homme qui, à un extérieur honnête, joignoit toutes les qualités propres à inspirer une passion. A peu-près du même âge que *Rosalie*, *Montalmant* ne manquoit point d'accompagner sa mère dans les visites qu'elle rendoit à la veuve. Ces deux jeunes gens conçoivent insensiblement du penchant l'un pour l'autre ; ils s'en font l'aveu, & se persuadent que rien ne pourra s'opposer à leur union : la maîtresse de *Montalmant*, égarée sans retour, lui accorde enfin les faveurs de l'épouse. Quelque temps après, elle en reçoit une lettre, par laquelle il lui déclare qu'il est obligé de céder aux volontés de sa mère, de renoncer à sa passion, & de souscrire à un mariage qui va le mettre entre les bras d'une autre femme. *Rosalie*, frappée comme d'un coup de foudre, se croit parvenue au dernier degré de l'infortune : elle s'apperçoit qu'elle va bientôt devenir mère. Toujours remplie de sa passion, & livrée au

plus affreux déſeſpoir, elle veut attenter à ſes jours : la Nature, la Religion l'arrêtent. Mlle *Mézirac* eſt atteinte d'une indiſpoſition qui laiſſe à ſa nièce quelque liberté : *Roſalie* a le courage de ſe paſſer de tout ſecours. Elle met au monde un garçon dans une eſpèce de réduit abandonné, qui tomboit en ruine, au bout d'un long jardin. L'idée de l'opprobre & du déshonneur qu'elle va bientôt eſſuyer, s'offre ſans ceſſe à ſon eſprit ; incertaine, égarée, elle projette pluſieurs fois de ſe défaire de ce malheureux fruit de ſa foibleſſe. Mais la nature l'emporte. Enfin elle a recours à un honnête Eccléſiaſtique, qui lui repréſente toute l'horreur de cette abominable action. Il ſe nommoit *Freminville*, & deſſervoit une des plus modiques Paroiſſes du Fauxbourg de * * quoique très-pauvre, il ſe charge de faire élever l'enfant, & de pourvoir à ſon entretien. Cependant Mlle *Domerval* ne pouvoit oublier *Montalmant*, ni ſe perſuader qu'elle en fût délaiſſée pour toujours. Une nouvelle lettre

lui annonce qu'il eſt marié : le charitable Eccléſiaſtique s'efforce de calmer l'emportement auquel elle ſe livre, & lui préſente toutes les conſolations de la Religion. Cependant Mlle *de Mézirac* avoit des vues qui ne s'accordoient guères avec la poſition où ſe trouvoit ſa nièce. Cette Dlle *de Mézirac* avoit une averſion décidée pour le mariage, qu'elle regardoit comme un état de perdition. Elle déclare à *Roſalie* qu'elle lui a choiſi un couvent, & qu'il faut abſolument qu'elle embraſſe la vie Religieuſe. Mlle *Domerval* n'a point la force de répondre ; elle conſulte *Freminville*, qui ſe charge d'aller faire des repréſentations à Mlle *de Mézirac*. Elles ſont infructueuſes. Quelques jours après, il reçoit un ordre de ſe rendre chez ſon Evêque. Le Prélat lui fait les réprimandes les plus amères. Il lui reproche d'avoir un enfant, & de pouſſer le ſcandale juſqu'à le faire élever preſque ſous ſes yeux. Le digne Curé lui expoſe l'événement qui a donné lieu à cette calomnie ; mais il refuſe

constamment de nommer la personne qui lui a confié son secret & son honneur. L'Evêque incrédule rejette cette histoire comme une fable. Mlle *Domerval*, qui apprend tout ce qui vient de se passer, fait sur elle-même un effort presque surnaturel : cette femme, qui craignoit plus que la mort que sa faute ne devînt publique, vole chez l'Evêque, &, par le récit le plus circonstancié, parvient à lui faire connoître l'innocence de *Freminville*. Le Prélat promet de la protéger auprès de sa tante ; mais il meurt quelques jours après, & laisse cette infortunée, plongée plus avant que jamais dans l'abîme. Un jour elle traversoit un jardin public, & les Compagnies les plus distinguées ornoient la promenade. Quel spectacle la frappe ! Son enfant & la femme qui en avoit soin ! cette femme passoit sur un petit pont, construit de mauvaises planches ; une de ces planches se brise, & la nourrice tombe dans une pièce d'eau assez profonde, avec le fils de *Rosalie*, qu'elle tenoit dans ses bras. » Aussitôt on en-

» tend un cri : mon enfant ! Mon en-
» fant ! c'étoit à une mère qu'étoit
» échappée cette indiscrétion. Tout le
» public a les yeux attachés sur Mlle
» *Domerval*. Elle s'étoit précipitée dans
» la pièce d'eau, & elle répétoit à
» haute voix & avec tous les trans-
» ports de l'amour maternel : secou-
» rez mon enfant ! C'est mon enfant !
» il va périr. On retire les trois per-
» sonnes évanouies, qui toutes les
» trois reviennent au jour. Toute la
» ville, en quelque sorte, environ-
» noit Mlle *Domerval*, & sut dans l'ins-
» tant qu'elle étoit mère, & que l'en-
» fant lui appartenoit. » Mlle *de Mézirac*, enflammée de colère, accourt & reproche à sa nièce que cet enfant est le fruit de son libertinage avec *Freminville*. *Rosalie*, élevée au-dessus de son sexe, au-dessus d'elle-même, raconte hautement son aventure, divulgue sa passion pour *Montalmant*, & justifie pleinement le vertueux Curé ; elle fait plus : elle expose ouvertement les bienfaits dont il l'a comblée : tout le monde l'admire, verse des larmes

& ſe ſent intéreſſer en ſa faveur. Pour Mlle *de Mézirac*, elle la chaſſe ſans pitié de ſa maiſon. *Roſalie* n'a d'autre aſyle que le réduit de la nourrice de ſon fils, & d'autre ſoutien que le charitable Eccléſiaſtique; ſa tante meurt après l'avoir déshéritée. Enfin les reſſources de *Freminville* s'épuiſent. Mlle *Domerval* tombe dangereuſement malade, & ſe trouve réduite à la dernière extrêmité. Un jeune homme entre avec précipitation, demande *Roſalie*, apprend qu'elle expire, & ſe jette avec fureur entre ſes bras. C'étoit *Montalmant*, que ſa mère avoit forcé, par les plus cruelles perſécutions, à écrire toutes les lettres adreſſées de ſa part à Mlle *Domerval*, mais qui n'avoit pris aucun engagement. Sa mère n'eſt plus : il revient offrir ſa fortune & ſa main à *Roſalie*. Mais on craint pour la vie de cette infortunée ; au bout de quelques jours ſon ſort ſe décide ; une criſe heureuſe la ſauve, & dès qu'elle eſt rétablie, *Montalmant* lui raconte tout ce qui a

cauſé ſes torts apparens avec elle ; il reſtitue à *Freminville* tous ſes bienfaits ; le digne Curé célèbre leur mariage, & ces époux eſtimables eurent pluſieurs enfans, qui mirent le comble à leur félicité mutuelle.

Que de tableaux auſſi touchans qu'inſtructifs, Monſieur ! Combien de ſituations pathétiques ! M. *d'Arnaud* réunit à un très-haut degré les deux parties les plus eſſentielles à tout écrivain, l'imagination & la ſenſibilité ; & perſonne ne fait un plus noble uſage de ces ineſtimables préſens de la Nature. C'eſt bien des excellentes anecdotes de cet auteur que l'on peut dire :

La mère en preſcrira la lecture à ſa fille.

Il en a paru deux, depuis *Roſalie*. Je me propoſe, Monſieur, de vous les faire connoître inceſſamment. Le quatrième Volume *in*-12 des *Epreuves du Sentiment* paroît depuis quelques jours, & ſe trouve auſſi chez *Delalain*, Libraire, rue de la Comédie Françoiſe.

*Lettre de M. FARIAU DE SAINT-ANGE *, à M. l'Abbé GROSIER.*

MONSIEUR l'Abbé *Groſier*, puiſque vous voulez abſolument aſſocier ma famille au partage de ma gloire, quoiqu'elle ne s'en ſoucie guères, il faut que je vous apprenne l'ortographe de ſon nom. Le voici: *FARIAU*. Si vous ne ſçavez pas lire l'écriture à la main, M. * *, qui jadis a été ſaute-ruiſſeau, aura la complaiſance de vous l'épeler. Au ſurplus, vous auriez beaucoup d'autres choſes à apprendre de moi. Mais il y a temps pour tout, & vous ne perdrez rien pour attendre. Je compte d'avance ſur votre reconnoiſſance, & j'ai l'honneur d'être, Monſieur l'Abbé *Groſier*.

Votre, &c. *de SAINT-ANGE.*

A Paris, ce Dimanche 23 Juin 1776.

* Auteur de la traduction de *l'Homme du Monde*, dont on a rendu compte dans le N° I de *l'Année Littéraire*. 1776.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

PENSÉES *diverſes, par le ſieur Hadik. A Paris, de l'Imprimerie de Ph. D. Pierres, Imprimeur du Collége Royal de France, rue Saint-Jacques, brochure de 15 pages.* Depuis long-temps, bornés à recueillir l'eſprit & les penſées des autres, il ſembloit que notre propre fonds fût épuiſé. M. *Hadik* vange notre ſiècle de ce reproche, en donnant au public ſes *penſées diverſes.* Que de choſes renfermées dans l'eſpace étroit de 14 ou quinze pages ! La religion, la philoſophie, le mariage, la fortune, les langues, &c, &c. Telles ſont les matières ſur leſquelles s'exercent les méditations profondes de M. *Hadik.* Proſterné d'abord très-dévôtement au pied des Autels, on ne devoit guères s'attendre à le voir, deux pages après, proſterné aux pieds d'une *Chloé* imaginaire, & lui faire les plus tendres déclarations d'amour. Le malheur eſt qu'il ne s'exprime pas mieux dans une ſituation que dans l'autre. Je ne ſçais ſi les *Chloé* de nos jours ſeroient bien ſenſibles à de pareilles dou-

ceurs : *Chloé, jeune fille, qui ferez mon bonheur parfait, parce que vous menez une vie réglée, chère & charmante Chloé ! Je mets tout à vos pieds, pour vous marquer ma gratitude. Venez dans ma maison de plaisance*, &c. Cependant M. *Hadik*, déguisé sous le nom de *Daphnis*, est exaucé. *Chloé a beau s'élever au-dessus de la nature*, M. *Hadik est un heureux mortel, à la sagesse duquel la jeune fille ne sçauroit résister.* Ils s'unissent *dans leur maison de plaisance, jusqu'à ce qu'après un nombre d'années, ils prennent congé l'un de l'autre, en s'embrassant un million de fois.*

A quelle marque doit-on reconnoître le vrai brave ? M. *Hadik*, nous l'apprend : *le vrai brave se fait reconnoître par la valeur.* Le nouveau penseur se propose pour un modèle de frugalité. Il ne va jamais dîner en ville. *On a beau le prier, il ne veut & ne peut se rendre à la cérémonie du Dieu Comus : au lieu du chapon aux olives, sans sortir de son réduit, il mange sa pomme cuite, & en place de l'eau du grand Sultan, avale celle de la Seine ; aussi l'argent nécessaire à sa subsistance reste-t-il dans sa bourse,*

Auroit-on jamais deviné qu'apprendre une langue, c'étoit vouloir construire une maison ? Voici la preuve de cette étonnante assertion, *On ne sçauroit apprendre une langue sans l'étudier*, grande vérité ! *comme on ne sçauroit bâtir sans matériaux. Les neuf parties d'oraison sont la première pierre ; les substantifs, les adjectifs & une collection de verbes sont les autres pierres, pour élever le bâtiment ; le plâtre lie les pierres, comme la Syntaxe, les phrases. Le maçon est l'écolier ; si le maçon n'a pas assez de pierres, peut-il élever son bâtiment ? Un Ecolier qui ne garnit pas sa mémoire d'un recueil de mots, ne peut en faire des phrases.* A qui peut-on mieux adresser, qu'à M. *Hadik*, qui parle si savamment de plâtre & de mortier, ce précepte de notre Maître en l'art d'écrire ;

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un Art nécessaire,
Qu'écrivain du commun & poëte vulgaire.

Portrait en manière noire. Estampe d'environ un pied de haut, sur 10 pouces de large, Gravée par William Smith, d'après le tableau original de Vandick,

peint à Londres en 1645. A Paris, chez Huniers, rue de Tournon. Tous les Artiſtes & les Amateurs éclairés avoient toujours cru juſqu'ici que *Vandick* étoit mort en 1641. Mais on voit par l'inſcription qu'on lit au bas de cette Eſtampe, que ce Peintre célèbre vivoit encore en 1645, à moins qu'on n'aime mieux croire qu'il ſoit revenu de l'autre monde, pour peindre ce portrait. Il me paroît aſſez commode de faire ainſi reſſuſciter les gens pour leur faire peindre un tableau, qu'on a deſſein de graver d'après eux. On ignore quel eſt le perſonnage que ce portrait repréſente; mais en récompenſe, on ſçait que c'eſt *Maillet* qui l'a imprimé.

En mettant de côté la ridicule prétention de *Maillet*, qui n'a pas voulu laiſſer ignorer à la poſtérité qu'il avoit imprimé ce portrait, gravé d'après un tableau poſthume, je dois faire obſerver que la tête a de l'effet, de l'expreſſion, du caractère; mais dans le reſte, le Graveur ou l'Imprimeur *Maillet*, n'ont pas épargné le noir; car *Vandick*, à coup ſûr, ne l'auroit pas répandu avec tant de profuſion.

Je ſuis, &c.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Jezennemours, Roman-Dramatique; par M. Mercier, 2 Volumes in-12 d'environ 300 pages. A Amſterdam, & ſe trouve à Paris chez le Jay, Libraire, rue Saint-Jacques, au Grand Corneille.

CE Roman, Monſieur, contient l'hiſtoire d'un bon jeune homme, eſpèce de Philoſophe, d'abord Secrétaire du Fermier Général *Monval*; celui-ci en fait ſon ami, & veut de plus l'aſſocier à tous ſes plaiſirs. Mais les principes de l'auſtère *Jezennemours* ne ſont pas les mêmes que ceux de *Monval*: *jezennemours eſt ſimple comme l'enfant qui vient de naître, il a tous les pré-*

jugés de ſa nourrice, & le lait de la crédulité lui ſort encore par tous les pores. Le Fermier Général entrepend ſa cure ; la première leçon qu'il lui donne eſt au ſortir d'une orgie délicieuſe, d'un de ces ſoupers fins dont la volupté fait tous les apprêts. *Jeznnemours* s'étoit échappé de cette Fête, pour aller dans le jardin contempler les étoiles ; *Monval* le ſuit, lui fait des reproches de quitter ſa table après le premier ſervice, & entame ce qui eſt très-vraiſemblable, une converſation de dix-huit mortelles pages ſur la ſpiritualité de l'ame. Mais les *douces fumées de la table brouillent un peu les idées* du Fermier Général ; il laiſſe *Jeznnemours* au jardin, & va ſe coucher.

L'honnête *Monval*, qui, par paſſe-temps, veut faire une expérience ſur ce qu'on appelle *un Philoſophe*, met pluſieurs moyens en uſage pour dérouter la ſageſſe de ſon Secrétaire. Il le laiſſe d'abord aux priſes, dans un boudoir voluptueux, avec une très-jolie perſonne, en déshabillé couleur de roſe ; mais l'impudence de cette

nymphe révolte le pudique *Jezennemours*, qui s'échappe de ſes bras. *Monval* n'eſt pas rebuté. Il raiſonnoit aſſez pour comprendre que l'air libertin de celle qu'il avoit choiſie, avoit effarouché le ſage jeune homme. Réſolu de le livrer à quelque femme, qui portât au moins le maſque de la vertu, il va trouver une de ces beautés diſcretes, qui ſçavent couvrir leurs déſordres du voile de la modeſtie & de la décence. » *Florimonde* étoit une » jeune perſonne d'environ vingt deux » ans ; à quatorze elle avoit eu le » malheur de plaire à quelqu'un de » ces grands, à qui rien ne coûte pour » ſéduire l'innocence. Elle avoit été » enlevée, non par l'or, mais par » force ; & bientôt éblouie de la ma- » gnificence qui l'environnoit, ſon » jeune cœur, ſans expérience, s'étoit » laiſſé corrompre : mais ſi elle avoit » cédé à ſa jeuneſſe, à la voix du » plaiſir, jamais elle ne s'étoit livrée » à la diſſolution. Elle couvroit ſon » déshonneur du nom d'un époux » qu'elle n'avoit jamais eu ; elle ſe » diſoit veuve, & ce titre heureux,

» qui réunit la considération & la » liberté, servoit à voiler ce qu'elle » vouloit cacher à tous ». *Monval* parle souvent à *Jezennemours* de cette *Florimonde*, & la lui représente sous les couleurs les plus propres à le séduire, c'est-à-dire, sage, honnête, vertueuse, même Philosophe. Le docile *Jezennemours* se laisse conduire chez cette femme; il la voit, l'écoute, & brûle aussi-tôt de parler, *pour confondre son expression avec la sienne; car leur ame étoit déja d'accord, & se rencontroit dans leurs sentimens avec une facilité, qui même ne les étonnoit plus.* Il falloit cependant menager au bon jeune homme la facilité de voir tous les jours *Florimonde*, & assûrer tellement sa défaite, qu'il lui fût impossible d'échapper au piége. Qu'imagine *Monval?* Il fait accepter à *Jezennemours* l'emploi d'Intendant chez *Florimonde*, qui l'emmène dans un château, dont elle se dit la propriétaire, quoiqu'il appartienne à *Monval.* Incident auquel on ne s'attendoit pas. *Florimonde*, cette *Lais* adroite & décente, qui se prêtoit avec tant de complaisance au

complot corrupteur de *Monval*, devient elle-même sérieusement amoureuse du jeune Philosophe. »Elle avoit » senti pour lui une inclination secrete, » qui jusqu'alors lui avoit été in» connue. Elle tournoit au profit d'un » feu caché tout le stratagême que » *Monval* lui faisoit jouer. Elle s'étoit » brûlée au flambeau de l'amour, en » croyant ne faire qu'un badinage; » elle sentit qu'elle alloit aimer sérieu» sement, & qu'elle étoit déja vaincue » par celui qu'elle devoit dompter ». De son côté, le bon *Jezennemours*, qui ne doutoit nullement que Madame *Florimonde* ne fût très-sage & très-honnête, éprouvoit de grands scrupules: *il condamnoit ses desirs secrets, les jugeoit un outrage fait à une aussi chaste beauté; il regardoit sa passion comme un crime commencé, un véritable attentat à la pudeur, & une infidélité coupable.* Un jour, dans un bosquet, il se hasarda à lui baiser la main: la pudique dame se fâcha. Grands remords. Le jeune sage rougit de l'audace qu'il avoit eue..... *Quoi*, disoit-il, *moi séduire la vertu timide qui se confie à la*

mienne ! Outrager une femme respectable qui me traite en ami ! faire rougir son front..... Le jeune homme devint respectueux, mais si respectueux, que la dame ennuyée crut devoir enfin s'humaniser, & enhardir son sage amant par des caresses. *Jezennemours* fut très-surpris : *modeste & timide, il ne concevoit pas comment il avoit pu gagner un cœur qu'il avoit jugé si fier & si rigide, & qui sembloit fermé à toute foiblesse.*

Florimonde avoit promis à *Monval* de l'informer de la victoire, à l'instant que sa conquête seroit assûrée ; & le Fermier général se proposoit de venir en triomphe narguer le bon *Jezennemours*, soupirant dans une retraite champêtre, aux pieds d'une de ses maîtresses délaissées. Mais la fine dame, depuis qu'elle avoit connu l'amour, jalouse de conserver son aimable Philosophe, étoit bien loin de se prêter à cet odieux complot. » Elle » ne vouloit plus que voir *Jezenne-* » *mours*, que l'entendre, que reposer » à ses côtés, puiser à cette source » pure dans les trésors de son ame, & » *creuser*, pour ainsi dire, *la posses-*

» *d'un cœur*, où elle découvroit cha-
» que jour des ſentimens plus géné-
» reux ».

Les plaiſirs faciles & multipliés de la jouiſſance éteignirent bientôt la paſſion du jeune Philoſophe. Son yvreſſe calmée, il ſe rappelle une certaine *Suzanne*, qu'il avoit autrefois chaſtement aimée, & à laquelle même il avoit engagé ſa foi. Ce ſouvenir donne du ſcrupule au bon jeune homme, qui s'apperçoit qu'il vient de commettre une infidélité envers cette chère & première amante: » malheu-
» reux que je ſuis! s'écrie-t-il doulou-
» reuſement, mon crime eſt égal des
» deux côtés; j'ai violé des ſermens
» antérieurs, ſermens purs & ſaints,
» offerts à l'amour même; j'ai renoncé
» aux principes vertueux que je m'é-
» tois fait une loi de ſuivre conſtam-
» ment. Le remords tardif s'éveille &
» me frappe ». Il devient triſte. *Florimonde* ignoroit ſon ſecret, mais elle en eſt inſtruite au moyen d'un rêve, parce que *Jezennemours* en rêvant la nuit parloit très-haut. *Florimonde* allarmée exige qu'on lui apprenne

toutes les circonſtances de cette première paſſion. Grand épiſode : le naïf *Jezennemours* raconte bonnement toute l'hiſtoire de ſa vie, dont il omet le premier luſtre, parce qu'il ſe confond avec ce néant incompréhenſible d'où nous ſortons, *lorſque nous abordons à l'exiſtence.* Sans père ni mère, il fut remis entre les mains d'un Curé *aux gros yeux*, qui lui enſeigna *le Catéchiſme* & lui *apprit à lire dans le Pédagogue chrétien.* Cet homme *aux gros yeux*, qui *n'étoit pas le premier homme du monde, quoiqu'il prêchât fort élevé au-deſſus de toutes les têtes*, n'étoit rien moins qu'indulgent ; il *battoit Jezennemours*, le menaçoit de l'enfer, & *employoit le fouet de la terreur pour le façonner à la vie.*

A dix ans, il fut envoyé au Collége des Jéſuites de *Strasbourg*, où le P. *de la Hogue*, ſon parrain, étoit Préfet. Celui-ci lui fit faire ſa première communion ; mais le pieux *Jezennemours* éprouva beaucoup de ſcrupules & de peines de conſcience, avant de conſommer cette grande action ; parce qu'*il ſe jugeoit indigne de la préſence réelle*

d'un Dieu. Si l'hiſtoire de cette communion, qui occupe ſix grandes pages, paroît un peu longue & minutieuſe à quelques lecteurs, qu'ils ſe rappellent que *Jezennemours* parloit à *Florimonde*, pour qui ces détails étoient infiniment intéreſſans.

Jezennemours prit le petit collet, & » on lui fit, ſur le ſommet de la tête, » cette marque circulaire, qui, en » faiſant tomber un petit *coin* de che- » veux, annonce aux quatre *coins* de » l'Univers, qu'on va renoncer aux » travaux corporels ». Bien plus, ſon parrain vouloit en faire un Jéſuite. Mais ce projet fut déconcerté par la rencontre d'une jeune Luthérienne, à la taille ſvelte & légère, que le petit ſéminariſte ne put fixer ſans émotion : elle étoit ſi belle, qu'en ſa préſence *quand le bon Jezennemours friſſonnoit de crainte, il treſſailloit de joie, & lorſque les yeux de la belle tomboient ſur les ſiens il recevoit un nouvel être.* L'image de *Suzanne* le ſuivoit par-tout, juſques dans ſa cellule, qu'elle embelliſſoit, & dont *les murs, quoique tapiſſés de*

thèſes, lui ſembloient colorés de la flamme de ſon amour.

Notre jeune & paſſionné Théologien, après pluſieurs pourſuites, eſt enfin aſſez heureux pour obtenir une entrevue avec ſa chère *Suzanne*, qui, par une porte de derrière, l'introduit furtivement dans le jardin de la maiſon de ſon père : procédé un peu différent de celui de la chaſte *Suzanne* avec les deux vieillards. Le bon *Jezennemours* conduit hâtivement ſon amante ſous un berceau, ſe jette à ſes pieds, embraſſe ſes genoux, ſerre tendrement une de ſes mains contre ſon ſein, & lui fait .... non une fade & langoureuſe déclaration d'amour, mais une pathétique exhortation de changer de Religion, parce qu'elle ne peut faire ſon ſalut en reſtant dans la ſienne : » Trop aimable *Suzanne*, » lui dit-il, ſi j'oſe embraſſer vos ge» noux, ce n'eſt pas pour moi que je » viens vous prier, c'eſt pour vous » même. Je vous parle au nom d'un » Dieu, qui, quoique bon, eſt inexo» rable dans ſes arrêts. O ! chère

» *Suzanne*, il vous aime parce que » vous êtes vertueuſe ; mais il vous » condamneroit malgré lui, ſi vous » viviez plus long-temps dans la loi » de vos pères. Celle que je profeſſe » eſt la ſeule qu'il approuve. Ecou- » tez-moi ; pourquoi vous refuſez- » vous à ma Religion ? Que vous coû- » teroit-il de l'embraſſer ? Il faut que » vous penſiez comme moi, *chère* » *Suzanne* ! Je vous *chéris* plus que » moi-même ; jugez de quel tourment » je me ſens déchiré, & quelle terreur » m'agite ! Ah ! cédez aux larmes d'un » infortuné qui tremble pour vous ; » il n'eſt plus de paradis pour lui, ſi » vous devez aller en enfer. Je ne fe- » rois que douter, que je ne me raſ- » ſûrerois pas ſur le danger, lorſqu'il » s'agit d'un auſſi grand intérêt, l'inté- » rêt de votre deſtinée éternelle ! laiſ- » ſez-moi vous inſtruire ; dites : *je crois*, » & vous croirez. Venez viſiter mon » temple au lieu du vôtre ; toutes les » vertus ſont votre partage, il ne vous » manque que d'être Catholique. »

La jeune fille, qui s'attendoit à toute autre choſe, dit à *Jezennemours* de ne

pas parler de cela. Celui-ci change de propos, & l'entretient de sa tendresse : il lui dit que *son ame est toute entière dans la sienne ;* que c'est près d'elle *qu'il connoît le charme de l'existence ;* qu'il est obligé cependant de *vivre loin de de ses regards, tandis qu'eux seuls lui apportent le bonheur ; qu'il n'en sera jamais pour lui ; qu'il est destiné à vivre de ses soupirs.* Ses bras même enlacerent le *corps adorable* de *Suzanne*, & il sentit *qu'il embrassoit la félicité même :* cependant *son transport étoit chaste*, parce que *ce n'étoit point une mortelle qu'il touchoit, mais une substance angélique.*

Ce premier entretien est suivi de plusieurs autres entrevues nocturnes aussi délicieuses : aveux mutuels, sermens, promesses de mariage. L'amoureux *Jezennemours* s'engage à déposer le rabat & la soutanne, attendu qu'il n'est pas permis aux Prêtres de se marier ; car, dit-il, *si les Loix de ma Religion étoient encore les mêmes qu'aux premiers siècles de l'Eglise, & qu'il fût encore permis aux successeurs des Apôtres de se choisir, à leur exemple, une compagne & une épouse, je vous*

offrirois ma main en conſervant cet habit. Mais l'embarras étoit de pouvoir ſe marier. La timide *Suzanne* propoſe la première un expédient fort ſimple; c'eſt de fuir: » Il n'y a plus à reculer, » dit-elle, je me ſuis abandonnée à » vous; c'en eſt fait, vous êtes celui » à qui je veux confier mon cœur & ma » deſtinée. Il faut fuir, *Jezennemours*; » c'eſt le ſeul parti qui nous reſte. » Heureuſement *Suzanne* avoit une certaine ſomme d'argent, ſuffiſante pour le voyage; ce qui n'eſt nullement invraiſemblable. Elle propoſe à ſon amant de le mener en Allemagne chez une de ſes tantes, femme d'un caractère excellent. Le bon *Jezennemours* y conſent; mais il lui falloit changer d'habits: autre embarras. L'active *Suzanne* y pourvoit; *elle ſe ſouvint qu'il y en avoit un délaiſſé depuis longtemps dans une vieille armoire de ſa maiſon, & qu'il pourroit lui aller.* L'ayant apporté, elle défroque & habille elle-même ſon amant, dont elle garde toutefois le rabat, *comme le drapeau de ſa conquête.* Ils partent, mais le voyage ne fut pas heureux. A peine

ſont-ils entrés en Allemagne, qui étoit alors le théâtre de la guerre, que vingt Huſſards, à faces de tygre, enveloppent leur voiture, dépouillent *Jezennemours* qu'ils attachent nud à un arbre, & ſe retirent avec *Suzanne*, qu'ils entraînent malgré ſes cris. *Monval* qui voyageoit alors en Allemagne, paſſe, peu de temps après, par l'endroit où étoit le triſte *Jezennemours*. Il entend ſes gémiſſemens, le recueille dans ſa voiture, & l'emmène auſſi de ſon côté. Après mille recherches infructueuſes pour retrouver *Suzanne*, *Jezennemours* ſuit ſon libérateur à Paris. Telle eſt l'hiſtoire des premières amours du bon jeune homme.

Cependant la farce qu'on lui faiſoit jouer avec la tendre *Florimonde*, ne tarde pas à ſe dénouer. *Monval* arrive avec ſa ſociété libertine, & l'on rit avec éclats de la ſimplicité du bon *Jezennemours*, qui s'étoit plu à transformer une fille d'Opéra en une chaſte Divinité. Le jeune ſage, indigné de voir qu'on ſe joue ainſi de la vertu & de l'innocence, quitte furtivement l'impur Château de *Monval*, échange ſon ha-

bit galonné pour la caſaque d'un Garde-Chaſſe, & marche tant qu'il arrive en Suiſſe, n'ayant plus qu'un écu dans ſa bourſe. Il ne ſçavoit aucun métier ; mais il ſe détermine à travailler de préférence à la terre, parce que, *tandis que ſes mains fertiliſeront les champs, rien n'empêchera ſa penſée de planer vers les Cieux.* Il eſt accueilli par un vieillard reſpectable, nommé M. *de Chaterbaune*, ancien Officier retiré. Celui-ci, après avoir appris toutes les diſgraces du bon jeune homme, lui offre humainement ſa maiſon ; mais *Jezennemours* ne veut y être reçu qu'à la condition qu'il payera ſa nourriture par ſon travail. On tâche en vain de le diſſuader, il perſiſte à vouloir être *Jardinier-Cultivateur.* Ce M. *de Chaterbaune* avoit un fils très-vertueux, qui devint d'abord l'ami de *Jezennemours*, & lui accorda toute ſa confiance. Il étoit marié, & attendoit ſa femme, abſente depuis quelques jours. Elle arrive. Grande reconnoiſſance : c'étoit *Suzanne.* M. *de Chaterbaune*, père, qui commandoit un détachement, pen-

dant la guerre d'Allemagne, l'avoit enlevée à ſes raviſſeurs, & des bras de ces vingt Huſſards, l'avoit fait paſſer tout uniment entre ceux de ſon fils. Cette reconnoiſſance produit de grands cris, de grandes plaintes, de grands déchiremens de cœur de part & d'autre. M. *de Chaterbaune*, fils, éperduement amoureux de ſa femme, ſçavoit qu'il n'en étoit pas aimé : elle lui avoit fait l'aveu naïf qu'elle en aimoit un autre, & il retrouvoit ce rival heureux dans *Jezennemours*, ſon ami. On ſent combien celui-ci *eût beſoin de ſe faire une nouvelle* AME *pour combattre ſon* CŒUR *& Suzanne*. Il fuyoit dans la ſolitude ; & là, il ſe diſoit *ce que la raiſon raconte en vain à la douleur*. Sur ces entrefaites, M. *de Chaterbaune*, père, retrouve ſa fille dans *Florimonde*, & cette autre reconnoiſſance fait expirer de douleur ce bon vieillard.

Le jeune *Chaterbaune*, bien ſûr de ne pouvoir jamais obtenir le cœur de ſa femme, fait un effort ſublime ſur lui-même, & il pouſſe la générosité juſqu'à la céder à ſon ami. Dans

le deſſein de quitter pour jamais l'Europe, il s'embarque pour l'Amérique. *Cher ami & chère Suzanne*, leur écrit-il, *je dois vous accorder le repos de la vie : eſt-il un autre moyen de vous rendre l'un à l'autre ? Ce ne ſera point moi qui vous ſéparerai : jouiſſez du plaiſir de vous retrouver.* S'exiler, ne ſuffit pas pour donner à une épouſe le droit de paſſer dans de nouveaux liens ; & je trouve que le ſacrifice de *Chartebaune* auroit été bien plus ſublime ; s'il eût pouſſé ſa complaiſance juſqu'à ſe donner la mort. Quoiqu'il en ſoit, le bon *Jezennemours* ſe pique auſſi de généroſité. Il part & s'embarque pour aller chercher ſon ami, & le ramener à *Suzanne*. Il eſt pris par un Corſaire, puis délivré par quelques vaiſſeaux François : enfin, il aborde en Amérique, mais ſans aucun argent, parce qu'il avoit été dépouillé. Comment faire pour en avoir, dans un pays lointain, où l'on ſe trouve ſans amis, ſans protection ? L'embarras étoit grand ; mais M. *Mercier* tire fort ingénieuſement ſon Héros de cette peine. Un Négociant ruiné ſe précipite de déſeſpoir

dans la mer : la vue prochaine de la mort ranime dans ce malheureux le desir de la vie ; il se débat contre les flots, & à l'aide d'une espèce de débris, qui le soulève, & de *Jezennemours* qui accourt pour le sauver, il regagne le rivage. Revenu à lui-même, il considère ce débris ; c'étoit un large coffre, rempli de diamans. Grande joie. L'avide Marchand croit découvrir d'autres debris semblables à peu de distance. Il descend sur le sable ; les vagues l'emportent & l'engloutissent sans retour. Voilà *Jezennemours* devenu tout-à-coup très-riche par la libre possession du coffre ; il peut pour suivre la recherche de son ami. En s'acquittant de ce devoir, il rencontre un Européen dont les traits lui sont confusément connus : c'est le Père *de la Hogue !* Son cher parrain, Préfet du Collége de Strasbourg, qui, après la destruction de sa Société, s'étoit fait Négociant en Amérique. Cette nouvelle reconnoissance est d'autant plus intéressante, qu'elle révèle à *Jezennemours* un secret important : c'étoit au Père *de la Hogue* qu'il devoit la

jour. Enfin, il retrouve l'infortuné *Chaterbaune*, prêt à expirer, comme on devoit bien s'y attendre; celui-ci écrit à sa femme une lettre pathétique, dans laquelle il l'exhorte à épouser son bon ami, ce qui étoit assez peu nécessaire. *Jezennemours*, muni de la lettre du cher défunt, revole en Europe, & s'unit à sa bien-aimée.

Tel est, Monsieur, tout le tissu de ce Roman, dont l'intrigue ne se soutient qu'à la faveur d'une multitude d'invraisemblances. Les caractères ne sont pas plus heureusement dessinés: celui de *Monval* est dégoûtant. On est révolté de voir cet opulent crapuleux, s'occuper, par amusement, à corrompre l'innocence, fournir des filles à un jeune homme, & régler sa conduite, grossièrement épicurienne, sur cette maxime qu'il débite, que *l'homme est paîtri heureusement pour les voluptés terrestres*. Qu'est-ce encore que cette *Suzanne?* Une petite fille dévergondée, qui oublie toutes les loix de la pudeur & de la décence; qui passe plusieurs nuits tête à tête avec son galant dans un jardin, & qui lui offre la première de

quitter la maiſon paternelle pour le ſuivre. Qu'eſt-ce que *Jezennemours ?* Un froid jeune homme, philoſophe ébauché, toujours diſſertant, toujours *élevant ſon ame par le grand ſpectacle de la Nature*, qui donne niaiſement dans tous les piéges, & que ſon enthouſiaſme factice & guindé pour la vertu, rend ſouvent ridicule. Je ne rappelle pas l'indécence de donner un Jéſuite pour père à ce *Jezennemours :* l'auteur auroit bien dû épargner à ſes lecteurs le dégoût qu'inſpirentdes fictions auſſi licentieuſes. Je ne ſçais d'où vient la haîne de M. *Mercier* contre cette Société célèbre, que nous avons vu détruire, & qui ſera éternellement chère à la Littérature & à la Religion. Il en trace, dans ce Roman, le tableau le plus odieux ; il la repréſente comme une ſociété d'hipocrites, de fourbes adroits, d'hommes intrigans, avides, ambitieux, intolérans, vindicatifs, livrés, en ſecret, à la volupté, &c. Eh ! M. *Mercier*, les injures ſont-elles auſſi de l'eſſence d'un *Roman Dramatique ?* Eſt-il d'une ame honnête de troubler le ſilence des tom-

beaux, & d'exhumer, pour ainsi dire, le corps d'un ennemi mort & oublié, pour jouir de nouveau du plaisir affreux de le fouler aux pieds ? Est-il de l'ame généreuse d'un philosophe d'insulter, dans le malheur, à un petit nombre d'infortunés qui survivent encore au coup qui les a frappés ? Est-ce là le tribut de gratitude & de sensibilité qu'un Elève doit à ses anciens Maîtres ? Je n'oublierai jamais qu'ils ont été les miens, & je ne crains pas de publier combien ce souvenir m'est cher : *ingratus est, qui remotis arbitris, agit gratias.* Sen.

Je ne sçais, Monsieur, s'il est nécessaire de vous parler du style de cette nouvelle production de M. *Mercier ;* vous connoissez depuis longtemps, le ton exalté, le choix d'expressions bisarres, le goût des métaphores outrées, qui distinguent la manière d'écrire de ce fécond Dramomane. Vous retrouverez tous ces mêmes défauts dans *Jezennemours ;* vous y verrez des systêmes qui *froissent le cœur* ; des *cœurs froissés entre la servitude & la tyrannie ;* des *verroux aussi*

durs que des cœurs ; des *cœurs à nud ;* des *cœurs reposés sur la confiance qu'ils ont d'eux-mêmes ;* un *cœur chéri qu'on descend dans le tombeau ;* des *indigens qui travaillent les plaisirs du riche ;* des *regards étincelans de larmes douloureuses ;* l'*étincelle du desir qui donne à des sens le signal trompeur de la volupté ;* une *ame qui est dans des yeux, fort occupée à deviner celle d'un autre ;* une *robe qui pompe tous les secrets ;* un *désert ténébreux qui paroît l'antécédente obscurité du tombeau ; la volupté qui régit l'atôme philosophique ; le pli de la misère qui défigure l'innocence du front & le sourire de la bouche d'un enfant,* &c. Vous y apprendrez que *c'est le sang de l'Afrique mêlé aux larmes de l'Amérique, qui composent* le sucre ; qu'on peut *assiéger toutes les issues d'une ame ; interroger toutes les issues d'une maison ; voir l'ordre, l'économie & la félicité publique sur le noir de ses papiers ; creuser ses réflexions ; creuser sa mélancolie ; creuser la possession d'un cœur ; percer la nuit fort à vant ; envoyer un signe de tendresse à travers la paisible lumière de la lune,* &c, &c, &c.

Je suis, &c.

LETTRE XI.

Instruction Pastorale de Mgr l'Archevêque de Lyon, sur les sources de l'incrédulité, & les fondemens de la Religion. A Paris, chez P. G. Simon Imprimeur du Parlement, in-4°. de 200 pages & in-12.

UNE secte audacieuse s'est accréditée parmi nous, Monsieur, sous le titre imposant *de Philosophes*. Elle a corrompu toutes les sources de l'instruction publique, & tous les arts ont été en proie à ses ravages. Eloquence, poësie, science, histoire, tout le domaine de la littérature a été infecté des poisons subtils de l'incrédulité. La presse infidèle trompe tous les jours la vigilance des Magistrats. Un torrent d'écrits, également impies & séditieux, se répand de la Capitale dans les Provinces, sappe tous les fondemens de la Religion, ébranle & renverse toutes les

règles des mœurs. Une jeuneſſe frivole, avide de nouveautés, entraînée par ſes propres paſſions, & ſéduite par l'amour de l'indépendance, dévore ces écrits corrupteurs, que la magie du ſtyle, & des peintures laſcives, rendent encore plus dangereux. Des perſonnes même, que leur ſexe vouoit à la modeſtie, à l'honnêteté, à la pudeur, ſe ſont prêtées à ces myſtères d'impiété: elles n'ont pas rougi de devenir les échos des blaſphêmes que renferment ces ouvrages; & ces blaſphêmes, en paſſant par des organes ſéducteurs, ont en quelque ſorte perdu l'horreur qu'ils doivent inſpirer: ils ſont peu-à-peu devenu la matière ordinaire des converſations, & les traits les plus applaudis dans les cercles ſont préciſément ceux qui déchirent le plus cruellement le Chriſtianiſme ou ſes Miniſtres. Eſt-il étonnant que la Religion, ainſi attaquée de toutes parts, s'éteigne inſenſiblement? D'un autre côté la perte des mœurs eſt une ſuite néceſſaire de celle de la Foi. Auſſi voit-on régner par-tout une licence effrénée: les

Les crimes les plus atroces ne ſont plus regardés que comme d'aimables foibleſſes ; ils n'excitent plus ni la honte des coupables, ni l'horreur du public. Le déſordre des mœurs n'eſt pas le ſeul mal encore que produiſe l'incrédulité. La confuſion, l'anarchie, le mépris des Loix, la ruine des Etats, paroiſſent être, ſinon le vœu des incrédules, du moins, la ſuite naturelle de leurs maximes. Par une contradiction ſingulière, ils autoriſent le deſpotiſme, en prêchant la liberté. Ils apprennent aux Souverains à ne reconnoître d'autre loi que leur volonté, & aux peuples à regarder toute autorité comme injuſte & tyrannique. Ils avoient commencé par ſe contenter du titre modeſte de *Précepteurs des Rois* ; mais ne trouvant pas, ſans doute, des élèves aſſez dociles à leurs leçons, ils ont exhorté dans la ſuite les peuples à ſecouer le joug de leurs Maîtres. Jamais l'Etat, ſi on les en croit, ne ſera bien gouverné, que quand eux-mêmes en tiendront les rênes. On diroit qu'après avoir tenté d'établir leur réputation ſur les débris des Autels, ils voudroient

fonder leur autorité sur les débris du Trône. (*)

* Pour justifier, Monsieur, ces inculpations, je vais mettre sous vos yeux un passage du livre intitulé : *Essai sur les préjugés ou de l'influence de l'opinion sur les mœurs, & le bonheur de l'homme ; ouvrage qui contient l'apologie de la Philosophie. Londres* 1770.

» C'est sur-tout la cure des princes que la » Philosophie doit se proposer ; si le Philoso- » phe trouve l'oreille des souverains fermée » à ses conseils, qu'il s'adresse aux peuples.... » Pourquoi les Nations sont-elles comme des » troupeaux, que les Pasteurs tondent, & li- » vrent ensuite à des bouchers cruels qui les » mènent à la mort ? c'est que leurs guides reli- » gieux & politiques les ont enivrées d'opi- » nions absurdes, sur lesquelles il ne leur est » jamais permis de réfléchir. . . Mais détrom- » pées de leur honteux préjugés qu'elles sen- » tent enfin, qu'elles sont libres, qu'elles son- » gent à en appeller de ces institutions absur- » des, & de l'antiquité, à leur utilité présente... » A quoi sert de temporiser, lorsqu'il faudroit » porter la coignée à la racine de l'arbre ; la » douceur est funeste à des plaies que le fer » seul est capable d'extirper. »

Voilà ce que l'auteur appelle *l'Apologie de la Philosophie*. Cette même production contient cent passages aussi hardis que celui que je viens de citer, & l'on retrouve les mêmes maximes dans le *Système de la Nature*, qui est regardé par tous les adeptes comme l'Evangile de la moderne philosophie.

Telle eſt, Monſieur, la peinture fidèle, mais effrayante des maux que produit l'incrédulité, ou dont elle nous menace, ſi jamais elle devient libre & dominante. La vue de ces maux a enflammé le zèle de M. l'Archevêque de Lyon; il a cru néceſſaire d'oppoſer une digue puiſſante à ce torrent deſtructeur. C'eſt dans cette vue qu'il vient de publier l'éloquente *Inſtruction paſtorale* que je vous annonce. Il la diviſe en deux parties. Dans la première, M. l'Archevêque de Lyon s'attache à démaſquer l'incrédulité, en faiſant connoître les ſources impures dont elle tire ſon origine; dans la ſeconde, il expoſe les preuves & les fondemens inébranlables ſur leſ uels porte tout l'édifice du Chriſtianiſme.

Les paſſions ſont la ſource la plus ordinaire de l'incrédulité. Elle ſeroit moins commune, ſi la Religion Chrétienne étoit plus condeſcendante & plus commode; mais deſtinée à ſoumettre l'eſprit & à réformer le cœur, elle propoſe des myſtères impénétrables à croire, & des devoirs pénibles à remplir. » Si chaque paſſion en parti-

» culier peut obſcurcir la vérité qui lui » eſt oppoſée, quelle force ne doivent » pas avoir toutes les paſſions réunies » contre une Religion qui ne fait » grace à aucune » ?

L'ignorance eſt encore une ſource très-commune de l'incrédulité. » Quelques talens, dit M. l'Archevêque » de Lyon, qu'on ſuppoſe aux chefs » de l'incrédulité, ils ſont aveugles » dans les ſciences de la foi, ils » n'ont d'autre connoiſſance de la » Religion que celle qu'ils ont puiſée » dans une éducation ſuperficielle & » ſouvent très-peu chrétienne; toute » leur étude s'eſt bornée à recueillir » avec grand ſoin tout ce qu'une » affreuſe philoſophie a inventé de » traits de ridicule, de paradoxes » & d'anecdotes pour accréditer ſes » prétentions; s'ils ont jetté quelques regards curieux ſur nos livres » ſaints, c'étoit moins pour s'inſtruire » que pour les critiquer ». Auſſi, combien de traits d'ignorance, & de bévues groſſières ne relevent pas tous les jours dans leurs écrits les défenſeurs de la Religion? Depuis vingt ans nos *Docteurs* modernes ont-ils fait autre

chose, que de répéter, sous des formes différentes, les objections cent fois détruites des *Celses*, des *Porphyres*, & des *Juliens*? Et voilà les hommes dont on oppose l'autorité à celle des *Augustins*, des *Irenées*, des *Lactances*, des *Tertulliens*, & de tous ces vastes génies de l'antiquité, qui, après avoir consacré les jours & les nuits à la méditation des divines écritures, ont rendu à la Religion, par leur foi & leurs ouvrages, le témoignage le plus éclatant & le moins suspect.

L'abus des sciences a pu produire encore un grand nombre d'incrédules. La saine Philosophie enseigne de se défier, dans la recherche de la vérité, des opinions reçues, & de commencer par douter de tout, pour ne se tromper sur rien, de consulter l'idée des choses, & de n'admettre que ce qu'on conçoit clairement. Par une application outrée de ces principes à la science de la Religion, le Sophiste incrédule en a fait l'usage le plus insensé. » Le Mé» taphysicien osa dire à Dieu dans son » orgueil extrême: quelque élevé que

» vous ſoyez au-deſſus de moi, je
» porterai ſur vous un œil aſſuré. Je
» ſoumettrai à l'examen de ma raiſon
» votre être, vos attributs, vos
» deſſeins, & je nierai hardiment tout
» ce que je ne pourrai ni voir, ni
» comprendre. En vain on me dit que
» vous avez daigné vous manifeſter
» aux hommes, & que vous leur avez
» appris ſur votre nature des choſes
» ſublimes, je ne daignerai pas même
» examiner les preuves de cette Révé-
» lation. C'eſt ma raiſon ſeule que je
» veux conſulter & ſuivre. La Révé-
» lation qui la contredit, ou qui s'é-
» lève au-deſſus d'elle, ne peut être
» véritable. Je conteſterai donc les
» faits les plus certains; je traiterai
» d'impoſture, ou je renverrai à
» l'ordre des choſes naturelles, les
» prodiges les plus avérés & les plus
» éclatans, plutôt que de convenir
» que ma raiſon me trompe, ou qu'elle
» ne m'éclaire qu'imparfaitement ».

Une des cauſes les plus actives & les plus puiſſantes de l'incrédulité, &, j'oſe le dire, la plus commune aux chefs de la Philoſophie moderne,

eſt ſur-tout le déſir forcené de la célebrité, l'orgueil de paſſer pour des génies ſupérieurs, qui ont ſçu ſecouer le joug des préjugés & des terreurs populaires, la manie ambitieuſe de ſe ſignaler, en opérant une révolution éclatante dans les eſprits.

» Hommes de génie! Ecrivains fameux! c'eſt donc pour la gloire que » vous travaillez, lorſque vous proſ» tituez vos talens & vos veilles au » triomphe de l'incrédulité. Mais, » puiſque vous nous forcez à aban» donner le langage de l'Evangile pour » parler avec vous celui de l'amour » propre, dites-nous du moins ſi cette » gloire à laquelle vous aſpirez, eſt » bien entendue, & ſi vous avez » mieux compris les intérêts de votre » réputation, que ceux de votre ſalut? » Hélas! avec les riches préſens que » vous aviez reçus de la nature, il vous » étoit ſi facile de mériter tout à la » fois notre reconnoiſſance & notre » admiration. Sans les nuages que » l'impiété a raſſemblés autour de » vous, & qui iront vous noircir » juſqu'aux yeux de la poſtérité la

» plus reculée, vos noms euſſent brillé
» d'un éclat immortel. Eh! comment
» n'avez-vous pas prévu qu'au lieu
» des hommages univerſels que vous
» auroit attirés le bon uſage des dons
» de Dieu, la partie la plus nombreuſe
» de l'Univers déteſtera vos principes,
» maudira vos ſuccès, flétrira votre
» mémoire, & vous enlevera la plus
» belle récompenſe de vos Ecrits, en
» les banniſſant de l'éducation pu-
» blique? Voyez déja les pères ver-
» tueux, les mères chrétiennes, les
» inſtituteurs vigilans, attentifs à les
» arracher des mains d'une jeuneſſe
» inconſidérée. Voyez-les toujours
» fidèles à vous dénoncer de généra-
» tions en générations, comme les
» corrupteurs des mœurs, comme les
» fléaux de la Religion & de la Société.
» Voyez vos funeſtes paradoxes, in-
» voqués & ſuivis par les Princes in-
» juſtes, les ſujets rébelles, les en-
» fans ingrats, les époux parjures.
» Contemplez dans l'avenir cette
» multitude de méchans & de pervers,
» dont vous ſerez les apôtres, les
» légiſlateurs, & qui viendront puiſer

» dans vos ouvrages l'oubli de tous » les devoirs & l'apologie de tous les » vices. Et ſi cette effrayante perſpec- » tive des âges futurs n'eſt pas capable » de vous déſabuſer, ajoutez-y l'expé- » rience des ſiècles paſſés. La deſtinée » qu'ont eue les anciens ennemis du » Chriſtianiſme, juſtifie aſſez nos triſtes » prédictions. L'opprobre dont ils ſont » couverts, annonce la honte que » vous vous préparez à vous-mêmes » en marchant ſur leurs traces ».

Il me ſeroit facile, Monſieur, de mettre ſous vos yeux pluſieurs autres morceaux d'une égale force ; je me borne à un ſeul. C'eſt celui où M. M. l'Archevêque de Lyon prouve que ce n'eſt nullement la conviction de la vérité qui porte l'incrédule à dogmatiſer. Voici ſa preuve : elle eſt ſans réplique. Si c'eſt l'amour de la vérité, dit-il, qui anime ces docteurs bienfaiſans, » pourquoi donc les » trouve-t-on ſi diſpoſés à ſe démentir, » dès qu'ils ont à craindre, ou la ſé- » vérité des Loix, ou ſeulement la » cenſure des Paſteurs de l'Egliſe ? » D'où vient cette facilité à multiplier

» les proteſtations & les ſermens pour
» déſavouer leurs productions téné-
» breuſes, pour garantir leur Chriſtia-
» niſme & leur catholicité? Hommes
» foibles & inconſéquens! ſi vos dé-
» clarations ont quelque ſincérité, il
» ne falloit donc pas attaquer cette
» Religion à laquelle vous rendez au-
» jourd'hui hommage. Et ſi ce n'eſt
» que crainte & diſſimulation de votre
» part, quelle idée nous donnez-vous
» de votre courage & de votre pro-
» bité? Cette contrariété de langage
» & de ſentiment; ce mêlange de
» hardieſſe & de lâcheté, conviennent
» peu à des hommes qui aiment la
» vérité, qui croyent la poſſéder,
» & qui ſont animés d'un vif deſir de
» la répandre. Ce ne fut pas avec ces
» honteuſes variations, que parurent
» dans le monde les premiers Prédi-
» cateurs de l'Evangile. Ils bravèrent
» hautement l'erreur; ils attaquèrent
» l'Idolâtrie juſques ſur le trône; ils
» ſouffrirent toutes ſortes de tour-
» mens & la mort même, pour étendre
» le Royaume de *Jeſus-Chriſt*. Et pour-
» quoi cette différence de conduite

» entre les Héros du Chriſtianiſme & » ceux de l'Incrédulité ? C'eſt que les » premiers étoient vivement perſuadés » des vérités qu'ils annonçoient, & » que cette perſuaſion ne leur per- » mettoit pas de taire les merveilles » dont ils avoient été les témoins ; » c'eſt qu'ils étoient embraſés du feu » de la charité, *juſqu'à donner leur vie* » *pour le ſalut de leurs frères, & à s'im-* » *moler avec joie ſur le ſacrifice de leur* » *foi* ; c'eſt qu'ils auroient regardé la » moindre diſſimulation comme un » crime, & que la mort leur paroiſ- » ſoit un gain ; c'eſt que les derniers » au contraire ne ſont jamais bien » convaincus des fauſſes doctrines » qu'ils s'efforcent d'établir ; c'eſt qu'ils » n'aiment en elles que leur propre » gloire, & que ſi cet intérêt les porte » quelquefois à en être les Apôtres, » un plus grand intérêt les empêchera » toujours d'en être les Martyrs ».

M. L'Archevêque de Lyon developpe dans la ſeconde partie de ſon Inſtruction toutes les preuves qui établiſſent la miſſion de *Moyſe* & la divinité de *Jeſus-Chriſt*. Cette matière

a été si souvent traitée par une foule d'écrivains habiles, qu'on ne doit pas s'attendre à des démonstrations nouvelles. Mais la clarté, la force & l'éloquence avec laquelle ces preuves sont exposées, les réflexions sublimes qui viennent à leur appui, la liaison sur-tout & l'enchaînement admirable qui unit toutes ces matières, donnent à cette partie de l'*Instruction* tout l'intérêt & le mérite de la nouveauté. M. l'Archevêque de Lyon, après avoir démontré la divinité de *Jesus-Christ*, fait connoître la pureté & la sublimité de sa morale; il expose les avantages de la Religion chrétienne, dont il trace le plan & développe toute l'économie. Je ne pourrois, Monsieur, vous offrir qu'une légère esquisse de ce grand & magnifique tableau; mais je vous invite à recourir à l'ouvrage même de l'éloquent Prélat; jamais la Religion ne m'a paru plus noble, plus sublime, plus touchante; jamais ses preuves n'ont été présentées sous un jour plus lumineux: M. l'Archevêque de Lyon a sçu confondre les esprits les plus fiers & les plus obstinés, sans

s'élever au-dessus de la portée des plus simples. Cette instruction me paroît devoir assurer à son illustre auteur une des premières places parmi les plus célèbres apologistes de la Religion chrétienne. Ce qui distingue sur-tout M. l'Archevêque de Lyon, est l'esprit de douceur & de modération, qui respirent par-tout dans cet écrit, qui n'est pas moins un modèle de charité chrétienne que d'éloquence. Voici le morceau qui le termine: » Ce seroit mé-
» connoître tout à la fois & les princi-
» pes & les intérêts du Christianisme,
» que de ne pas embrasser jusqu'à ses
» détracteurs dans l'étendue de notre
» charité. Souvenons-nous donc que
» pour être les ennemis de notre
» culte, ils n'en sont pas moins nos
» frères; que plus ils sont inexcu-
» sables, plus ils sont malheureux;
» qu'à Dieu appartient le droit de les
» juger, & à nous l'obligation de les
» aimer & de les plaindre; qu'un zèle
» amer seroit plus propre à les aigrir,
» qu'à les attirer: que la vérité s'insi-
» nue presque toujours par la douceur
» de la persuasion, & ne s'établit ja-

» mais par les excès de la violence ;
» que la force de la parole, le pou-
» voir de l'exemple, la ferveur de la
» prière, les attraits de la piété ſont
» les armes de la Religion, & que
» lors même qu'elle paroît s'irriter de
» l'obſtination des pécheurs, c'eſt en-
» core au feu de la charité que s'al-
» lume le flambeau de ſa colère ».

Tel eſt le langage des miniſtres de cette Religion qui ne reſpire, ſi l'on en croit ſes détracteurs, que le ſang & le carnage ; qu'on l'oppoſe à celui de ces génies bienfaiſans, qui ſe donnent pour les modèles & les apôtres de la modération & de la tolérance. On ſe rappelle encore la douce apoſtrophe faite aux Prêtres, dans la *Lettre d'un Théologien à l'auteur des Trois Siècles.* » Quoi ! ſansparler des hommes
» égorgés dans les guerres que vous
» avez ſuſcitées, on comptera, depuis
» deux cens ans, plus de cent mille
» aſſaſſinats ordonnés par vous ; quoi !
» la race humaine abrutie ſera de-
» venue le jouet d'une troupe d'hy-
» pocrites, qui ne laiſſent aux hom-

» mes que le triſte choix d'être leurs » victimes, ou leurs complices, & il » faudra garder un lâche ſilence ? . . . » Non, non . . . . . n'eſpérez plus de » paix ; une voix terrible s'eſt élevée » contre vous, elle a retenti d'un bout » de l'Europe à l'autre, & l'Europe » ne voit plus en vous que les plus » ridicules & les plus méchans des » hommes. Vos cris de fureur n'ex- » citent plus que la riſée, & on les » entend avec plaiſir, comme les ru- » giſſemens d'un tigre à qui on a en- » levé ſa proie, &c. ».

Quelle aménité ! quelle douceur ! quelle modération ! Et c'eſt après s'être permis de pareils excès, que des écrivains prétendus Philoſophes oſent accuſer les Miniſtres de l'Evangile d'être barbares & intolérans ! Et à force de le répéter, ils parviennent à le perſuader ! Mais une illuſion auſſi groſſière peut-elle encore ſubſiſter long-temps ? Et nos ſuperbes Philoſophes ne ſeront-ils pas enfin reconnus pour ce qu'ils ſont, pour les plus ambitieux & les plus intolérans des hommes ?

Je ſuis, &c.

LETTRE XII.

Œuvres Complettes d'Alexis Piron, publiées par M. Rigoley de Juvigny, chez Michel Lambert, rue de la Harpe.

LA voix publique, Monſieur, a marqué depuis long-temps à M. *Piron* une place diſtinguée ſur notre Parnaſſe ; il eſt dans la claſſe de ce petit nombre d'écrivains dont notre ſiècle s'honore, & qui ont ſçu franchir l'intervalle qui ſépare l'eſprit d'avec le génie. Ce n'eſt pas un de ces Poëtes ſans phyſionomie, qui prennent ſucceſſivement toutes les manières, parce qu'ils n'en ont aucune : le moindre de ſes ouvrages porte l'empreinte d'un caractère original, & l'on y reconnoît toujours une teinte décidée, qui n'appartient qu'à l'auteur. C'étoit donc faire au public un préſent très-agréable que de lui donner le recueil complet des œuvres de cet homme célèbre : quoique toutes ſes productions n'ayent pas, à beaucoup près, le même mérite, il n'en eſt cependant

aucune qui ne préſente de ces traits heureux qui méritent d'être recueillis. M. *Rigoley de Juvigni*, également connu par ſes talens littéraires & par l'intime amitié qui l'uniſſoit à M. *Piron*, a bien voulu ſe charger de tous les ſoins de cette édition. Son ami, en mourant, lui avoit remis lui-même tous ſes écrits, & ce dépôt précieux ne pouvoit être confié à des mains plus ſûres & plus fidèles. Auſſi le public doit-il être raſſuré contre les ruſes & les petites ſupercheries auxquelles on a quelquefois recours pour enfler ces ſortes d'éditions poſthumes; on le prévient que celle-ci ne renferme aucune pièce qui ne ſoit véritablement de M. *Piron*.

M. *de Juvigny* a placé à la tête du premier volume, une vie intéreſſante de ſon illuſtre ami, dans laquelle il n'omet aucune des circonſtances propres à faire connoître le caractère & les mœurs de feu M. *Piron*. La vie d'un écrivain ordinaire peut ſe borner à l'énumération de ſes ouvrages, mais l'hiſtoire d'un homme célèbre doit exiger de plus longs détails. Rien n'eſt

plus satisfaisant que de suivre l'exposition des causes & des circonstances qui ont produit les premières étincelles du génie, dans les modèles que nous devons nous proposer d'imiter. Si nous considérons avec une sorte de plaisir les traits de leur visage, que le pinceau ou le burin nous reproduisent, combien plus devons-nous être flattés de la peinture de leur ame ? On desire naturellement des vertus à tous ceux dont on estime les talens ; on voudroit que l'homme moral fût grand dans le grand homme, & il faut convenir, malgré le nombre des exceptions, que si la noble simplicité fait la grandeur de l'homme moral, elle se trouve assez ordinairement réunie à l'élévation du génie.

Ces réflexions, que j'ai tirées en partie du discours préliminaire, ont engagé l'éditeur à s'étendre sur tous les détails qui pouvoient donner une juste idée des qualités du cœur de M. *Piron*. Cette vie, déjà si intéressante par le fonds des choses, ne l'est pas moins par la manière dont elles sont présentées, par l'élégance du style,

& les graces que M. *de Juvigny* a ſçu répandre dans ſa narration.

Piron naquit à Dijon le 9 Juillet, 1689. Son père, que ſa profeſſion d'apothicaire n'empêchoit pas de cultiver les muſes avec ſuccès, fit donner à ſon fils une éducation ſolide & ſoignée: ce fut preſque le ſeul bien qu'il lui laiſſa. Lorſqu'il fut queſtion de prendre un parti, le jeune *Piron*, détourné de l'état Eccléſiaſtique par reſpect pour la Religion, de la Médecine par un ſentiment d'humanité, ſe détermina pour le barreau. Déjà reçu Avocat, il ſe préparoit à ſon début, lorſqu'un dérangement ſubit, arrivé dans la fortune de ſa famille, l'éloigna d'une profeſſion, qui ſuppoſe au moins un honnête néceſſaire. Les charmes de la poëſie l'eurent bientôt conſolé: les applaudiſſemens que l'on donnoit aux ſaillies vives & naturelles d'un génie plein de gaîté, lui faiſoient preſque blier ſes malheurs domeſtiques. Ce fut dans cette première ivreſſe, qu'excité par une Ode licentieuſe qu'un de ſes amis lui envoya, il compoſa ce fameux chef-d'œuvre de génie & d'ob-

ſcenité, ouvrage malheureux, échappé à la fougue d'une bouillante jeuneſſe, & qui fut depuis le tourment de ſa vie. *Piron* ne tarda pas à s'appercevoir que les muſes n'enrichiſſent point leurs favoris. Preſſé par la néceſſité, il ſe plaça chez un financier en qualité de ſecrétaire : ſon écriture égaloit preſque la beauté du burin : ce talent, aſſez rare dans un homme de lettres, lui valut 200 livres par an. La franchiſe de ſon caractère lui enleva bientôt cette légère reſſource : le financier étoit métromane, *Piron* prit la liberté de lui dire ſon ſentiment ſur ſes vers, & le cenſeur fut diſgracié. Rendu à lui-même, il ſignala ſon talent pour la plaiſanterie & pour l'épigramme aux dépens des habitans de Beaune : quelquefois on le voyoit, aux environs de cette ville, arrachant tous les chardons, & il répondoit à ceux qui lui en demandoient la raiſon : *je ſuis en guerre avec les Beaunois ; je leur coupe les vivres.* En entrant un jour à la Comédie, il demanda à un jeune Beaunois quelle pièce on alloit jouer ? *Les fureurs de Scapin*, lui

répondit gravement celui-ci : *ah ! Monsieur*, reprit aussitôt *Piron, je croyois que c'étoient les fourberies d'Oreste.* Au moment où *Scapin* enferme *Géronte* dans le sac, un petit-Maître s'avisa de crier : *paix là, Messieurs, on n'entend pas : ce n'est pas faute d'oreilles*, répondit *Piron ;* mot cruel, qui pensa faire ensanglanter la scène. Notre poëte, échappé avec peine au ressentiment des Beaunois, las d'un genre d'escrime où il n'y a que des coups à gagner, vint à Paris pour y tenter fortune.

Apollon, exilé de l'Olympe, fut forcé, tout Dieu qu'il étoit, d'exercer le métier de maçon chez *Laomedon. Piron*, obligé d'abandonner sa patrie, ne trouva point d'autre ressource, malgré tout son génie, que d'embrasser le métier de copiste à quarante sols par jour, chez le Chevalier *de Belle-Isle.* Son associé, dans ce noble emploi, fut un très-honnête soldat aux Gardes-Françoises qui écrivoit passablement bien. En vain, pour se faire connoître, il entoura plusieurs fois d'une pièce de vers le collier du chien

favori du Chevalier : on ne fut nullement curieux de connoître l'auteur : cependant cette même franchiſe, qui lui avoit autrefois attiré l'indignation du financier, lui gagna l'eſtime & l'amitié du Secrétaire du Chevalier *Belle Iſle*, qui avoit auſſi la manie des vers : cet honnête homme qui, juſqu'alors n'avoit jugé *Piron* que ſur ſon emploi, fut étonné de trouver dans un copiſte un mérite ſi rare, & lui procura une occaſion de ſe faire connoître. La ville *d'Arcy-ſur-Aube* fut détruite par le feu, en 1727. Un particulier génereux, * la rétablit à ſes dépens. Les habitans *d'Arcy*, pour perpétuer la mémoire d'un tel bienfait, firent élever une colonne, & demanderent une inſcription au Secrétaire du Chevalier *de Belle-Iſle*, qui les renvoya à *Piron :* le jeune Poëte leur donna cette belle inſcription :

La flamme avoit détruit ces lieux ;
Graſſins les rétablit par ſa munificence !

* M. *Graſſin.*

Que ce marbre à jamais ſerve à tracer aux yeux,
Le malheur, le bienfait & la reconnoiſſance.

Quelques temps après, *Piron*, engagé par ſes amis à eſſayer ſes talens, ne crut pas devoir porter ſes vues au-delà de l'Opéra Comique. Son début en ce genre fut marqué par une circonſtance ſinguliere : la Police avoit défendu à *Franciſque*, Entrepreneur de l'Opéra Comique, de faire paroître plus d'un acteur parlant ſur la ſcène : de tous les auteurs, qui travailloient alors pour ce théâtre, *Piron* fut le ſeul qui oſa ſe charger de faire d'un monologue, un Opéra Comique, en trois actes : ſon imagination riante & féconde, le ſervit très-bien en cette occaſion : *Arlequin Deucalion*, qu'il donna en 1722, eut le plus grand ſuccès. A la fin de la premiere repréſentation, l'auteur traverſant le théâtre, fut arrêté par M. *de Voltaire*, qui lui reprocha d'avoir mis dans la bouche de ſon Arlequin, ces deux vers de la Tragédie *d'Eriphyle* :

Oui, tous ces conquérans raſſemblés ſur ces bords,
Soldats ſous *Alexandre* & Rois après ſa mort.

Dites-moi ce que je vous ai fait pour me tourner ainſi en ridicule ? Pas plus, répondit *Piron*, *que la Mothe à l'auteur du Bourbier :* * à cette réponſe, M. *de Voltaire* baiſſa la tête & diſparut, en diſant : *ah je ſuis embourbé ! Piron* avoit effectivement ſujet de ſe plaindre de ce fameux Poëte, dont il avoit fait la connoiſſance, chez la Marquiſe *de Mimeure*, d'une manière aſſez plaiſante. Il avoit coutume d'aller rêver au bois de Boulogne, muni d'un morceau de pain & d'un flacon de vin. » Paſſant un jour devant l'hôtel de la Marquiſe *de Mimeure*, pour » ſe rendre à ſa promenade ordinaire, » il voit qu'il eſt heure de pouvoir » faire ſa cour à la Marquiſe. Il entre, » on l'annonce : *ſoyez le bien venu*, lui » dit la Marquiſe, *vous déſiriez depuis* » *long-temps de faire connoiſſance avec*

* Pièce Satyrique de M. *de Voltaire* contre *la Mothe*.

» *Arrouet ;*

» *Arrouet ;* Le hasard vous sert à mer-
» veille ; il est ici. Entrez dans ma
» chambre, vous le trouverez auprès
» du feu qui m'attend. *Piron* y court
» tout joyeux, apperçoit M. *Arrouet*,
» plongé jusqu'aux épaules dans un
» large fauteuil, les jambes écartées,
» & les talons posés sur l'un & l'autre
» chenet. Une légère inclination de
» tête fit les frais du salut qu'il rendit
» à *Piron*, pour cinq ou six révérences
» de la part de celui-ci, qui ne laissa
» pas, quoiqu'un peu humilié de cet
» accueil sauvage, de tirer un fauteuil,
» & de s'asseoir le plus près qu'il pût
» de la cheminée.

» Après un assez long silence, *Piron*
» qui avoit la plus grande envie d'en-
» tendre & de faire causer M. *Arrouet*,
» pour l'admirer, rompit le silence le
» premier. Il entama la conversation :
» à deux ou trois réponses, noncha-
» lamment & comme à regret pro-
» noncées, succède un nouveau si-
» lence : quelques paroles jettées au
» hasard, & de loin en loin seulement :
» la conversation tombe enfin tout-à-
» fait, *Piron* veut en vain la ranimer

» par quelque trait intéressant, soin » inutile : on ne lui répond rien ; il ne » peut tirer M. *Arrouet* de sa distrac- » tion ou de sa profonde taciturnité. » Leur entretien commence à prendre » alors toute la tournure de celui de » *Panurge* avec l'Anglois : * l'un tire » sa montre, l'autre sa tabatière ; celui- » ci prend les pincettes, celui-là du » tabac : l'un éternue, l'autre se mou- » che : enfin l'un se met à bailler d'une » si grande force, que *Piron* en alloit » faire autant, lorsque M. *Arrouet* tire » de sa poche une croute de pain, & » la broye sous ses dents, avec un » bruit si extraordinaire qu'il étonne » *Piron*, lequel sans perdre de temps, » tire son flacon de vin, & l'avale » d'un trait. Loin d'applaudir à cet » heureux impromptu, & de s'écrier » comme l'Anglois, *ecce plusquam Sa-* » *lomon hic*, M. *Arrouet* s'en trouve » offensé, & dit d'un air sec à *Piron* : » *j'entends, Monsieur, raillerie tout* » *comme un autre ; mais votre plaisan-*

* Œuvres de *Rabelais*, t. 2, livre 2, ch. 19. Comment *Panurge* fait *Quinaut* l'Anglois qui arguoit par signes.

» terie, *ſi c'en eſt une, eſt très déplacée.*— » *Ce n'en eſt point une, Monſieur*, ré- » pondit *Piron*, *le pur haſard a part à* » *tout ceci.* M. *Arrouet* l'interrompit » alors pour lui dire, qu'il ſortoit » d'une maladie qui lui avoit laiſſé un » beſoin continuel de manger. *Man-* » *gez, Monſieur, mangez*, repliqua » *Piron, vous faites bien, & moi je* » *ſors de Bourgogne avec un beſoin con-* » *tinuel de boire, & je bois.* »

M. *de Voltaire* chercha depuis toutes les occaſions de ſe vanger d'une raillerie ſi innocente ; après bien des recherches, il parvint à ſe procurer une copie du ſcandaleux chef-d'œuvre dont *Piron* s'étoit rendu coupable, & en fit lui même la lecture à la Marquiſe *de Mimeure* : le malheureux auteur étoit disgracié, ſi l'expreſſion du plus ſincère repentir ne l'eût excuſé auprès de la Marquiſe.

Le ſuccès d'*Arlequin Deucalion*, engagea *Piron* à donner à l'Opéra Comique un grand nombre d'autres pièces, pleines d'eſprit & de gaîté ; mais enfin ſa modeſtie céda aux inſtances

de ſes amis ; il prit un eſſor plus digne de ſon génie, & donna au théâtre François, en 1728, la Comédie des *Fils ingrats*, intitulée aujourd'hui *l'Ecole des Pères*, qui eſt reſtée au théâtre : cette pièce fut ſuivie, deux ans après, de la Tragédie de *Calliſthène*, dont le ſort fut moins heureux. *Piron* s'en vangea gaîment par une pièce charmante intitulée : *la Calotte du public ;* c'eſt à l'occaſion de *Calliſthène* que *Voltaire*, ſans doute dans l'intention ſecrette de brouiller *Piron* avec les Comédiens, voulut l'engager à exiger d'eux des arrangemens plus favorables aux auteurs : *Piron* vit le piége ; d'ailleurs, plus avide de gloire que d'argent, il ne voulut point ſe charger d'une négociation qui convenoit beaucoup mieux à celui qui lui conſeilloit de l'entamer.

Il étoit alors étroitement lié avec M. *Collé*, & un Marchand Epicier, nommé *Gallet*, excellent chanſonnier : celui-ci invitoit fréquemment ſes deux amis à manger chez lui ; mais il y trouvoit ſon compte : les commerçans qu'il avoit ſoin de leur aſſocier, égayés

par les bons mots & par les saillies des deux convives se rendoient moins difficiles & plus accommodans dans les marchés qu'il avoit à conclure avec eux : *Piron* qui s'apperçut du manège, dit un jour en secret à M. *Collé*, avant de se mettre à table : *mon cher ami, je crois que cet homme-ci me prête sur gages.* Ces trois amis alloient aussi souper deux fois la semaine chez une femme de beaucoup d'esprit, qui rassembloit chez elle une société de gens de Lettres. Au sortir d'un de ces soupers, comme la nuit étoit fort avancée, *Gallet* & *Collé* voulurent reconduire *Piron* : celui-ci s'en défendit, & comme ils insistoient sur le danger qu'il couroit d'être attaqué, sur tout ayant un bel habit de velours neuf, *Piron* se dépouille, leur jette son habit, & part comme un éclair. Le Guet l'arrête, & le ramène vers ses deux amis, qui couroient après lui pour lui rendre son habit : on lui demande si ce ne sont pas là les voleurs qui l'ont dépouillé ? Sur sa déclaration, la garde les conduit tous trois chez le Commissaire. Le Clerc leur fait subir un

interrogatoire qui devient très-plaisant, par les réponses ironiques des trois amis dont la tête étoit un peu échauffée par le vin. Le Clerc s'appercevant qu'on le persiffle, réveille avec beaucoup de peine le Commissaire, qui arrive en se frottant les les yeux, & dit en baillant : » *Ouf ! voilà bien du bruit, quest-ce que tout ceci ? voyons.* Alors s'adressant à *Piron, qui êtes-vous ? Votre nom ? — Piron. Quel est votre état ? — Poëte. — Poëte ! Oui, Monsieur, Poëte. Eh ! où vivez-vous donc pour ne pas connoître le Poëte Piron ? Je le passois à votre Clerc ; quelle idée aurai-je de vous, d'ignorer mon état, quand je me nomme ? Oui, Monsieur, mon état est d'être Poëte, état le plus grand, le plus noble, le plus sublime que les hommes puissent embrasser, quand c'est du génie qu'ils le tiennent. Quelle honte pour un Officier public de ne pas connoître le Poëte Piron*, auteur des *Fils ingrats*, applaudis si justement de tout Paris, de *Callisthene*, qu'il a *si injustement sifflé, comme je viens de le prouver au public par des vers qui valent une démonstration ?* .... *Piron* auroit

pouſſé plus loin cette véhémente tirade, ſi le Commiſſaire, avec une ſorte de vivacité aſſez plaiſante, ne l'eût interrompu, en lui diſant : *que parlez-vous de pièces de Théâtre ? Sçavez-vous que la Foſſe eſt mon frère, qu'il en a fait d'excellentes, & qu'il eſt l'auteur de la belle Tragédie de Manlius ? Comment la trouvez-vous ? Hem : oh ! mon frère eſt un homme de beaucoup d'eſprit !* —— Je le crois, Monſieur, *car le mien n'eſt qu'une .... bête, quoique Prêtre de l'Oratoire, & que je faſſe des Tragédies*, répond *Piron* avec une ſorte d'enthouſiaſme riſible. Ce trait aſſez vif & très-cavalièrement exprimé, ne fâcha point le Commiſſaire *la Foſſe*, qui le prit en galant homme. A la contenance des acteurs, à la gaîté de leurs propos, il ne fut pas long-temps à percer le myſtère de toute cette aventure ; il ſe la fit raconter par *Piron*, & s'en amuſa beaucoup. Après quoi il renvoya ces Meſſieurs, en leur faiſant la politeſſe de les prier de venir chez lui le Samedi ſuivant, dîner & manger des huîtres. *Ah ! mes amis*, dit *Piron*, ſortant de la maiſon du Com-

miſſaire, *rien ne manque plus à ma gloire ; j'ai fait rire le Guet.*

M. *Héraut*, Lieutenant de Police, chez lequel *Piron* avoit dîné quelques jours auparavant, informé de cette ſcène, le manda, & s'armant d'une ſévérité affectée, lui ordonna de rendre compte de ſa conduite ; *Piron* lui expoſa le fait d'une manière ſi comique, que la gravité du Juge ſe démentit. *c'eſt fort bien, mon cher Piron*, lui dit-il en riant, *mais convenez que vous mériteriez une bonne calotte pour cette folie. Et qui ſeroit aſſez hardi, Monſieur*, répliqua *Piron, de m'en donner une, quand votre chapeau m'en tient lieu?* Il préſenta en même temps le chapeau de M. *Héraut* qu'il avoit pris pour le ſien, le jour qu'il avoit dîné chez ce Magiſtrat.

Au milieu de ces ſcènes comiques, *Piron* enfantoit la tragédie de *Guſtave*, qu'il fit paroître en 1735, & qui lui aſſûra une place parmi nos bons Poëtes tragiques. L'année ſuivante ne fut pas ſi heureuſe pour lui : l'*Amant myſtérieux* eut le ſort des Pièces, qui, vivement applaudies ſur un théâtre de ſociété, viennent échouer ſur le

théâtre de la Nation ; l'auteur fut un peu dédommagé de cette disgrace par le succès de la Pastorale des *Courses de Tempé*. Mais le temps approchoit où, par un chef-d'œuvre immortel, il alloit mettre le comble à sa gloire : en 1738, il donna la *Métromanie*. Pendant le cours des répétitions de cette Pièce, *Piron* étant un jour entré au Caffé de *Procope*, avec un habit magnifique, contre son ordinaire, l'Abbé *Desfontaines*, soulevant avec une feinte admiration la basque de l'habit, s'écria : *quel habit pour un tel homme ! Piron*, soulevant à son tour le rabat de l'Abbé, répartit sur le champ : *quel homme pour un tel habit !* Cette plaisanterie n'étoit que le prélude des épigrammes dont il accabla depuis l'Abbé *Desfontaines*. Ce critique, en rendant compte d'une édition des œuvres de *Rousseau*, rapporta une lettre de ce Poëte à M. *Racine* le fils, dans laquelle il se félicitoit de la société de *Piron*, qui effectivement s'étoit lié dune amitié intime avec *Rousseau*, dans un voyage qu'il avoit fait à Bruxelles. *Rousseau*, dans cette lettre, disoit,

entr'autres choſes : *M. Piron eſt un excellent préſervatif contre l'ennui ; mais il retourne à Paris, & je vais retomber dans mes langueurs.* Le Journaliſte, en citant ces paroles, s'arrêta au *mais*, malicieuſement ou non, & n'acheva pas la phraſe. Ce fatal *mais* irrita *Piron*, qui en tira une vengeance éclatante. Après avoir répandu dans le Public la première épigramme, que tout le monde ſçait par cœur, & qui commence par ce vers :

Certain auteur fameux par cent libelles.

Il alla voir l'Abbé *Desfontaines*, qu'il trouva avec deux Jéſuites. l'Abbé, pâliſſant de colère en le voyant : *comment*, s'écria-t-il, *êtes-vous aſſez hardi, pour vous préſenter à ma vue, après l'horrible épigramme que vous avez faite contre moi ? Horrible !* répondit *Piron, comment vous les faut-il donc ? elle eſt pourtant fort jolie.* Ce ſang froid redoubla la colère de l'Abbé, & fit partir d'un grand éclat de rire les deux Jéſuites qui étoient préſens. *Point d'emportement*, ajouta *Piron*,

crier & jurer ne remédie à rien, l'épigramme n'en eſt pas moins faite; mais puiſqu'elle vous fâche, je vous propoſe un arrangement; — Eh quel eſt-il? — Le voici: vous écrivez au Public toutes les ſemaines; mandez-lui, la première fois, que l'épigramme en queſtion a été faite, on ne ſçait par qui, ni contre qui, il y a cinquante ans, & tout ſera dit. — A la bonne heure, donnez la moi.

C'eſt où *Piron* l'attendoit; *je vais vous la dicter*, lui répondit-il; & l'Abbé de l'écrire auſſi-tôt, commentant de ſon côté & le Poëte du ſien chaque vers de l'épigramme; les commentaires ne finiſſoient point; mais ce qui choquoit ſur-tout l'Abbé dans cette épigramme étoit ce vers:

Que fait le bouc en ſi joli bercail?

Y penſez-vous, diſoit-il à *Piron*, *eſt-ce que je ſuis un bouc? ôtez, ôtez ce bouc. Cela ne ſe peut*, répliqua *Piron*, *ſans rompre la meſure; mais vous êtes le maître de ne pas écrire le mot tout entier, mettez ſeulement: que fait ce B.. le vers y ſera toujours, & le Lecteur y ſuppléera.*

Piron, après avoir consumé sa jeunesse dans les travaux littéraires, se voyoit sans fortune aux approches de la vieillesse. Dans cette situation, il épousa une demoiselle âgée de 53 ans, qui jouissoit de deux mille livres de rente viagère : rien ne troubla son bonheur pendant les quatre premières années de son mariage ; c'est dans ce temps qu'il composa sa tragédie de *Fernand Cortez*. Le public ne la goûta point. Les Comédiens le pressèrent d'y faire des corrections, & lui citèrent l'exemple d'un de ses plus célèbres confrères, qui refondoit quelquefois jusqu'à des actes entiers : *Je le crois bien*, répondit-il, *il travaille en marqueterie, & moi je jette en bronze.* Quelques temps après il éprouva une disgrace bien plus sensible que la chute de sa Pièce. Sa femme fut attaquée d'une paralysie qui parut incurable. Alors il eut du moins la consolation de voir les honnêtes gens s'intéresser à son sort. M. le Maréchal *de Saxe* lui envoya cinquante louis. Un inconnu lui assigna une rente viagère de 600 liv., dont il a joui jusqu'à sa

mort, ſans pouvoir découvrir ſon bienfaiteur. L'éditeur de ſes œuvres a ſçu depuis que c'étoit M. le Marquis de *Laſſay*: cette rente, avec une autre pareille, qu'il tenoit de la libéralité du Comte *de Livry*, lui offroient une reſſource d'autant plus néceſſaire, qu'il perdit bientôt, avec ſa femme, le revenu qu'elle lui avoit apporté.

On ſçait que la maiſon de Madame *de Tencin* étoit ouverte à un grand nombre de gens de lettres, qu'elle appelloit *ſes bêtes*. *Piron* faiſoit les beaux jours de cette ménagerie: s'y étant trouvé un jour avec M. *Languet*, Curé de Saint Sulpice, ſon compatriote: *il y a long-temps*, lui dit cet illuſtre paſteur, *que vous demeurez ſur ma paroiſſe; il eſt étonnant qu'à titre de compatriote & de paroiſſien, vous ne ſoyez pas venu me voir, & que je ne vous connoiſſe pas. Cela n'eſt pas ſi étonnant que vous le penſez*, lui répondit *Piron*, *c'eſt que vous connoiſſez mieux vos vaches que vos brebis* *; ces réparties étoient ſi

* Il faiſoit alluſion au revenu que la Communauté de *l'Enfant Jeſus*, fondée par M. *Languet*, tire d'un grand nombre de vaches, dont le lait ſert à faire un beurre excellent.

naturelles à *Piron* qu'elles lui échappoient comme malgré lui. Un Evêque lui demandoit : *avez-vous lu mon mandement, Monſieur Piron ? Non Monſeigneur*, répondit-il ; *& vous ?* Il ſe permettoit même ſouvent de pareilles ſaillies contre ſes intérêts : ſes amis l'ayant en quelque ſorte forcé de ſolliciter une place vacante à l'Académie Françoiſe par la mort de l'Abbé *Terraſſon*, en 1750, dans le cours même de ſes viſites, il ne put garder la gravité du cérémonial. Entr'autres plaiſanteries, il laiſſa chez un des trente-neuf Electeurs (*Nivelle de la Chauſſée*) ſon billet, ſur lequel étoient écrits ces deux vers amphigouriques, tirés de je ne ſçais quelle Pièce de ce triſte père du comique larmoyant :

En paſſant par ici, j'ai cru de mon devoir
De joindre le plaiſir à l'honneur de vous voir.

Le Directeur de l'Académie lui ayant dit de préparer ſon diſcours de réception ; *il eſt déja fait*, répondit *Piron*, *& votre reponſe auſſi. — Comment cela ? — Le voici : je me leverai, j'ôterai mon chapeau, puis à haute & intelligible voix je dirai : Meſſieurs, grand mercy ; &*

vous, ſans m'ôter votre chapeau, vous me répondrez: Monſieur, il n'y a pas de quoi. Sans doute que le Directeur fit ſon rapport de cette plaiſanterie à ſes confrères; peut-être leur rappella-t-il, à ce ſujet, le bon mot qui étoit échappé à *Piron* en paſſant dans le Louvre: *tenez*, dit-il à un de ſes amis, en lui montrant l'Académie Françoiſe, *ils ſont là quarante qui ont de l'eſprit comme quatre.* Quoi qu'il en ſoit, contre toutes les apparences, qui étoient pour *Piron*, M. l'Abbé *de la Bletterie* fût élu; mais le Roi n'approuva pas ſon élection pour cauſe de janſéniſme; *Racine* ſe retira auſſi pour la même raiſon. *Piron* pouvoit alors reparoître ſur les rangs, cependant, inſtruit qu'on rioit à la Cour & à la ville de voir l'écrivain licentieux l'emporter ſur deux rigoriſtes avérés, il envoya ſon déſiſtement à l'Abbé *Sallier*, & fit bien; car à peine ſa lettre étoit-elle partie qu'on vint le prier de ſe déſiſter, de la part de l'Evêque de *Mirepoix* que *la Chauſſée* avoit eu ſoin de prévenir contre lui. Trois ans après, nouvelle place vacante à l'Académie, *Piron* cede encore

aux instances de ses amis, de ses protecteurs & des Académiciens eux-mêmes; il est élu d'une voix unanime, mais le même Evêque de *Mirepoix* présente au Roi l'ode licentieuse de *Piron*, & lui fait donner l'exclusion. Ce fut en vain que la Marquise *de Pompadour*, à la sollicitation de M. *Montesquieu*, parla vivement en faveur de *Piron*; le Roi tint ferme, mais pour dédommager le Poëte, il lui accorda une pension de 1000 liv. sur sa cassette. Quelques jours après, *Piron* reçut quarante bouteilles de vin d'Espagne, sans sçavoir de quelle part lui venoit ce présent. Il s'imagina que c'étoit une galanterie que lui faisoient les quarante de l'Académie; dans cette idée, il leur écrivit une lettre de remercîment à laquelle il joignit son testament avec cette plaisante épitaphe, qu'il s'étoit composée lui-même:

Ci-gît *Piron* qui ne fut rien
Pas même Académicien.

De nouveaux bienfaits du Roi vinrent encore consoler *Piron* de sa disgrace, ce Prince lui assigna, sur le

Mercure, un penſion de 1200 liv. qui fut enſuite augmentée, & enfin fixée à 2000 liv. en 1751; mais le *Mercure* tomba dans un tel diſcrédit, que les penſions ceſſèrent d'être payées; les Intéreſſés s'étant aſſemblés pour aviſer aux moyens de ſoutenir cet ouvrage périodique; *eh! Meſſieurs*, leur dit *Piron*, *comment voulez-vous que ce qui eſt au-deſſous de rien produiſe quelque choſe & vous faſſe vivre?* *Piron* étoit plein d'amour pour ſa patrie. Glorieux d'être né Bourguignon, il avoit conçu le deſſein de faire l'éloge des hommes illuſtres de ſa Province. Sa patrie à ſon tour ſçut rendre juſtice au mérite d'un citoyen tel que *Piron*, & l'Académie de *Dijon* crut s'honorer elle-même en l'adoptant.

Il avoit une haute idée de l'état d'homme de lettres & en ſoutint toujours la nobleſſe avec une ſorte de fierté. Il étoit prêt d'entrer dans l'appartement d'un grand Seigneur, comme celui-ci reconduiſoit une perſonne qualifiée; *paſſez*, *Monſieur*, dit le maître du logis à la perſonne qui s'arrêtoit par politeſſe, *paſſez*, *ce n'eſt*

qu'un Poëte. Puiſque les qualités ſont connues, repartit *Piron*, *je prends mon rang*, & il paſſa le premier.

Son caractère plein de bonhommie, de franchiſe & d'honnêté le faiſoit rechercher autant que les charmes de ſon eſprit & de ſa converſation ; tous ceux qui ont vécu familièrement avec lui rendent juſtice à la beauté de ſon ame & à l'excellence de ſon cœur. *Je voudrois voir*, écrivoit-il en 1766 à M. *le Gouz de Gerland*, *tous ceux que j'aime & que j'eſtime ne faiſant qu'un même cercle, & moi dans le centre, les faire rire à la ronde, dut ce être à mes dépens.* Naturellement modeſte, il ne pouvoit ſouffrir la louange même la plus modérée ; qualité bien rare & preſque incroyable dans un Poëte. Né pour l'épigramme, il avoit la ſatire en horreur. Un Chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon lui écrivit pour lui demander des vers contre une perſonne qu'il lui nommoit, *Piron* répondit : *vous avez jetté les yeux ſur moi, comme ſur quelqu'un qui pourroit être moins honnête homme que vous & moins chrétien, vous vous trompez ; ſi je*

faisois une action si infâme, je me rendrois éternellement indigne de la société & de l'estime des honnêtes gens. Sensible au mérite de ses rivaux, il ne les attaqua jamais, & l'épigramme, qu'il avoit toujours prête, n'étoit que pour sa défense. Un de ses amis lui annonça un jour la fausse nouvelle de la mort de M. *de V.....*, *Piron* saisi, se lève avec vivacité de son fauteuil, s'agite & s'écrie à plusieurs fois: *ah! le pauvre homme! quelle perte! c'étoit le plus bel esprit de France.* Après avoir rendu justice à son rival dans ce premier mouvement, son intarissable gaieté renaît tout à coup, il se rappelle les plaisanteries qu'il s'est permises sur cet écrivain, & ajoute, comme pour soutenir son rôle: *au moins, Monsieur, vous me répondez de votre nouvelle.*

Si dans sa jeunesse, il eut le malheur de blesser la décence & les mœurs par un petit nombre d'écrits licentieux, il respecta toujours la Religion. Il traduisit même les Pseaumes de la pénitence, pour donner des marques publiques de son repentir. Dans les dernières années de sa vie, il avoit

entièrement perdu la vue ſans rien perdre de ſa gaïeté naturelle. Une dame fort aimable, qui avoit eu la curioſité de le voir, jalouſe de lui donner une idée avantageuſe de ſon eſprit, entama la converſation par l'éloge & l'analyſe de l'Eſprit des Loix. *Piron* s'apperçut bientôt qu'elle s'embrouilloit dans un ſujet trop au-deſſus de ſa portée, & lui dit en riant: *Madame, croyez-moi, ſauvez-vous par le temple de Gnide.*

Une chute fâcheuſe qu'il fit au mois de Décembre 1772 hâta ſa mort arrivée le Jeudi 21 Janvier 1773 à 11 heures du ſoir. Il étoit âgé de 83 ans 6 mois 12 jours.

Le deſir de vous faire connoître, Monſieur, les circonſtances particulières de la vie d'un homme auſſi célèbre que *Piron*, m'a entraîné ſi loin, que je ſuis obligé de réſerver pour une autre lettre la notice de ſes ouvrages que j'ai deſſein de vous donner.

Je ſuis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

PROSPECTUS d'une nouvelle édition de la description des Arts & Métiers, commencée à Paris, in-folio, avec figures, & réimprimée, in-4°., avec des augmentations, des notes & des additions considérables, à Neuchâtel, aux dépens de la Société typographique.

Depuis l'invention de l'Imprimerie, on n'a peut-être pas formé de projet plus vaste ni plus utile, que celui des illustres auteurs des *Cayers sur les Arts & les Métiers*. Cette belle entreprise, qui fait véritablement honneur à la France, rendra chers à la postérité les noms des Sçavans zélés, qui ont bien voulu consacrer leurs talens & leurs veilles à cette importante *Description*. Il est certain qu'il est peu d'ouvrages dont l'usage doive être plus familier, plus étendu, plus universel; il appartient à tous les ordres & à tous les états, & il importe plus ou moins à tous de le lire & de l'étudier. On ne

entièrement perdu la vue ſans rien perdre de ſa gaïeté naturelle. Une dame fort aimable, qui avoit eu la curioſité de le voir, jalouſe de lui donner une idée avantageuſe de ſon eſprit, entama la converſation par l'éloge & l'analyſe de l'Eſprit des Loix. *Piron* s'apperçut bientôt qu'elle s'embrouilloit dans un ſujet trop au-deſſus de ſa portée, & lui dit en riant: *Madame, croyez-moi, ſauvez-vous par le temple de Gnide.*

Une chute fâcheuſe qu'il fit au mois de Décembre 1772 hâta ſa mort arrivée le Jeudi 21 Janvier 1773 à 11 heures du ſoir. Il étoit âgé de 83 ans 6 mois 12 jours.

Le deſir de vous faire connoître, Monſieur, les circonſtances particulières de la vie d'un homme auſſi célèbre que *Piron*, m'a entraîné ſi loin, que je ſuis obligé de réſerver pour une autre lettre la notice de ſes ouvrages que j'ai deſſein de vous donner.

Je ſuis, &c.

uſitées en certains pays & pour quelques Arts, qu'on ne connoît pas, ou du moins qu'on ne ſuit pas en France; ils auront ſoin de les indiquer dans de courtes notes. Ils y inſéreront, en particulier, tout ce que MM. *de Juſſi* & *Schreber* ont ajouté dans la verſion Allemande: on ſçait que ces Sçavans, qui ont ſi bien mérité du Public & des Lettres par pluſieurs ouvrages connus, ſont entrés à cet égard dans des détails très-inſtructifs & très-curieux.

Les Editeurs publieront leur Collection des Arts & Métiers par volumes de 60 à 80 feuilles, y compris les planches dont chacun d'eux doit être accompagné, & qui ſeront rangées de manière, que les Libraires, qui auront ſouſcrit, pourront vendre chaque Art ſéparément. Chaque volume coûtera 12 liv. de France pour les Souſcripteurs, & chaque planche ſera payée 4 ſ. auſſi de France. Comme les trois premiers volumes ſe trouvent actuellement imprimés, on les livrera tout à la fois aux Souſcrivans, qui payeront, outre leur valeur, celle

du quatrième volume de discours, au prix fixé de 12 liv. Les Planches, qui seront toujours fournies en même-temps que le volume auquel elles appartiendront, seront payées en les recevant. Ainsi l'avance ne sera jamais que de 12 liv. de France pour chaque exemplaire. On annonce que cette entreprise sera poussée avec célérité & sans interruption, & que les gens de lettres qui la dirigent, se sont arrangés de manière à pouvoir en publier régulièrement plusieurs volumes chaque année.

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Les Mariages Samnites, Drame Lyrique en trois actes & en prose ; par M. de Rosoi, Citoyen de Toulouse, des Académies, &c, &c, &c, représentée par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Mercredi 12 Juin 1776. Prix, 30 sols. A Paris, chez la veuve Ducheſne, Libraire, rue Saint-Jacques, au deſſous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût. Avec Approbation & Privilége du Roi.

QUELQUE défavorables, Monſieur, que ſoient les jugemens du public à l'égard de M. *de Roſoi*, ils ne

peuvent tarir la fécondité de cet Auteur. Il vient de donner encore les *Mariages Samnites*, heureux fruit, ſans doute, de l'illuſtre *Hyménée* que M. *de Roſoi*, comme on ſçait, a contracté avec la gloire. Ce nouveau-né m'a paru fort triſte, & tenir plus de ſon père que de la brillante Déeſſe dont on ſuppoſe qu'il a reçu le jour. Il ne ſçait bégayer qu'un jargon barbare; ſes traits ſont ſans phyſionomie, & ſa foibleſſe lui permet à peine de ſe ſoutenir; en un mot, de tous les embrions Lyriques dont le Citoyen de Toulouſe a peuplé le théâtre Italien, c'eſt, ſelon moi, celui dont la paternité doit le moins l'énorgueillir.

Le ſujet de ce nouveau Drame eſt tiré d'un Conte très-connu de M. *Marmontel*, intitulé: *les Mariages Samnites*. Pour vous mettre au fait de la pièce, je ne ferai qu'abréger le récit de l'auteur du Conte.

La Loi, chez les Samnites, enjoignoit aux jeunes gens des deux ſexes, de ne point ſe parler juſqu'à la Cérémonie des Mariages qu'on célébroit tous les ans; c'étoit pour les enfans

un devoir religieux & sacré de ne confier leur inclination qu'aux auteurs de leurs jours. Un pareil secret divulgué étoit la honte d'une famille. Le Guerrier qui s'étoit le plus distingué par ses vertus, ou signalé par ses exploits, avoit seul le droit de se choisir une épouse parmi les filles Samnites. La Loi ne pouvoit cependant défendre aux yeux de parler. *Agathis*, jeune homme plein de valeur, avoit souvent employé leur langage auprès de la belle *Céphalide*, qui y avoit répondu. Les Romains sont aux portes de *Samnium*; c'est une occasion pour *Agathis* & pour *Parménon*, autre jeune homme qui brûle d'une flamme secrette, de faire quelqu'action d'éclat qui leur mérite l'honneur du premier choix. Ils font des prodiges de valeur, & s'élevent au-dessus de leurs rivaux: les Juges du prix le leur décernent à tous deux, & leur permettent de se communiquer leur inclination particulière. Ils hésitent, ils tremblent d'aimer la même personne. Mais leur inquiétude se dissipe, quand ils ont appris l'un de l'autre, qu'*Agathis* adore

Céphalide, & que c'eſt pour *Eliane* que *Parménon* ſoupire. Ils déclarent leur choix, & on les unit aux objets de leurs vœux.

Les beautés particulières dont M. *de Roſoi* a cru devoir enrichir ce fonds, conſiſtent 1°. dans le changement qu'il a fait du nom de *Télaſpon*, que M. *Marmontel* avoit donné au Père d'*Agathis*, en celui d'*Eumène*. On reconnoît ici une oreille Lyrique; *Télaſpon* étoit un nom rebelle à la Muſique, mais *Eumène* eſt doux, harmonieux, ſonore. 2°. Dans la création du perſonnage d'*Eliane*, dont il n'eſt fait mention qu'à la fin du Conte moral, & qui, dans le Drame, agit plus que *Céphalide*. 3°. Dans l'amitié qu'il fait régner entre les deux jeunes Guerriers, *Parménon* & *Agathis*, & entre *Eliane* & *Céphalide*, les deux amantes; ce qui n'eſt pas mal imaginé, quand on a beſoin d'allonger l'action, & d'ouvrir une ſource abondante de *duo*. 4°. Dans l'invention du rôle d'*Euphémie*, mère de *Céphalide*, & directrice des filles Samnites.

Agathis & *Parménon* ouvrent la

scène. *Parmenon* se plaint de la rigueur des Loix Samnites sur les Mariages. Son ami les défend. Ils craignent d'être rivaux, mais ils n'osent se confier le nom de celle qui occupe leur pensée. A l'approche d'*Eumène*, père d'*Agathis*, *Parmenon* se retire discrétement ; *Agathis* déclare sa passion à son père, & lui nomme *Céphalide*, dont il lui trace le portrait ; le bon vieillard est enchanté, & se trouve tellement rajeuni, qu'il veut accompagner son fils au combat qu'on doit livrer aux Romains. *Agathis* cherche à l'en détourner, mais sans succès. *Céphalide* & *Euphémie* paroissent sur la scène. *Agathis* veut s'élancer vers son amante, son père le retient. *Céphalide* ne peut s'empêcher de fixer les yeux sur le jeune homme. Ce regard l'enflamme d'une ardeur guerrière ; il s'éloigne avec *Eumène*. *Euphémie* témoigne à sa fille qu'elle n'est *plus si contente d'elle* ; *Céphalide* lui peint avec transport les sentimens que lui a inspirés *Agathis*, elle lui fait part de ses allarmes, de ses espérances ; *Euphémie* l'exhorte à la tranquillité. Toutes les

filles Samnites rempliſſent le théâtre ; leurs Concitoyens, en ordre de bataille, paſſent en revue devant elles, & partent pour le combat. Ainſi finit le premier acte.

Eliane, à qui l'on a entendu prononcer dans le premier acte quelques paroles entrecoupées de ſanglots, recommence ſes plaintes au commencement du ſecond acte ; elle ſe livre à ſes inquiétudes, à ſon déſeſpoir ; elle accuſe les Loix qui impoſent ſilence à la flamme dont elle brûle pour *Parménon*, elle reproche à *Céphalide* d'être inſenſible à ſa douleur. Même ſcène entre ces deux jeunes filles, qu'entre les deux Guerriers au premier acte. C'eſt en vain que *Céphalide* rappelle à *Eliane* ſes devoirs, elle ne peut lui faire entendre raiſon. La directrice *Euphémie* aura peut-être plus de pouvoir ſur l'eſprit de cette fille, aveuglée par ſa paſſion ; elle lui fait des reproches auxquels *Eliane*, qui ſe révolte toujours contre les Loix, répond avec une fierté inſolente. *Euphémie* ordonne à cette fille coupable de ſe retirer. J'ai oublié de vous dire

que, pendant cette scène, les filles Samnites se sont occupées à relever l'éclat de leur parure. Cependant on entend du bruit vers un des côtés du théâtre; frayeur des filles Samnites qui se retirent précipitamment. *Eumène* qui avoit trop compté sur ses forces, a été blessé dans le combat, il revient soutenu par son fils. Ils s'entretiennent de *Céphalide*; les Romains sçavent mieux ce qu'ils font; ils repoussent les Samnites jusques dans leurs murs: *Agathis* quitte son père pour les rallier, & les remène au combat; tel est le second acte.

Le troisième est ouvert par un monologue de *Céphalide*, qui pleure sur le sort *d'Eliane*, son amie, qui a disparu depuis les remontrances d'*Euphémie*. Celle-ci arrive, & raconte à sa fille qu'*Agathis* a remporté sur les Romains une victoire complette. Ce récit ne touche point *Céphalide*, elle n'est sensible qu'à la perte de sa chère *Eliane*. Toute l'armée des Samnites s'avance au milieu de l'amphithéâtre. Leur Chef nomme ceux qui se sont le plus distingués: *Parménon*, entr'-

autres, a fait une action d'éclat, il a enlevé l'étendard du Général ennemi. Un second Guerrier, qui a sauvé la vie au Général Samnite, eut disputé à *Parménon* l'honneur du premier choix, mais on ignore le nom de ce Soldat généreux ; le troisième est vertueux & coupable ; il a quitté son poste pour secourir son père, & les Romains ont profité de sa faute ; vertueux, il a ramené la victoire sous les drapeaux Samnites ; ce Guerrier, c'est *Agathis*. *Eumène* se lève & plaide la cause de son fils. On est près de récompenser *Agathis* : il refuse le prix, & le cède à *Parménon*, qui le lui renvoie à son tour. Les Juges décident qu'ils méritent également l'honneur du premier choix. On leur permet de se dire l'un à l'autre, en secret, le nom de leurs amantes. Ils se le disent, & déclarent leur choix à l'assemblée. Vous croyez que tous les obstacles sont levés ; voici un autre embarras. *Parménon* cherche en vain des yeux, sa tendre *Eliane*. *Euphémie* raconte la faute qu'elle a commise en improuvant, en présence de toutes ses com-

pagnes, l'auguſte inſtitution des Mariages Samnites ; alors un Guerrier entre tout armé, il jette ſon Caſque, & ſe fait reconnoître pour *Éliane*. Elle croit, dit-elle, avoir réparé ſa faute, en ſauvant la vie au Général Samnite. On lui pardonne. Cette pièce eſt terminée par la double union de *Céphalide*, & d'*Agathis*, & d'*Éliane* & de *Parménon*.

Que dites-vous, Monſieur, de ce beau plan ? N'en trouvez-vous pas l'enſemble ſupérieurement deſſiné, & les acceſſoires diſtribués avec un tel art, qu'ils ne nuiſent point au progrès de l'action ? Ce qui m'a un peu choqué, ce ſont les invraiſemblances nombreuſes qu'offre ce Drame. Vous vous ſouvenez que la loi défendoit expreſſément aux jeunes Samnites des deux ſexes de ſe parler ; M. *de Rozoi* ne s'en eſt pas ſouvenu. Il met ſur la ſcène *Céphalide*, ſa mère, *Eumène* & *Agathis*, & leur fait chanter un quatuor, dont les quatre perſonnages exécutent les parties, quoiqu'ils ſoient cenſés ne s'entendre ni ne ſe parler. Pendant qu'*Eumène* retient *Agathis* éloigné de *Céphа-*

lide, celle-ci cache son trouble dans le sein d'*Euphémie*, ce qui forme, dit M. *de Rozoi*, deux *scènes simultanées*. *Agathis* s'écrie avec transport :

Dans ses yeux, si je pouvois lire !

Et *Céphalide*, comme par une inspiration soudaine, prie aussi-tôt sa mère de voiler ses yeux :

Voilez mes yeux.

Il y a plus : ces quatre concertans, qu'on suppose toujours ne point s'entendre, répetent chacun les mêmes vers & chantent ensemble :

AGATHIS ET CÉPHALIDE.

» Quelles douleurs ! à quels tourmens
» La loi condamne les Amans !

Enfin, oppressée par la douleur, la voix de *Céphalide expire entre les bras de sa mère*. Je vous avouerai, Monsieur, que ce qui forme ces deux scènes *simultanées* est une énigme pour moi ; j'attends, pour m'éclairer, une nou-

velle dissertation du Citoyen de Toulouse, où il daigne expliquer l'usage qu'on peut faire des scènes *simultanées*.

Après le départ de l'armée, les filles Samnites supplient le Dieu d'amour de venir, avec *Mars*, les défendre :

Oui, viens défendre
Et tes Loix & ta Cour.

Ne diroit-on pas que la république guerrière de *Samnium* étoit le lieu où *Vénus* avoit fixé sa cour ?

M. *Marmontel* nous a dépeint les filles Samnites comme des modèles de pudeur & de retenue. M. *de Rozoi*, qui se moque des convenances, fait d'*Eliane*, amante de *Parmenon*, une fille emportée, violente, méprisant toutes les loix, bravant les Dieux & les hommes, pourvu qu'elle puisse s'unir à son amant :

Dieux ! à lui, malgré vous, je veux me réunir.

Ne peut-elle donc attendre qu'il soit revenu du combat ? Veut-elle s'assûrer de sa foi, & l'épouser sur le champ

de bataille, entre les deux armées ? Au ſecond Acte, on voit les filles Samnites occupées à ſe parer : elles prennent bien leur temps pour faire leur toilette ! La patrie eſt en danger, leurs concitoyens combattent, leurs amans expirent peut-être, dans ce moment, ſous le fer des Romains, & elles ne penſent qu'à ſe couvrir de fleurs, de gazes & de rubans, en frédonnant des chanſonnettes ! Ne devroit-on pas, au contraire, les voir agitées de mille inquiétudes ; ne devroient-elles, pas fatiguer le Ciel de leurs vœux ?

Dans la ſcène, où l'on voit *Eumène* bleſſé qui converſe avec ſon fils, les Samnites repouſſés par les Romains, ſe diſperſent ſur le théâtre : il n'y a pas un moment à perdre ; eh bien ! Monſieur, *Agathis*, qui les rallie, trouve encore le temps de leur chanter une petite ariette, avant de les remener au combat.

A la fin du troiſième acte, quand on permet aux deux jeunes Guerriers de ſe dire l'un à l'autre en ſecret le nom de leur amante, ils s'écartent ; mais au lieu de ſe parler à l'oreille

ils s'expliquent à voix claire, dans un duo mortel, qui occupe deux pages.

Vous avez dû remarquer, Monsieur, la froide tranquillité de *Céphalide*, quand sa mère lui annonce qu'*Agathise* est vainqueur. Une semblable nouvelle devoit la transporter de joie, ses inquiétudes pour son amant devoient se dissiper, elle ne prononce pas seulement son nom; elle semble l'avoir oublié, pour ne s'occuper que d'*Eliane*? Est-ce là de la passion? Le sentiment de l'amitié, dans les femmes sur-tout, a-t-il jamais contrebalancé l'amour?

Que dites-vous, Monsieur, de ce moyen usé & rebattu de faire reparoître *Eliane* sous l'habit d'un guerrier, moyen qu'a déja employé M. *de Rozoi* lui-même, dans sa *Réduction de Paris*? *Eliane* a sauvé la vie au Général Samnite: cela est fort beau! Mais qu'est-elle devenue depuis l'issue du combat, depuis que la Nation est assemblée? Il se passe trois longues scènes avant qu'on la voie paroître. Quelle raison peut l'avoir retenue si long-temps éloignée de son cher *Parmenon*, elle qui étoit si empressée de le rejoindre,

elle qui n'a pris les armes, que pour ſe procurer la ſatisfaction de *vivre ou mourir avec lui !*

Que dites-vous encore de cet *Eumène* qui plaide la cauſe de ſon fils ? Quel galimathias il débite ! Il falloit ici l'éloquence noble du vieil *Horace*, & non pas l'emphaſe ridicule d'un rhéteur bourſouflé. Ecoutez & comprenez, ſi vous pouvez, ce beau plaidoyer, qui pourroit ſervir de pendant à celui de *Petit-Jean*, dans la Comédie des Plaideurs.

Dans les airs d'un vol moins rapide
Les éclairs vont ſemant l'horreur ;
L'aigle altier eſt moins intrépide
Quand il porte au loin la terreur.

Par ſes mains Bellone inflexible,
Agitoit ſes pâles flambeaux :
Devant lui la Mort plus terrible,
Sur ſes pas ouvroit des tombeaux.

Où cet exorde nous menera-t-il ? Avocat, ah ! paſſez au déluge.

Au même inſtant, tendre & ſenſible,
Il cède à des tranſports nouveaux.

Soudain au milieu du carnage,
Je ſuccombe preſque mourant :
Mon fils s'ouvre alors un paſſage ;
Dans ſes bras me prend en pleurant.
Mais connoiſſez ſon ame toute entière :
Pour ſon père oubliant l'Etat,
Pour l'Etat oubliant ſon père,
Bientôt retournant au combat ;
Cette ame ſi tendre & ſi fière,
A vengé ſon *père & l'Etat.*

L'orateur finit préciſément par où il auroit du commencer. Mais eſt-il dans les mœurs d'une nation républicaine, qu'un père défende ſon fils d'un crime envers la patrie ? N'eſt-ce pas violer toutes les bienſéances que de faire préconiſer un fils par ſon père, avec ce ridicule enthouſiaſme ?

Il me reſte à vous faire connoître le ſtyle de M. *de Rozoi*, dont vous avez, je crois, quelque idée. Admirez la force & la vivacité de ce dialogue : Eh » ! crois-tu donc, répond » *Agathis* à *Parmenon*, qui gémit d'être » obligé de ſouffrir & de ſe taire, crois- » tu donc qu'ici nos cœurs ne ſe com- » prennent pas ?

PARMÉNON.

» Mais le doute....

AGATHIS.

» Raiſon de chercher à paroître » plus aimable.

PARMÉNON.

» Mais la crainte....

AGATHIS.

» Leçon pour apprendre à mieux » aimer.

PARMÉNON.

» Mais la contrainte.....

AGATHIS.

» Sauve-garde, *& pour la foibleſſe* » *qui en diroit trop, & contre l'inconſ-* » *tance qui en auroit trop appris.*

Aimes-tu, demande *Parmenon* à *Aga-*

this ? La réponſe de celui-ci peint d'un ſeul trait l'amant & le guerrier.

» Ah ! j'aime trop la gloire pour ne » pas aimer la beauté.

» Et ſi nous étions rivaux, continue » *Parmenon.* La première fois que je » vis celle que j'aime....

AGATHIS.

» Parle.

PARMÉNON.

» Te peindre ſes traits, ce ſeroit te » la nommer.

AGATHIS.

» Me les taire, c'eſt peut-être la » nommer encore.

Voilà qui eſt embarraſſant. Quelque parti que l'on prenne, qu'on ſe taiſe, ou qu'on s'explique, la pénétration d'*Agathis* devine tout ; dans ce cas là, il n'étoit pas néceſſaire qu'il queſtionnât ſon ami.

Il eſt malheureux pour les lecteurs de M. *de Rozoi* qu'ils ne ſoient point des *Agathis*, pour pouvoir comprendre & ſaiſir les beautés cachées ſous le ſtyle entortillé de cet auteur. Le Citoyen de Toulouſe connoît auſſi la grace des répétitions. *Eumene* aborde ſon fils, & lui dit : » Eh bien, mon » fils, voici le jour, & il ajoute : » Le jour tant déſiré, le voici. » M. *de Rozoi* a trouvé dans le conte de M. *Marmontel*, la réponſe d'*Agathis*.

AGATHIS.

» Oui, mon père, il ſera le der- » nier de ma vie, où jamais guerrier » Samnite n'aura cueilli plus de lau- » riers.

EUMENE.

Fort bien.

Liſez, Monſieur, le Conte de M. *Marmontel*, vous y trouverez la même choſe. » *Agathis* de ſon côté, la veille » du jour qu'on entroit en campagne, » dit à ſon père en l'embraſſant :

» adieu, cher auteur de ma vie; ou » vous me voyez pour la dernière » fois, ou vous me reverrez le plus » glorieux des enfans des Samnites. » — C'eſt fort bien dit, mon enfant, » &c. Dans le Drame de M. *de Rozoi*, *Agathis* confie ſon amour à ſon père. Il lui nomme *Céphalide*.

EUMENE.

Céphalide.... Mais plus d'une fois je l'ai remarquée entre les beautés Samnites; elle eſt belle.

AGATHIS.

Belle! belle comme la gloire.

(*Conte de M. Marmontel.*)

Telaſpon répond à ſon fils: » Eh! dis-» moi un peu, il me ſemble avoir diſ-» tingué quelquefois ta *Céphalide* entre » ſes compagnes. — Oui, mon père, » on la diſtingue aiſément. — Mais » ſçais-tu bien qu'elle eſt belle? — » Belle! belle comme la gloire ».

Dans la ſcène VI de ce même acte, *Agathis* dit à ſon père, en lui montrant

Céphalide : » mon père, qu'elle eſt » belle ! ou vaincre ou mourir. »

EUMENE.

Courage, mon fils, il te ſied bien d'aimer.

(*Conte de M. Marmontel.*)

» *Agathis* lui fit remarquer de loin » *Céphalide*, qui s'élevoit au-deſſus de » ſes compagnes, avec une grace toute » céleſte. Son père, qui avoit les yeux » ſur lui, s'apperçut qu'en paſſant de- » vant elle, ce viſage doux & ſerein » s'enflamma d'une ardeur guerrière ; » courage, mon fils, lui dit-il, ſois » amoureux, cela te ſied bien «.

Je ne pouſſerai pas plus loin ce parallèle. Il me ſuffit de dire que chaque alinéa du conte de M. *Marmontel*, a fourni une ſcène au Citoyen de Toulouſe, & qu'il a pillé ſans ſcrupule juſqu'aux phraſes les plus ſimples de l'Académicien. Quand M. *de Roſoi* ne peut ſuivre ſon modèle à la piſte, il trouve le moyen de s'appuyer ſur quelque duo ; il en fait chanter un à *Eumene* & à ſon fils, qui

lui trace le portrait de *Céphalide*.

Eumene répond par cette ariette, lorsque son fils cherche à le détourner de la carrière des combats où il veut rentrer :

Au cri de la Nature,
La gloire unit le tien....
Nos vieillards vont me dire,
Eumene, où courez-vous ?...
Amis, n'arrêtez point un père,
J'étois de vieillesse accablé,
Mon fils en ce jour a parlé,
Et je rentre dans la carrière ;
Tout mon sang s'est renouvellé.

Quel prodige opère la voix de ce fils ! il lui suffit de *parler*, pour *renouveller le sang de son père*. Toutes les scènes sont écrites de ce style. Au reste, Monsieur, le grand défaut de cette pièce, c'est qu'elle n'excite aucune sorte d'intérêt, pas même celui de la curiosité. Elle inspire encore moins la gaîté ; peut-on raisonnablement en exiger dans un Drame ? Rien de plus froid que cette passion

de quatre amans qui ne peuvent ſe l'exprimer ; la preuve inconteſtable de la médiocrité de cette rapſodie, c'eſt que les ſuperbes morceaux de Muſique militaire, dont M. *Gretry* l'a étayée, ne peuvent diſtraire de l'ennui profond où elle plonge tous les ſpectateurs. Elle jouit cependant de quelque ſuccès ; elle s'eſt traînée juſqu'à une ſeptième repréſentation ; ſept repréſentations ! ce doit être pour M. *de Rozoi* le ſuccès le plus complet & le plus éclatant. Il faut l'attribuer, je crois, à une certaine pompe de ſpectacle. Mais quand le morphée du théâtre Italien, M. *de Rozoi*, ceſſera-t-il d'y verſer ſes pavots aſſoupiſſans ? Il ſemble, en vérité, qu'il ait formé le projet de mettre en Drame toute l'Hiſtoire ancienne & moderne, comme *Maſcarille* vouloit la mettre en madrigaux.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIV.

Neuvième Lettre à M. de Voltaire, ſur les défauts de ſtyle de la Henriade, les plus oppoſés au ſtyle du Poëme Epique ; par M. Clément, 1 vol. in-8°. de 352 pages. A la Haye, & ſe trouve à Paris chez Moutard, Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comteſſe d'Artois, rue du Hurepoix, à Saint-Ambroiſe.

M. *Clément*, après avoir démontré, dans ſes lettres précédentes, que le plan de *la Henriade* eſt défectueux dans tous ſes points, & que les beautés de détail, les plus eſſentielles au Poëme épique, ne s'y rencontrent pas, s'attache à prouver, dans celle-ci, que toutes les parties du ſtyle de *la Henriade* ſont également vicieuſes, & ne conviennent nullement au ſtyle de *l'Épopée*. Cette nouvelle lettre,

Monſieur, n'eſt ni moins ſolide, ni moins intéreſſante que toutes celles que vous avez déja lues : il ſeroit difcile de joindre à un goût plus ſûr, à une connoiſſance plus intime de la poëtique Françoiſe, une Critique plus vraie, plus lumineuſe, plus preſſante, & mieux motivée.

Le vice principal & preſque continu, que le Cenſeur découvre dans *la Henriade*, eſt le ſtyle *Antithétique*. On reconnoît, dit-il, cette figure ſaillante dans tous les vers de ce Poëme, qui reſſemblent à ceux-ci.

Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance..
Diviſés d'intérêts, réunis par la loi..
Unis contre leur Prince, & diviſés entr'eux...
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés...
Que la Ligue déteſte, & que la Ligue eſtime, &c.

M. *Clément* aſſûre que ſi l'on parcourt *la Henriade*, on y trouvera pour le moins huit ou neuf cens vers, pleins de ces petites oppoſitions antithétiques,

thétiques. Ce n'eſt pas qu'il condamne l'antithèſe, mais il veut qu'on en uſe ſobrement, & qu'elle renferme ou une grande penſée, ou une image agréable, ou un ſentiment vif & profond. Que *Phèdre* s'écrie, par exemple, en apprenant l'amour *d'Hypolite* pour *Aricie*.

Hyppolite eſt ſenſible, & ne ſent rien pour moi !

Le ſentiment vif & tendre qui anime ce vers, annonce que le Poëte ni le perſonnage, ne ſe ſont point occupés à faire contraſter deux idées oppoſées. Mais que M. *de Voltaire* diſe tranquillement :

L'inſenſible *Valois* reſſentit cet outrage.

On s'apperçoit que le Poëte a voulu jouer ſur les mots.

» Il eſt bon, dit M. *Clément* à M. » *de Voltaire*, de démêler ici un petit » artifice de votre part, que tout le » monde ne connoît peut-être pas. » Vous n'avez jamais rien eu de plus à » cœur que de ne pas tomber dans la » platitude en écrivant, parce que

» c'eſt un défaut qui eſt trop aiſément » apperçu, ſur-tout des gens du monde; » auſſi, quoique votre ſtyle ſoit aſſez » ſouvent foible, proſaïque & médio- » cre, il n'eſt preſque jamais plat. » Votre grande reſſource, pour ne » pas tomber dans ce défaut, c'eſt le » ſtyle antithétique : une réflexion tri- » viale, une penſée rebattue & fri- » vole, une expreſſion dénuée de poë- » ſie, une phraſe traînante, une image » manquée, un ſentiment ſans élé- » vation ou ſans vivacité, toutes les » différentes ſortes de platitudes enfin, » ſont déguiſées ſous la forme ſaillante » de l'antithèſe, qui éblouit, diſtrait » l'attention, & donne une phyſio- » nomie ſpirituelle à ce qu'il y a de » plus commun & de plus ſuperfi- » ciel. »

Voyons le portrait de *Médicis* :

Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis;
Eſclave des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe,
Infidèle à ſa ſecte & ſuperſtitieuſe,
Poſſédant en un mot, pour ne pas dire plus,
Les défauts de ſon ſexe, & peu de ſes vertus.

Il eſt clair que M. *de Voltaire*, ne ſe ſentant pas aſſez de génie & de vigueur pour peindre à grands traits, & craignant d'un autre côté de tomber dans le ſtyle plat, s'eſt attaché à raſſembler toutes les petites oppoſitions d'idées & de mots, qui lui ont paru les plus propres à réveiller l'attention par leur cliquetis. Car il faut convenir qu'il n'eſt guères de vers plus traînans, ni plus proſaïques que ceux que je viens de citer. Quel Poëte s'eſt jamais permis d'enchaſſer dans un même vers, *pour ne pas dire plus* après *en un mot ?* Que ſignifie *changer de rivaux ?* On change d'amis, & non pas de rivaux. Combien le troiſième vers de cette tirade eſt gêné & contourné, pour exprimer une choſe commune ? Enfin, ſans l'antithèſe qui donne un air de fineſſe & d'eſprit à ce portrait, on ſent que le ſtyle en ſeroit de la dernière médiocrité. Combien *Racine*, Monſieur, étoit éloigné de recourir à ces petites reſſources pour tracer un portrait ! que de grandeur & de force, par exemple, dans celui de *Mathan*, qu'*Abner* fait à *Joad !*

.....*Mathan*, ce Prêtre ſacrilége,
Plus méchant qu'*Athalie*, à toute heure l'aſſiége ;
Mathan, de nos Autels infâme déſerteur,
Et de toute vertu zélé perſécuteur :
C'eſt peu que le front ceint d'une mître étrangère,
Ce Lévite à *Baal*, prête ſon Miniſtère,
Ce Temple l'importune ; & ſon impiété
Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre, il n'eſt point de reſſort qu'il n'invente :
Quelquefois il vous plaint, ſouvent même il vous vante, &c.

Voilà la manière de peindre d'un grand Maître. Quelle ſimplicité ! Quel naturel ! Mais auſſi quel ſublime de penſée & d'expreſſion !

Ce Temple l'importune, & ſon impiété
Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quité.

Qu'on rapproche de ces deux vers, cet autre de M. *de Voltaire* :

Infidèle à ſa ſecte & ſuperſtitieuſe,

On verra que c'eſt un nain, qui diſparoit à côté d'un géant.

M. *Clément* fait voir encore combien le goût de M. *de Voltaire* pour l'antithèſe & les contraſtes brillans, met de fauſſeté dans la plûpart de ſes penſées. Telle eſt celle qu'expriment ces deux vers, au ſujet de *Valois*, qui s'affranchit du joug des *Guiſes*.

Son peuple audacieux, prompt à ſe mutiner,
Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.

La penſée eſt fauſſe. On avoit pris *Henri III* pour un tyran dès l'inſtant qu'il avoit accablé le peuple d'impôts, pour fournir à ſes débauches & aux profuſions de ſes favoris ; & l'on continua de le regarder comme tel, lorſqu'il ſe vengea de *Guiſe* par un aſſaſſinat.

Le Prêtre de ce Temple eſt un de ces Hébreux,
Qui, proſcrits ſur la terre, & Citoyens du monde, &c.

Eſt-ce que *la terre & le monde* ſont deux ſéjours différens ? S'ils ſont le même, peut-on être tout-à-la fois *proſcrit* & *Citoyen* dans un même lieu ?

M. *Clément* découvre dans *la Henriade* un autre défaut de ſtyle, très-familier au bel-eſprit. Ce défaut conſiſte à ne pas ſçavoir s'arrêter à propos, à retourner la même idée en cent façons différentes, à la développer par des idées ſecondaires qui n'ajoutent rien à la principale. Tels ſont ces vers :

Loin du faſte de Rome & des pompes mondaines,
Des Temples conſacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil ſuperbe impoſe à l'Univers,
L'humble religion ſe cache en des déſerts.

Qui n'auroit pas mieux aimé que M. *de Voltaire* ſe fût borné à ces deux vers:

Loin du faſte de Rome & des pompes mondaines,
L'humble religion ſe cache en des déſerts.

Henri IV parle aux ligueurs qu'il a fait priſonniers.

Soyez libres, dit-il, vous pouvez déſormais
Reſter mes ennemis ou vivre mes ſujets.
Entre Mayenne & moi reconnoiſſez un Maître;
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être;

Eſclaves de la ligue ou compagnons d'un Roi,
Allez gémir ſous elle, ou triomphez ſous moi.

On voit que chacun de ces vers répète la même idée, reproduite dans la même antithèſe, & que dans tous il n'y a qu'une ſeule & unique penſée, que le Rhéteur *Henri IV* retourne en cinq façons différentes.

Rien n'eſt plus ordinaire au bel eſprit, non ſeulement de ne ſçavoir pas dire ce qui eſt à propos, mais encore de bleſſer les convenances en toute occaſion. C'eſt le troiſième défaut que le Cenſeur remarque dans la *Henriade*.

N'eſt-il pas évident que *Henri IV*, dans ſon entrevue avec *Eliſabeth*, manque de jugement ou de généroſité, lorſqu'il décrie, devant cette Princeſſe, le Roi qui l'envoie vers elle, pour en obtenir des ſecours:

Et ce même *Valois* que je ſers aujourd'hui,
Ce Roi, qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de ſon barbare frère,
A ce honteux carnage excitoit ſa colère.

Non qu'après tout, *Valois* ait un cœur inhumain :
Rarement dans le ſang, il a trempé ſa main,
Mais l'exemple du crime aſſiégeoit ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même étoit une foibleſſe.

» Dans quelles règles de l'éloquence » & de l'art d'écrire, demande M. » *Clément*, avez-vous vu que pour » intéreſſer une Reine à ſecourir deux » Rois, il fallût préſenter, l'un comme » un monſtre, qui excite ſon frère à » égorger ſes ſujets, & l'autre comme » le défenſeur & l'appui de ce monſtre ? » Et qu'y a-t-il de plus puérile que le » correctif des quatre derniers vers, » où l'on veut prouver qu'un tigre qui » *excitoit même la colère d'un frère bar-* » *bare*, n'avoit pas *un cœur inhumain* ? » N'eſt-ce pas ſe moquer de ceux à » qui l'on parle, que d'outrager ainſi » le ſens commun ? Et quand on a » violé les loix de la convenance, en » expoſant une choſe affreuſe qu'il » falloit cacher, eſt-ce un bon moyen » de réparer ſon tort, que d'y ajouter » une réflexion inſenſée & ridicule ? »

Le Cenſeur paſſe enſuite aux vers inutiles, qui ſurchargent la *Henriade*. Dans la foule de ces vers paraſites & de rempliſſage, il en trouve ſur-tout un grand nombre, qui, loin d'ajouter au récit ou à la penſée du Poëte, ne renferment, au contraire, que des contradictions & des abſurdités palpables. Par exemple, l'aſſaſſin de *Valois* arrive au camp royal :

Il arrive, il demande à parler à ſon Roi.

Ce vers, quoique très-commun, devoit ſuffire ; mais M. *de Voltaire* ajoute :

Il dit que dans ces lieux, amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadême.

N'eſt-il pas abſurde qu'un moine obſcur s'aviſe de dire qu'il vient rétablir les droits du diadême ? En s'annonçant ſur ce ton, ne devoit-il pas naturellement ſe faire ſuſpecter ou de folie ou de diſſimulation ?

C'eſt encore par une néceſſité de

rempliſſage que *M. de Voltaire*, au huitième chant, met un propos extravagant dans la bouche de *Mayenne*, lorſqu'il fait dire à ce chef, qui engage *d'Aumale* à fuir avec lui, & à ſe réfugier dans les murs de Paris :

De *Coligny* vaincu, ſurpaſſons le courage.

Ce ſeul vers contient trois lourdes bévues : convient-il d'abord que *Mayenne* propoſe à *d'Aumale* l'exemple de *Coligny*, ennemi des *Guiſes* ? Comment ſurpaſſe-t-on le courage d'un guerrier en fuyant à toute bride ? Comment peut-on appeller *vaincu* un héros qu'on a fait aſſaſſiner dans ſon lit ? Il faut avouer que c'eſt payer une rime bien cher, que de l'acheter par trois fautes de jugement.

Aux vers inutiles, que la contrainte de la rime arrache trop ſouvent à l'auteur de la *Henriade*, M. *Clément* ajoute encore, comme rempliſſages, les épithètes communes qui viennent languiſſamment ſe traîner au bout de ſes vers, ſans y être appellées que par la néceſſité de rimer.

Il lui reproche enſuite, avec juſtice,

d'avoir avili la majeſté de l'Epopée, en introduiſant dans ſon Poëme le ton & les couleurs de la ſatyre; & il paſſe à l'examen de quelques autres défauts de ſtyle qu'il découvre encore dans la *Henriade*, tels que le *ſtyle proſaïque*, le *ſtyle ampoulé*, le *ſtyle foible & médiocre*, le *ſtyle ſautillant, haché, découſu*. Ne croyez pas, Monſieur, que toutes ces qualifications que le Cenſeur donne au ſtyle de M. *de Voltaire* ſoient haſardées vaguement & ſans preuves; M. *Clément* connoît trop bien les loix ſévères de la critique, pour ſe diſpenſer de motiver la ſienne. C'eſt en citant M. *de Voltaire*, c'eſt en le mettant ſans ceſſe en oppoſition avec nos grands Maîtres dans l'art d'écrire, qu'il rend ſenſibles toutes les imperfections du ſtyle de la *Henriade*. Au ſujet du dernier défaut, c'eſt-à-dire, du ſtyle ſautillant & découſu, M. *Clément* propoſe une opération fort plaiſante, à faire ſur un grand nombre de morceaux de la *Henriade*; il montre qu'on peut renverſer l'ordre des vers, mettre le dernier le premier, l'avant-dernier le ſecond, & les lire ainſi de

ſuite, en remontant toujours du dernier au premier, ſans nuire au ſens, & ſans paroître avoir rien dérangé. Par exemple :

Là le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère :
Chacun plaint le préſent, & craint pour l'avenir.
Ce grand corps allarmé ne peut ſe réunir.
On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir ou ſe rendre.
Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe défendre.

Le ſens ſubſiſtera le même, ſi l'on renverſe ainſi tous les vers de ce morceau :

Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe défendre.
On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir ou ſe rendre.
Ce grand corps allarmé ne peut ſe réunir.
Chacun plaint le préſent, & craint pour l'avenir.
Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère.

On peut faire la même opération ſur cet autre morceau :

Qui m'apprend mon devoir eſt trop ſûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton Prince eſt digne encor de toi.
Je t'ai vu, c'en eſt fait, & tu me rends à moi.
Je reprens ma vertu que l'amour m'a ravie;
De ce honteux repos fuyons l'ignominie, &c.

Qu'on arrange, qu'on tranſpoſe, qu'on boulverſe ces vers à ſon gré; de quelque manière qu'on les place, on verra qu'ils ſeront toujours auſſi bien, que dans l'ordre que leur a donné M. *de Voltaire*. Or le Cenſeur défie l'auteur de la *Henriade* d'exécuter la même opération ſur les vers de *Virgile* ou de *Racine*.

M. *Clément* termine ſa lettre par trois diſcuſſions, non moins intéreſſantes que celles qui les précèdent. Il examine 1°. le degré d'élégance auquel eſt parvenu M. *de Voltaire*; 2°. En quoi conſiſte ſon coloris; 3°. quelles ſont les qualités propres de ſa verſification. Il convient que le Poëme de la *Henriade*, en général, eſt d'une élégance pure & coulante,

qu'elle eſt même quelquefois exquiſe & preſque parfaite. » Ainſi, Monſieur, » dit-il à M. *de Voltaire*, compenſant » l'un par l'autre, on peut dire que le » mérite qui vous diſtingue n'eſt pas » d'être un Poëte ſublime, vigoureux, » hardi, ni ſupérieur; mais d'être un » Poëte élégant. Mais, ſi l'on ne place » au rang des Poëtes que ceux qui » brillent de leur propre génie, qui ſe » ſont diſtingués par des beautés » neuves, qui ont perfectionné l'art, » qui ont augmenté le tréſor de la » Poëſie par de nouvelles richeſſes; » il eſt à craindre que l'élégance de la » *Henriade* ne puiſſe la ſoutenir, & » qu'après avoir rendu à chacun de » nos Poëtes ce qui lui appartient, » on ne trouve rien de vous qui puiſſe » vous mériter le nom de Poëte ».

M. *Clément* prétend donc que toute l'élégance de M. *de Voltaire* n'eſt qu'une élégance d'emprunt, & qui ne lui a coûté d'autre peine que celle de raſſembler les penſées, les images, les tours neufs, les expreſſions hardies, figurées, ingénieuſes, des Poëtes qui l'ont précédé. Il cite une foule d'exem-

ples de ces larcins adroits & légèrement déguisés. J'en rapporterai quelques-uns. Voici quatre vers très-agréables, qu'on lit au commencement du neuvième chant:

La flatteuse espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main;
Près du temple sacré les graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.

Ces images sont gracieuses & poëtiques; mais on n'admire plus que la mémoire heureuse d'un copiste, quand on se rappelle que *Boileau* a dit dans son *Lutrin*:

L'espérance au front gai l'appuie & la conduit.

Et que M. *de Voltaire* a pris le reste dans cette strophe de *Rousseau*:

Les graces à demi-nues,
A ces danses ingénues
Mêlent de tendres accens,
Et, sur un trône de nues,
Vénus reçoit votre encens.

Le génie a dicté à *la Fontaine* ce vers de ſon Elégie ſur la diſgrace de *Fouquet :*

La plus belle victoire eſt de vaincre ſon cœur.

Mais on ne voit que de l'adreſſe & du bel eſprit à retourner ce vers, comme l'a fait l'auteur de la *Henriade*, au neuvième chant :

Me vaincre eſt déſormais ma plus belle victoire.

Molière, qui poſſédoit à un dégré ſuprême les hardieſſes du ſtyle, a dit avec génie dans le *Tartuffe*.

Et pour perdre quelqu'un, couvrent inſolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier reſſentiment.

Cette expreſſion admirable une fois trouvée, quel mérite a M. *de Voltaire* de dire au commencement de ſon ſecond chant :

Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux.

Et dans le quatrième chant :

Ici la fille en pleurs lui redemande un père;
Là le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère.

Ces vers feront-ils oublier ceux-ci de l'Art poëtique :

Là le fils orphelin lui redemande un père ;
Ici le frère pleure un frère empoisonné.

Boileau s'est bien gardé de dire qu'*un frère effrayé pleure*; outre que cet hémistiche est dur, on ne pleure pas quand on est *effrayé*.

On remarque un fort beau vers à la fin du quatrième chant :

Mânes trop génereux, vous n'en rougissez pas.

C'est une hardiesse heureuse que de supposer aux mânes ce sentiment de pudeur ou de honte, qui ne semble appartenir qu'à des hommes vivans; mais cette expression est révendiquée par *Racine*, qui a dit dans son *Andromaque :*

Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent ?

On diſtingue encore ce vers dans le quatrième chant :

Les aigles, les vautours aux aîles étendues.

Aux aîles étendues, eſt une expreſſion pittoreſque, & digne des plus grands maîtres ; mais elle ſe trouve dans la fable des deux pigeons de *la Fontaine* :

Le vautour s'en alloit le lier, quand des nues
Fond à ſon tour un aigle aux aîles étendues.

Rouſſeau avoit imaginé une expreſſion neuve & belle, pour ne pas toujours répéter l'*aſtre du jour* en parlant du ſoleil :

Pâles tyrans de ces lieux abhorrés,
Que l'œil du jour n'a jamais éclairés.

M. *de Voltaire* ne manque pas de s'en ſaiſir & d'en parer ce vers qui termine ſon ſixième chant :

Ces morts & ces combats qu'avoit vu l'œil du jour.

» Je ſuis loin de prétendre, dit M. » *Clément*, qu'on ne puiſſe jamais em» ployer une belle expreſſion trouvée

» par d'autres, quand on y apporte
» des ménagemens, & qu'on enché-
» rit sur l'inventeur. C'est ainsi que
» *Racine* a souvent surpassé *Corneille*
» en l'imitant. Il faut avec cela, comme
» *Racine*, être riche de son propre
» fonds, & se faire encore plus admi-
» rer par des beautés neuves, que par
» les beautés d'imitation. Mais un
» Ecrivain qui n'a presque pas un trait
» remarquable, qu'il n'ait emprunté;
» qui est foible & commun dans tout
» ce qui lui appartient; qui n'a rien
» trouvé de vraiment beau que ce
» qu'il a pris: un tel écrivain seroit
» au rang des plus médiocres, s'il
» n'avoit eu beaucoup de mémoire,
» & encore plus de front pour braver
» la crainte & l'humiliation du paral-
» lèle. On lui accordera de l'élégance,
» non point celle du génie, la seule
» qui résiste aux épreuves du temps;
» mais celle du bel esprit qui en impose
» par quelqu'air de ressemblance;
» qu'une imitation continuelle lui
» donne avec l'autre, & qu'on négligé
» à la fin, quand on reconnoît la su-
» percherie; comme on laisse la copie

» d'un beau tableau, quelqu'ébloui » qu'on en ait été, dès qu'on peut » avoir l'original ».

Quant au coloris de la *Henriade*, M. *Clément* trouve que M. *de Voltaire*, dans tous les grands objets de poëſie, reſte toujours au-deſſous de ſon ſujet, qu'il en effleure tout au plus la ſuperficie, que ſes traits & ſes couleurs ne ſont preſque jamais aſſortis à la force ou à la grandeur des tableaux qu'il avoit à peindre : d'où il conclut que M. *de Voltaire* n'a pas de véritable coloris, & que celui qu'on apperçoit de loin en loin dans la *Henriade*, n'eſt tout au plus qu'un coloris d'emprunt.

Le Cenſeur ne porte pas un jugement plus favorable de la verſification de ce prétendu Poëme, à laquelle il ne trouve que les couleurs d'une proſe aſſez ſimple, dont elle ne diffère que par de mauvaiſes rimes, & une meſure dépourvue de nombre, de variété, d'harmonie : autant de points d'une diſcuſſion nouvelle, dans laquelle je ne ſuivrai point M. *Clément*.

Je ne crois pas, Monſieur, que les amis de M. *de Voltaire* puiſſent s'obſti-

ner encore long-temps à ranger la *Henriade* dans la classe des productions épiques, après les coups multipliés que vient de lui porter M. *Clément*. Il est certain que, vu de l'œil d'une critique impartiale, ce volume de vers, en l'honneur de *Henri IV*, n'est pas un véritable Poëme, & que jamais son auteur ne sera regardé comme le *Tasse* ou le *Milton* de la France. Mais cet homme célèbre doit s'en consoler : il a tant d'autres titres qui lui assûrent un rang distingué parmi les écrivains de ce siècle ! Un riche négociant, qui a vingt vaisseaux sur la route des Indes, doit-il se désoler, quand il apprend qu'il en est un qui a fait naufrage ?

Ce n'est pas cependant que la critique de M. *Clément* ne me paroisse quelquefois un peu trop sévère. Il condamne, par exemple, ce vers de la *Henriade* comme ampoulé :

Les vaisseaux sous leurs mains, fiers Souverains des ondes.

» Ce ne sont point, dit-il, les vaisseaux, mais les vents, qui sont *les*

» *fiers ſouverains des ondes* ». Cette critique ne me paroît pas juſte : quoiqu'il arrive que des vaiſſeaux ſoient ſubmergés par la tempête, cependant il ſuffit, pour qu'on puiſſe les appeller *les ſouverains des ondes*, que le plus grand nombre parcourre & traverſe impunément toutes les mers, d'une extrémité du monde à l'autre. Ne dit-on pas de la même manière que l'homme eſt *le roi des animaux*, quoiqu'il devienne quelquefois la pâture d'un loup, d'un tigre ou d'un crocodile ?

M. *Clément*, dans un avis qui termine ce volume, annonce qu'il examinera, dans les lettres ſuivantes, les cauſes de la décadence du théâtre, & qu'il prendra pour exemples les Pièces les plus eſtimées de M. *de Voltaire*. Quel terrible homme que ce Monſieur *Clément* !

Je ſuis, &c.

LETTRE XV.

Traité sur la Cavalerie. Par M. le Comte DE DRUMMONT DE MELFORT, *Maréchal de Camp ès armées du Roi, & Inspecteur Général des Troupes Légères. Superbe édition. Un Volume, grand in-folio de Discours, accompagné d'un autre Volume, plus grand format, qui contient trente-deux planches, de plus de trois pieds de long, sur deux pieds deux pouces de large. A Paris, de l'Imprimerie de Guillaume Desprez, Imprimeur ordinaire du Roi & du Clergé de France. Prix 120 livres.*

CE grand & magnifique ouvrage, Monsieur, mérite de fixer l'attention de tous les Militaires éclairés; il est le fruit de quinze campagnes, & le résultat de plus de trente années d'études & d'observations suivies, faites

par un Officier, auſſi diſtingué par ſa naiſſance, ſes grades, ſon zèle & ſon attachement patriotique pour la France qui l'a adopté, que connu par ſon habileté, ſon expérience & ſes connoiſſances profondes ſur l'art de la guerre. M. le Comte *de Melfort* nous apprend lui-même quels ont été les motifs qui l'ont déterminé à entreprendre ce travail. Il en rapporte la première origine à M. le Maréchal *de Saxe*; un mot, dit-il, de ce grand homme a préparé l'exiſtence de cet ouvrage.

Après la reddition de *Maëſtricht*, en 1748, M. le Maréchal *de Saxe* dit à M. *de Melfort*, qui étoit alors à la tête du régiment de Cavalerie d'*Orléans : l'armée va entrer dans des cantonnemens juſqu'à la déciſion de la paix ; profitez de ces momens d'inaction pour exercer votre régiment, tant à pied qu'à cheval ; ſi la guerre recommence, vous vous en trouverez bien.* Les conſeils de ce grand général firent une vive impreſſion ſur l'eſprit de M. le Comte *de Melfort*, qui, pour ſe rendre digne de ſon eſtime, ſe livra dès-lors à une étude ſérieuſe & réfléchie de tout ce qui

qui concerne l'exercice particulier d'un régiment de Cavalerie. Ses idées s'étendirent, il leur donna de l'ordre & de la liaison, & en fit réſulter une méthode générale, qui, en partant des premiers élémens néceſſaires à l'inſtruction d'un régiment, pût conduire par degrés à la connoiſſance des grandes manœuvres, que la cavalerie doit ſçavoir exécuter, pour être en état de ſervir utilement à la guerre.

Les principes qu'établiſſoit M. *de Melfort*, pour l'exercice particulier d'un régiment, ayant été conteſtés par d'autres Officiers, il eut recours à un deſſinateur habile, & lui fit repréſenter, en action, les principaux mouvemens, ſur leſquels les ſentimens de ces Officiers de cavalerie étoient partagés; dans l'idée que propoſant une queſtion, & la mettant ſous les yeux du Miniſtre, avec le tableau qui repréſentoit l'objet de la conteſtation, il le détermineroit, ſans doute, à prononcer en faveur de celle des opinions qui lui paroîtroit fondée ſur les meilleurs principes. Ce travail ne fut

point infructueux, puiſqu'il décida la Cour à donner une inſtruction proviſoire, qui fut publiée en 1755. Il en parut une autre plus étendue, en 1766: celle-ci fut entièrement calquée ſur le manuſcrit de M. *de Melfort*, qui l'avoit remis à celui qu'on avoit chargé de la rédiger.

Le grand ouvrage que je vous annonce aujourd'hui, Monſieur, n'eſt que le développement des principes, établis par l'auteur dans ſon premier travail de 1748. Il le diviſe en trois Parties. Dans la premiére, après avoir donné quelques obſervations générales ſur les haras, M. le Comte *de Melfort* expoſe tout ce qui concerne l'équitation & le manége, conſidérés relativement à la cavalerie. On y trouve des inſtructions ſur la manière dont un Cavalier doit ſe tenir à cheval, & y exécuter ſes différens exercices, des moyens pour accoutumer les chevaux au bruit du tambour, au flottement des drapeaux, aux exploſions de l'artillerie, pour les dreſſer à la courſe, au ſaut, à la natation

&c. Après avoir expliqué, dans la seconde Partie, les principes des manœuvres, M. le Comte *de Melfort* propose ses vues sur la composition & la formation, qu'il juge le plus convenable de donner aux régimens & aux escadrons ; il détaille les différentes manières de rompre les compagnies, escadrons ou régimens, en commençant par les mouvemens les plus simples, & il passe ensuite, par degrès, à la formation de toutes les sections possibles, afin d'arriver successivement à l'ensemble d'une aîle de cavalerie, ainsi qu'aux mouvemens généraux, qu'un nombre considérable d'escadrons réunis auroient à faire dans les batailles. L'auteur discute ensuite, dans le plus grand détail, tous les principes sur lesquels la plupart des Officiers de cavalerie diffèrent d'opinion. Tous ces objets sont traités de la manière la plus satisfaisante ; le jour qu'il jette dans ces discussions devient sur-tout plus sensible, à l'aide des Planches. On y voit, au moyen des hommes à cheval & en action,

qu'elles repréſentent, d'un côté, un eſcadron agiſſant d'après l'un des principes mis en conteſtation ; & vis-à-vis, en oppoſition, un autre eſcadron manœuvrant d'après les principes qu'adopte M. le Comte *de Melfort*, & dont il démontre la ſupériorité dans le volume de diſcours. Après avoir éclairci & diſcuté tous ces points litigieux, l'auteur approfondit tous les principes des manœuvres de détail, pour un ou pluſieurs eſcadrons, auxquelles il juge qu'il ſeroit à propos que la cavalerie s'exerçât pendant la paix.

M. le Comte *de Melfort*, dans la troiſième Partie de ſon ouvrage, paſſe aux détails des opérations de la guerre, telles que ſont les camps, les grandes gardes, les convois défendus & attaqués, les diſpoſitions d'arrière-gardes compoſées de troupes mêlées, les détachemens, les embuſcades, les découvertes, les déployemens de colonnes, les reployemens de ligne, les marches en bataille, enfin les combats d'une aîle entière de cavalerie.

Je ne fais qu'énoncer, Monsieur, les principaux objets, traités dans les trois Parties qui composent ce grand ouvrage. Elles contiennent, en outre, une infinité d'autres détails, qui, seulement indiqués, ne formeroient qu'une sèche nomenclature. Comme ces matières d'ailleurs ne sont point du ressort d'un homme de lettres, vous n'exigerez pas que je parcoure toutes les branches de la sçavante théorie de l'auteur. Je me contente d'en extraire un ou deux traits, qui, pour être entendus, ne demandent point les connoissances d'un Militaire.

En parlant de la manière de faire la reconnoissance d'un poste, M. le Comte *de Melfort* établit pour principe, qu'un Officier général ne doit charger de cette commission qu'un homme qui ait de l'expérience, parce qu'à la guerre, dit-il, mille circonstances peuvent contribuer à en imposer aux yeux, même les plus clairvoyans; & que tel objet, en fait de troupes vues dans l'éloignement, qui seroit apperçu par un homme accoutumé à en juger,

ſeroit vraiſemblablement amplifié par un autre, qui n'auroit pas la même habitude. Rien, par exemple, n'eſt plus ordinaire, au coucher du ſoleil, quand on apperçoit de loin, le long d'un bois, un troupeau de vaches qui chemine, que de le prendre, à la première vue, pour une troupe habillée de rouge. L'auteur cite à ce ſujet la méprise ſuivante. » Un jour que nous » ſortions avec un corps plus conſi» dérable, & qui devoit ſe porter » plus avant que de coutume, la » colonne d'infanterie qui avoit la » tête du détachement, ſe trouvant » ſur une chauſſée, au milieu d'un » bois, nous vîmes arriver pluſieurs » Officiers, qui nous dirent que l'en» nemi marchoit à nous en bataille, » dans une prairie aſſez grande, que » nous avions à traverſer, & dont » nous connoiſſions l'étendue. Ils nous » ajoutèrent qu'il y avoit des huſſards, » & que nous allions les voir paroître » dans l'inſtant. Le deſir de faire » quelques priſonniers détermina le » Commandant du détachement à

» faire auſſitôt jetter dans le bois,
» à droite & à gauche de la chauſſée,
» deux des compagnies de grenadiers
» qui avoient la tête de la colonne.
» Enfin quand on fut à portée de dé-
» couvrir la prairie, on n'y apperçut
» qu'une vingtaine de faucheurs dont
» le coſtume les avoit fait prendre
» pour de l'infanterie habillée, de
» blanc, & dont le brillant des faulx,
» vues apparemment dans un moment
» où ils marchoient pour aller couper
» leur regain, les portant ſur leurs
» épaules, les avoit fait prendre pour
» des fuſils. A l'égard des huſſards, ils
» étoient un; c'étoit un Officier de
» *Boſſanber*, fort actif & fort brave,
» qui, ayant fait apparemment ſa
» découverte particulière, s'en reve-
» noit au galop, quand ces jeunes
» Officiers l'apperçurent, & le prirent
» ſans doute pour l'avant-garde d'une
» troupe plus conſidérable ».

L'auteur fait quelques obſervations ſur l'inſuffiſance des ſignaux, aujourd'hui en uſage dans nos armées; il voudroit qu'ils fuſſent plus ſûrs & plus diſtincts, que ne le ſont ordinai-

rement ceux de canon ou de fumée. » Le ſouvenir, dit-il, de ce que j'ai » vu arriver à la guerre, dans une » circonſtance où le quartier général, » placé à ſix ou ſept lieues du point le » plus éloigné d'un fleuve, dont nous » avions à défendre le paſſage, m'en- » gage à faire cette remarque. Le » régiment où je ſervois alors, & où » j'étois Capitaine, n'étant qu'à une » portée de canon en avant du quar- » tier général, en me retirant dans » ma tente, ſur les onze heures du ſoir, » je crus entendre dans l'éloignement » quelques coups de canon. Frappé de » cette idée, je cherchai, malgré le » peu de bruit qui ſe fait la nuit dans » les camps, un endroit, d'où je puſſe » encore plus ſûrement diſtinguer ce » qui ſe paſſoit au dehors; &, après » un examen aſſez long, convaincu » qu'en effet j'entendois, non ſeule- » ment du canon, mais même des dé- » charges de mouſqueterie, je courus » à la tente de notre Lieutenant- » colonel, que je trouvai couché; & » après l'avoir engagé à ſe lever & » l'avoir conduit à l'endroit d'où je

» croyois qu'il pourroit le mieux
» entendre, voyant qu'ainſi que moi,
» il étoit au moins dans l'idée, que
» l'ennemi cherchoit à faire quelque
» tentative pour paſſer le fleuve, je
» lui propoſai de l'accompagner chez
» le Général, pour lui notifier ce que
» nous nous accordions à croire que
» nous avions entendu. Mais, dans la
» crainte de paſſer pour un viſionnaire,
» ſi, par les rapports du lendemain, il
» arrivoit qu'on eût la preuve que
» nous nous fuſſions trompés, ce reſ-
» pectable Officier ſe refuſa à ma pro-
» poſition; malgré toutes mes inſ-
» tances, il ne voulut jamais m'accom-
» pagner au quartier général, dans
» l'idée, ſans doute, que celles de nos
» troupes qui ſeroient attaquées,
» trouveroient bien le moyen de
» donner avis de ce qui ſe paſſeroit;
» de ſorte que, tant par déférence
» pour un homme que j'étois dans le
» cas de reſpecter, que par une timi-
» dité mal entendue, je me retirai
» dans ma tente; & ce ne fut que le
» lendemain, vers une heure après
» midi, qu'on fut inſtruit, au quartier

» général, du déſaſtre de nos troupes, » qui furent forcées dans tous leurs » poſtes ; ce qui entraîna, ſi ce n'eſt » la déroute, au moins la retraite de » toute notre armée, & l'abandon » d'un pays immenſe ».

Dans des cas ſemblables, les ſignaux de canon pouvant produire des mépriſes, & ceux de fumée ne pouvant avoir lieu que le jour, M. le Comte *de Melfort* imagine que des fuſées volantes, diſtribuées de poſtes en poſtes, pourroient pendant la nuit, excepté dans les temps de brouillards, donner des ſignaux clairs & diſtincts, d'autant qu'elles peuvent s'appercevoir de très-loin, & que par leur nombre ou la manière dont ſe termineroit leur dernière explosion, on pourroit, quoique dans un grand éloignement, ſçavoir ſur le champ ſi l'attaque de l'ennemi eſt réelle ou ſimulée, & ſi le beſoin de ſecours eſt plus ou moins urgent.

» En effet, dit-il, ſi une fuſée, qui » ne laiſſeroit après elle que ſa trace » ordinaire, indiquoit l'approche de » l'ennemi ; ſi une autre qui ſeroit

» terminée par des pétards, indiquoit » un commencement d'attaque ; & » une plus lumineuse annonçoit des » progrès dangereux, & auxquels il » paroîtroit difficile d'apporter re- » mède, (ordre qui conventionnel- » lement pourroit s'intervertir) alors » un Général, au milieu des ténèbres » de la nuit, & sans le secours des » Aides-de-Camps, sur lesquels, en » pareil cas, on doit d'autant moins » compter, que l'ennemi a plus d'in- » térêt d'intercepter les porteurs de » nouvelles, pourroit être instruit, » presque dans la minute, de ce qui » se passeroit loin de lui, & donner » ses ordres avec d'autant plus de » connoissance de cause, que de mo- » mens à autres il recevroit de nou- » veaux avertissemens sur l'objet qui » l'intéresseroit ». L'auteur voudroit que, pendant le jour, on substituât aux signaux de fumée de hautes perches ou espèces de mâts, à l'extrémité desquelles on pourroit arborer différentes flammes, qui, par les divers changemens de leur couleur,

indiqueroient aux poſtes éloignés les intentions du Général.

Je ne ſçaurois, Monſieur, trop inviter nos jeunes guerriers, & ſur-tout les Officiers attachés au ſervice de la cavalerie, à lire & à méditer les ſçavantes inſtructions que renferme ce grand ouvrage. La cavalerie eſt une des parties les moins perfectionnées de notre Militaire; mais, M. le Comte *de Melfort* aſſûre (& l'on peut s'en rapporter à ce juge éclairé) qu'à l'aide de quelques changemens, elle peut devenir, en peu de temps, la plus formidable & la première de toutes cavaleries de l'Europe. » Il ne » faut, dit-il, dans ſa dédicace au » Roi, pour remplir un objet auſſi » eſſentiel à votre gloire, que faire » quelques additions à l'inſtruction de » votre Cavalerie, quelques change- » mens à ſa compoſition; perfection- » ner ſon armement; lui fournir les » moyens d'établir plus de concert » avec l'Infanterie, dans les mouve- » mens généraux qu'occaſionnent les » batailles, ou les combats rendus par » des gros détachemens; réprimer,

» s'il eſt poſſible, ſon trop d'ardeur » dans les charges ; lui faire adopter » un ſyſtême d'économie bien en- » tendue, ſur la manière de fourager » en temps de guerre ; & s'occuper, » toutes les fois qu'elle prend les » armes, à lui épargner des travaux » ſuperflus, par une méthode ſuivie » & ſoutenue d'un bout à l'autre de » chaque campagne ».

L'exécution typographique de cet ouvrage répond, Monſieur, à l'importance de ſon objet ; l'élégance & la beauté des caractères, la force & la blancheur du papier, s'y trouvent réunis avec tous les ornemens que l'art de l'Imprimerie peut emprunter de la Gravûre. Les deſſins des trente-deux planches, qui compoſent le ſecond volume, ont été fournis par M. *Van-Blarembergh*, Peintre du Roi, attaché au département de la Marine, & gravés par les plus habiles artiſtes en ce genre. Ces planches ſont d'une étendue proportionnée à la multiplicité des objets qu'elles contiennent ; elles repréſentent des évolutions, des manœu-

vres, des combats, & les plus importantes actions de la guerre. Tous ces détails ſont rendus avec tant de préciſion & de netteté, que la vue ſeule de ces tableaux, accompagnée d'une courte explication, ſeroit ſuffiſante pour inſtruire en peu de temps la plupart des Officiers de Cavalerie, qui n'auroient encore pu joindre la pratique à la théorie de leur profeſſion. J'oubliois de dire que l'ouvrage eſt orné d'un magnifique frontiſpice, qui fait beaucoup d'honneur au goût & au burin de M. *Ingouf*, l'aîné.

Je ſuis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

COMMENTAIRE ſur l'Edit du mois de Mai 1768, ou Traité des Portions Congrues, conformément à la Juriſprudence actuelle des différentes Cours du Royaume; par M. Camus, Avocat au Parlement. A Paris, chez la veuve Deſaint, rue du Foin, près la rue Saint-Jacques, 2 vol. in-12 de 600 pages. Les ouvrages publiés ſur les queſtions relatives aux Portions Congrues ſont fort anciens.

La Juriſprudence moderne a établi des déciſions que les auteurs de ces ouvrages n'ont pas connues; l'Edit de 1768 a apporté des changemens conſidérables aux Loix d'après leſquelles ils avoient travaillé. Ces réflexions ont engagé M. Camus à conſacrer le loiſir, que lui laiſſoient des circonſtances malheureuſes & connues, à éclaircir cette partie de la Juriſprudence. Son travail eſt d'autant plus eſtimable, qu'il tourne au profit de Meſſieurs les Curés & Vicaires, de cette portion du Clergé ſi précieuſe & ſi négligée. Leurs droits ſont bien clairement développés dans cet écrit. S'ils veulent le conſulter, ils n'auront plus à craindre de s'expoſer à des procès qui achevent de ruiner une fortune déjà trop modique. L'auteur ne s'eſt pas borné à commenter les différentes Loix qui ont rapport aux Portions Congrues, il détaille encore les diverſes modifications ou interprétations que ces Loix reçoivent ſuivant les différens uſages des Cours Souveraines du Royaume. A la tête de ce Commentaire, l'auteur a placé, en forme d'*obſervations préliminaires*;

des recherches hiſtoriques très curieuſes ſur les uſages de la diſcipline Eccléſiaſtique dans les différens ſiècles, ſoit par rapport à la deſſerte des Egliſes Paroiſſiales, ſoit par rapport à la ſubſiſtance des Paſteurs du ſecond ordre.

Selectæ Fabulæ ex libris metamorphoſeon Ovidii Naſonis, capitibus & notis Gallicis Enucleatæ, quibus acceſſerunt eximia quædam ex Virgilii Bucolicis & Georgicis Loca, ad uſum ſcholarum inferiorum. Editio altera recognita & locupletior priore. Pariſiis, apud Colas, Bibliopolam, in foro Sorbonæ, c'eſt-à-dire : Fables choiſies des Métamorphoſes *d'Ovide*, diviſées par Chapitres, & enrichies de Notes Françoiſes, avec les plus beaux morceaux des Bucoliques & des Georgiques de *Virgile*, à l'uſage des baſſes claſſes, ſeconde édition, revue, corrigée & augmentée. Un vol. in-12 de 180 pages. Prix, 1 liv. 5, ſols relié en parchemin. A Paris, chez *Colas*, Libraire, place Sorbonne.

Ce Recueil, fait avec beaucoup de goût & d'intelligence, peut être d'une

grande utilité pour les classes de 5e & de 4e. Ce sont les morceaux les plus intéressans de deux Poëtes fameux, l'un par les graces de l'imagination, l'autre par la noblesse & l'harmonie de son pinceau. Le sage Editeur a retranché tout ce qui pourroit, dans le premier, porter quelqu'atteinte aux mœurs, & il a choisi ce qui étoit le plus propre à attacher l'esprit. Avec le secours de ce Recueil, les personnes qui par état sont obligées d'expliquer ces Auteurs aux enfans, n'auront plus la peine de chercher elles-mêmes les endroits les plus frappans & les moins dangereux. Nous ne doutons point que l'exemple de plusieurs Colléges de l'Université, qui ont adopté ce livre très-peu dispendieux, n'engage M^rs les Professeurs de Province à le mettre entre les mains de leurs Elèves.

Divi Aurelii Augustini, Hipponensis Episcopi, Confessionum, libri tredecim. Ad calcem additæ sunt variæ lectiones: c'est-à-dire, les Confessions de Saint Augustin, Evêque d'Hippone, divisées en treize livres; auxquelles on a joint les variantes. Un vol. format in-32. A Paris

chez Philippe-Denis Pierres, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques. Prix, relié en maroquin avec filets, 4 liv. 10 ſ.; en veau doré ſur tranche, avec filets, 3 liv. 12 ſ.; reliure ordinaire 2 liv. 15 ſ.; en feuilles, 2 liv. 5 ſ. Quelque nombreuſes que ſoient les éditions latines des *Confeſſions de Saint Auguſtin*, on peut aſſûrer que celle-ci l'emporte ſur toutes celles qui l'ont précédée, pour la pureté & la correction du texte. M. *Rondet*, ſçavant très-connu par ſon érudition eccléſiaſtique, a bien voulu donner ſes ſoins à cette partie de l'édition de cet ouvrage, qu'il a enrichi d'une multitude de variantes, recueillies dans un grand nombre de manuſcrits anciens, & ſur-tout dans ceux qui ſe trouvent à la Bibliothèque du Roi, & à celle de Sainte-Géneviève. Quant à l'exécution méchanique de ce petit ouvrage, on peut le regarder comme un véritable bijou typographique : la beauté, l'élégance & la netteté des caractères, malgré leur petiteſſe, flatent agréablement l'œil ſans le fatiguer. Quatre années entières ont à peine ſuffi pour donner au Public cette charmante édition,

qui fait le plus grand honneur aux preſſes déja très-connues de M. *Pierres*. On doit de juſtes éloges à l'émulation que témoigne cet artiſte pour la perfection des travaux typographiques, émulation d'ailleurs ſoutenue, dans M. *Pierres*, par toutes les connoiſſances qu'exige l'art précieux des *Etiennes* & des *Morels*;

L'Imprimeur prévient le Public qu'il a tiré quelques exemplaires de ces *Confeſſions* ſur de très-beau papier & dont toutes les pages ſont encadrées, format *in*-18, à la tête deſquels ſe trouve le portrait de Saint Auguſtin, ſupérieurement gravé par M. *de Saint-Aubin*, d'après le deſſin de M. *Monnet*. Voici les prix de chacun de ces exemplaires: relié en maroquin avec filets, 6 liv.; en veau doré ſur tranche avec filets, 5 liv.; en feuilles, 4 liv. Les perſonnes qui voudront avoir à part le portrait de S. *Aug.* le payeront 1 liv.

Conférences Eccléſiaſtiques du Diocèſe d'Angers, tenues pendant l'année 1760 & ſuivantes, par ordre de Monſeigneur l'évêque d'Angers, rédigées par l'Auteur des cas réſervés & des Loix. A Paris, chez la veuve Deſaint, rue du Foin Saint-

Jacques ; 2 vol. in-12 ; 6 liv. reliés. Les conférences d'Angers forment, ſans contredit, un excellent corps de morale. Les volumes qu'on vient de publier complettent cette utile collection ; leur objet eſt de développer les obligations de chaque état. Ceux des eccléſiaſtiques en général, & des différens ordres de la hiérarchie eccléſiaſtique y ſont diſcutés très-longuement. Les devoirs de l'état religieux méritoient à peu près les mêmes détails. Mais, quoiqu'il importe aux eccléſiaſtiques, appellés à la conduite des ames, d'être inſtruits des devoirs des différens états, l'auteur n'a pu en traiter que fort ſuccinctement ; il donne cependant une juſte étendue aux obligations des Juges, Avocats, & Officiers inférieurs de la Juſtice, dont les fonctions lui ont paru plus importantes, & avoir plus de rapport avec celles des eccléſiaſtiques. On remarque dans ces nouveaux volumes les mêmes recherches, la même ſagacité, la même réſerve dans les déciſions, qui ont fait la réputation & le ſuccès des anciennes Conférences d'Angers.

Je ſuis, &c.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE PREMIER VOLUME.

ORAISON *funèbre de Très-Haut & Très-Puiſſant Seigneur* LOUIS-NICOLAS-VICTOR DE FÉLIX, *Comte du Muy, Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi, Miniſtre & Secrétaire d'Etat au département de la Guerre, ci-devant Menin de Monſeigneur le Dauphin, Directeur & Adminiſtrateur de l'Hôtel Royal des Invalides, prononcée dans l'Egliſe de cet Hôtel, le 24 Avril 1776; par Meſſire Jean-Baptiſte-Charles-Marie de Beauvais, Evêque de Senez.* 3

L'AMANT *de Julie d'Etange, ou Epître d'Hermotime à ſon ami. Par M. de Murville, ci-devant M. André.* 28

C. CORNELII TACITI *opera ſupplemen-*

tis, notis, dissertationibus illustravit Gabriel Brotier. C'est-à-dire, les Œuvres de Corneille Tacite, enrichies de supplémens, de Notes & de Dissertations; par Gabriel Brotier. 41

L'HOMME *du Monde, Roman moral, traduit de l'Anglois; par M. de Saint-Ange.* 53

INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS, &c. 68

COURS *d'étude pour l'instruction du Prince de Parme, aujourd'hui S. A. R. l'Infant D. Ferdinand, Duc de Parme, Plaisance, Guastalle, &c, &c, &c. Par M. l'Abbé de Condillac, de l'Académie Françoise & de celles de Berlin, de Parme & de Lyon, ancien Précepteur de S. A. R.* 73

HISTOIRE *Naturelle de Pline, traduite en François, avec le texte Latin, rétabli d'après les meilleures leçons manuscrites; accompagnée de Notes critiques pour l'éclaircissement du texte, & d'observations sur les connoissances des anciens, comparées avec les découvertes des modernes.* 98

SATYRE *au Comte de *** par M. Robbé de Beauveſet.* 123

INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS, &c. 138

LES *Mœurs des Germains, & la vie d'Agricola, par Tacite. Traduction nouvelle, avec des Notes ſur le ſens & le ſtyle de Tacite; par M. Boucher, Procureur au Parlement.* 145

LA *réduction de Paris, Drame Lyrique en trois Actes, par M. de Roſoi, Citoyen de Toulouſe*, &c, &c, &c. 180

DISSERTATION *ſur le Drame lyrique, par M. de Rozoi, Citoyen de Toulouſe, &c, &c, &c.* 195

SUITE *des Epreuves du ſentiment, par M. d'Arnaud, Tome troiſième, cinquième Anecdote, Roſalie.* 203

LETTRE *de M. FARIAU DE SAINT-ANGE, à M. l'Abbé GROSIER.* 212

INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS, &c. 213

JEZENNEMOURS, *Roman-Dramatique;*

par M. Mercier. 217

INSTRUCTION *Paſtorale de Mgr l'Archevêque de Lyon, ſur les ſources de l'incrédulité, & les fondemens de la Religion.* 239

ŒUVRES *Complettes d'Alexis Piron, publiées par M. Rigoley de Juvigny.* 256

INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS, &c. 285

LES *Mariages Samnites, Drames Lyrique en trois actes & en proſe ; par M. de Roſoy, Citoyen de Toulouſe, des Académies, &c, &c, &c.* 289

NEUVIÈME *Lettre à M. de Voltaire, ſur les défauts de ſtyle de la Henriade, les plus oppoſés aux ſtyle du Poëme Epique ; par M. Clément.* 311

TRAITÉ *ſur la Cavalerie. Par M. le Comte* DE DRUMMONT DE MELFORT, *Maréchal de Camp ès armées du Roi, & Inſpecteur Général des Troupes Légères.* 335

INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS, &c. 350

Fin de la Table du premier Volume de l'Année Littéraire 1776.

WIDENER LIBRARY
HX II74 B
CoLibri
COVER BOOK SYSTEM